Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

ALFRED DE VIGNY

LA PRÉSENTE ÉDITION
DES
ŒUVRES COMPLÈTES DE ALFRED DE VIGNY
A ÉTÉ TIRÉE
PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE
EN VERTU
D'UNE AUTORISATION DE M. LE GARDE DES SCEAUX
EN DATE DU 31 MAI 1913

Il a été tiré de cette édition :

25 exemplaires, numérotés 1 à 25, sur japon impérial.
50 exemplaires, numérotés 26 à 75, sur japon ancien.

Ces exemplaires contiennent une double suite des portraits.

Texte revu sur les manuscrits de Vigny et sur les éditions publiées de son vivant.

Tous droits réservés
pour les fragments n'appartenant pas au domaine public,
les notes et commentaires.

v. 5

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
ALFRED DE VIGNY

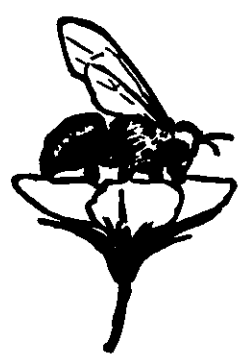
THÉÂTRE

II

(PIÈCES EN PROSE)

LA MARÉCHALE D'ANCRE – QUITTE POUR LA PEUR
CHATTERTON

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS
DE
M. FERNAND BALDENSPERGER



PARIS
LOUIS CONARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
6, PLACE DE LA MADELEINE, 6

MCMXXVII

Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

QUITTE POUR LA PEUR

COMÉDIE

Représentée pour la première fois à Paris, à l'Opéra,
le 30 mai 1833.

ARGUMENT.

Lorsque cette petite comédie fut composée et représentée en 1833, les esprits sérieux et élevés virent sur-le-champ qu'une question bien grave était renfermée sous cette forme légère.

— A-t-il le droit d'être un juge implacable, a-t-il le droit de vie et de mort, l'homme qui lui-même est attaché par une chaîne étrangère et qui a méconnu ou brisé la chaîne légitime?

Il fallait, pour avoir un exemple complet, le puiser dans une époque où régnaient à la fois le rigorisme du point d'honneur et la légèreté des mœurs. Car si l'un ordonne la vengeance, l'autre en enlève le droit à l'offensé, qui ne se sent plus assez irréprochable pour condamner.

Afin de compenser ce qui pouvait, au premier abord, sembler immodeste dans la situation et dans le langage, l'auteur n'a laissé voir ni l'amant de la jeune femme, ni la maîtresse du jeune mari.

Le mariage, seul avec lui-même, se retourne et se débat dans ses propres nœuds, et non sans douleur, malgré le sourire apparent du visage et du discours.

Il fallait choisir, pour l'offensé, entre quelque cruauté grossière et basse ou un pardon dédaigneux.

L'auteur a conclu pour une miséricorde qui ne manque peut-être pas de dignité.

PERSONNAGES

ET DISTRIBUTION DES RÔLES

TELLE QU'ELLE EUT LIEU À L'OPÉRA LE 30 MAI 1833.

LE DUC DE ***, très jeune encore, très brillant. Duc et pair, ambassadeur de Louis XVI, cordon bleu.....	M. BOCAGE.
LA DUCHESSE DE ***, sa femme, naïve, enfantine, gracieuse, vive.....	Mme DORVAL.
M. TRONCHIN, médecin, vieux et moqueur.....	M. PROVOST.
ROSETTE, femme de chambre de la duchesse...	Mlle DUPONT.
UN LAQUAIS.	

QUITTE POUR LA PEUR.

SCÈNE PREMIÈRE.

A Paris, dans une chambre à coucher somptueuse du temps de Louis XVI. Des portraits de famille très grands ornent les murs. — Il est midi.

LA DUCHESSE, ROSETTE.

LA DUCHESSE, achevant de se parer pour le jour, se regardant à sa toilette et posant une mouche.

Mais, Rosette, conçoit-on la négligence de ces médecins?

ROSETTE.

Ah! madame, cela n'a pas de nom.

LA DUCHESSE.

Moi qui suis si souffrante!

ROSETTE.

Madame la duchesse qui est si souffrante!

LA DUCHESSE.

Moi qui n'ai jamais consenti à prendre d'autre médecin que ce bon vieux Tronchin! Le chevalier m'en a voulu longtemps.

ROSETTE.

Pendant plus d'une heure.

LA DUCHESSE, vivement.

C'est-à-dire qu'il a voulu m'en vouloir, mais qu'il n'a pas pu.

ROSETTE.

Il vient d'envoyer deux bouquets par son coureur.

LA DUCHESSE.

Et il n'est pas venu lui-même? Ah! c'est joli! Moi, je vais sortir à cheval.

ROSETTE.

M. Tronchin a défendu le cheval à madame.

LA DUCHESSE.

Mais je suis malade, j'en ai besoin.

ROSETTE.

C'est parce que madame la duchesse est malade qu'il ne le faut pas.

LA DUCHESSE.

Alors, je vais écrire au chevalier pour le gronder.

ROSETTE.

M. Tronchin a défendu à madame de s'appliquer et de tenir sa tête baissée.

LA DUCHESSE.

Eh bien! je vais chanter; ouvrez le clavecin, mademoiselle.

ROSETTE.

Mon Dieu! comment dirai-je à madame que M. Tronchin lui a défendu de chanter?

LA DUCHESSE, tapant du pied.

Il faut donc que je me recouche, puisque je ne puis rien faire. — Je vais lire. Non, fais-moi la lecture. — Je vais me coucher sur le sofa; la tête me tourne, et j'étouffe. Je ne sais pourquoi...

ROSETTE, prenant un livre.

Voici *Estelle* de M. de Florian, et les *Oraisons célèbres* de M. de Bossuet.

LA DUCHESSE.

Lis ce que tu voudras, va.

ROSETTE lit.

« Némorin, à chaque aurore, allait cueillir les bleuets qu'Estelle... les bleuets qu'Estelle aimait à mêler dans les longues tresses de ses cheveux noirs. »

Elle pose le livre.

LA DUCHESSE.

Qu'il est capricieux, le chevalier! Il ne veut plus que je mette de corps en fer, comme si l'on pouvait sortir sans cela. Lis toujours, va.

ROSETTE continue, et, après avoir quitté Florian, prend Bossuet sans s'en douter.

« Pour moi, s'il m'est permis après tous les autres de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire. »

LA DUCHESSE.

Je ne conçois pas qu'il ne soit pas encore arrivé. Comme il était bien hier, avec ses épaulettes de diamants!

ROSETTE continue.

« Heureux si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau... (Tiens, c'est drôle ça : au troupeau!) troupeau que je dois nourrir de la parole divine, les restes d'une voix qui tombe, et... »

LA DUCHESSE.

Le voilà commandeur de Malte, à présent. Sans ses vœux, il serait peut-être marié, cependant.

ROSETTE.

Oh! madame! par exemple!...

LA DUCHESSE.

Lis toujours, va, je t'entends.

ROSETTE continue.

« ... et d'une ardeur qui s'éteint... » Ah! les bergers et les troupeaux, ce n'est pas bien amusant...

Elle jette les livres.

LA DUCHESSE.

Crois-tu qu'il se fût marié? — Dis.

ROSETTE.

Jamais sans la permission de madame la duchesse.

LA DUCHESSE.

S'il n'avait pas dû être plus marié que M. le duc, j'aurais bien pu la lui donner... Hélas! dans quel temps vivons-nous! — Comprends-tu bien qu'un homme soit mon mari, et ne vienne pas chez moi? M'expliquerais-tu bien ce que c'est précisément qu'un maître inconnu qu'il me faut respecter, craindre et aimer comme Dieu, sans le voir, qui ne se soucie de moi nullement, et qu'il faut que j'honore; dont il faut que je me cache, et qui ne daigne pas m'épier; qui me donne seulement son nom à porter de bien loin, comme on le donne à une terre abandonnée?

ROSETTE.

Madame, j'ai un frère qui est fermier, un gros fermier en Normandie, et il répète toujours que, lorsqu'on ne cultive pas une terre, on ne doit avoir de droit ni sur ses fleurs ni sur ses fruits.

LA DUCHESSE, avec orgueil.

Qu'est-ce que vous dites donc, mademoiselle? Cherchez ma montre dans mon écrin.

Après avoir rêvé un peu.

— Tiens, ce que tu dis là n'a pas l'air d'avoir le sens commun. Mais je crois que cela mènerait loin en politique, si l'on voulait y réfléchir. Donne-moi un flacon, je me sens faible...

Ah! quand j'étais au couvent, il y a deux ans, si mes bonnes religieuses m'avaient dit comment on est mariée, j'aurais commencé par pleurer de tout mon cœur toute une nuit; ensuite j'aurais bien pris une grande résolution ou de me faire abbesse ou d'épouser un homme qui m'eût aimée. Il est vrai que ce n'aurait pas été le chevalier; ainsi...

ROSETTE.

Ainsi il vaut peut-être mieux que le monde aille de cette façon.

LA DUCHESSE.

Mais de cette façon, Rosette, je ne sais comment je vis, moi. Il est bien vrai que je remplis tous mes devoirs de religion; mais aussi, à chaque confession, je fais une promesse de rupture avec le chevalier, et je ne la tiens pas.

Je crois bien que l'abbé n'y compte guère, à dire le vrai, et ne le demande pas sérieusement; mais enfin c'est tromper le bon Dieu. Et pourquoi cette vie gênée et tourmentée, cet hommage aux choses sacrées, aussi public que le dédain de ces choses? Moi, je n'y comprends rien, et tout ce que je sais faire, c'est d'aimer celui que j'aime. Je vois que personne ne m'en veut, après tout.

ROSETTE.

Ah! bon Dieu! madame, vous en vouloir? Bien au contraire, je crois qu'il n'y a personne qui ne vous sache gré à tous deux de vous aimer si bien.

LA DUCHESSE.

Crois-tu?

ROSETTE.

Cela se voit dans les petits sourires d'amitié qu'on vous fait en passant quand il donne le bras à madame la duchesse. On vous invite partout ensemble. Vos deux familles le reçoivent ici avec un amour...

LA DUCHESSE, soupirant.

Oui, mais il n'est pas ici chez lui... et cependant c'est là ce qu'on appelle le plus grand bonheur du monde, et, tel qu'il est, on n'oserait pas le souhaiter à sa fille.

Après un peu de rêverie.

Sa fille! ce mot-là me fait trembler. Est-ce un état bien heureux que celui où l'on sent que, si l'on était mère, on en mourrait de honte; que l'insouciance et les ménagements du grand monde finiraient là tout à coup, et se changeraient en mépris et en froideur; que les femmes qui pardonnent à l'amante fermeraient leur porte à la mère, et que tous ceux qui me passent l'oubli d'un mari ne me passeraient pas l'oubli de son nom; car ce n'est qu'un nom qu'il faut respecter, et ce nom vous tient enchaînée, ce nom est suspendu sur votre tête, comme une épée! Que celui qu'il représente soit pour nous tout ou rien, nous avons ce nom écrit sur le collier, et au bas : *j'appartiens*...

ROSETTE.

Mais, madame, serait-on si méchant pour vous? Madame est si généralement aimée!

LA DUCHESSE.

Quand on ne serait pas méchant, je me ferais justice à moi-même, et une justice bien sévère, croyez-moi. — Je n'oserais pas seulement lever les yeux devant ma mère, et même, je crois, sur moi seule.

ROSETTE.

Bon Dieu! madame m'effraye.

LA DUCHESSE.

Assez. Nous parlons trop de cela, mademoiselle, et je ne sais pas comme nous y sommes venues. Je ne suis pas une héroïne du roman, je ne me tuerais pas, mais certes j'irais me jeter pour la vie dans un couvent.

SCÈNE II.

LA DUCHESSE, ROSETTE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

M. le docteur Tronchin demande si madame la duchesse peut le recevoir?

LA DUCHESSE, à Rosette.

Allez dire qu'on le fasse entrer.

SCÈNE III.

LA DUCHESSE, TRONCHIN appuyé sur une longue canne aussi haute que lui, vieux, voûté, portant une perruque à la Voltaire.

LA DUCHESSE, gaiement.

Ah! voilà mon bon vieux docteur!

Elle se lève et court au-devant de lui.

Allons, appuyez-vous sur votre malade.

Elle lui prend le bras et le conduit à un fauteuil.

Quelle histoire allez-vous me conter, docteur? quelle est l'anecdote du jour?

TRONCHIN.

Ah! belle dame! belle dame! vous voulez savoir les anecdotes des autres, prenez garde de m'en fournir une vous-même. Donnez-moi votre main, voyons ce pouls, madame... Mais asseyez-vous... mais ne remuez donc pas toujours, vous êtes insaisissable.

LA DUCHESSE, s'asseyant.

Eh bien! voyons, que me direz-vous?

TRONCHIN, tenant le pouls de la duchesse.

Vous savez l'histoire qui court sur la Présidente, n'est-il pas vrai, madame?

LA DUCHESSE.

Eh! mon Dieu, non, je ne m'informe point d'elle.

TRONCHIN.

Eh! pourquoi ne pas vouloir vous en informer? Vous vivez par trop détachée de tout, aussi, — Si j'osais vous donner un conseil, ce serait de montrer quelque intérêt aux jeunes femmes de la société dont l'opinion pourrait vous défendre, si vous en aviez besoin un jour ou l'autre.

LA DUCHESSE.

Mais j'espère bien n'avoir nul besoin d'être défendue, monsieur.

TRONCHIN.

Ah! madame, je suis sûr que vous êtes bien tranquille au fond du cœur; mais je trouve que vous me faites appeler bien souvent depuis quelques jours.

LA DUCHESSE.

Je ne vois pas, docteur, ce que vos visites ont de commun avec l'opinion du monde sur moi.

TRONCHIN.

C'est justement ce que me disait la Présidente, et elle s'est bien aperçue de l'influence d'un médecin sur l'opinion publique. — Je voudrais bien vous rendre aussi confiante qu'elle. — Je l'ai tirée, ma foi, d'un mauvais pas; mais je suis discret et je ne vous conterai pas l'histoire, puisque vous ne vous intéressez pas à elle. — Point de fièvre, mais un peu d'agitation... Restez, restez... ne m'ôtez pas votre main, madame.

LA DUCHESSE.

Quel âge a-t-elle, la Présidente?

TRONCHIN.

Précisément le vôtre, madame. Ah! comme elle était inquiète! Son mari n'est pas tendre, savez-vous? Il allait, ma foi, faire un grand éclat. Ah! comme elle pleurait! mais tout cela est fini, à présent. Vous savez, belle dame, que la reine va jouer la comédie à Trianon?

LA DUCHESSE, inquiète.

Mais la Présidente courait donc un grand danger?

TRONCHIN.

Un danger que peuvent courir bien des jeunes femmes; car enfin j'ai vu bien des choses comme cela dans ma vie. Mais autrefois, cela s'arrangeait par la dévotion plus facilement qu'aujourd'hui. A présent, c'est le diable! Je vous trouve les yeux battus.

LA DUCHESSE.

J'ai mal dormi cette nuit après votre visite.

TRONCHIN.

Je ne suis pourtant pas méchant, ni bien effrayant pour vous.

LA DUCHESSE.

C'est votre bonté qui est effrayante, et votre silence qui est méchant. Cette femme dont vous parlez, voyons, après tout, est-elle déshonorée?

TRONCHIN.

Non; mais elle pouvait l'être, et, de plus, abandonnée de tout le monde.

LA DUCHESSE.

Et pourtant tout le monde sait qui elle aime.

TRONCHIN.

Tout le monde le sait et personne ne le dit.

LA DUCHESSE.

Et tout d'un coup on eût changé à ce point?

TRONCHIN.

Madame, quand une jeune femme a une faiblesse publique, tout le monde a son pardon dans le cœur et sa condamnation sur les lèvres.

LA DUCHESSE, vite.

Et les lèvres nous jugent.

TRONCHIN.

Ce n'est pas la faute qui est punie, c'est le bruit qu'elle fait.

LA DUCHESSE.

Et les fautes, docteur, peuvent-elles être toujours sans bruit?

TRONCHIN.

Les plus bruyantes, madame, ce sont d'ordinaire les plus légères fautes, et les plus fortes sont les plus silencieuses, j'ai toujours vu ça.

LA DUCHESSE.

Voilà qui est bien contre le bon sens, par exemple!

TRONCHIN.

Comme tout ce qui se fait dans le monde, madame.

LA DUCHESSE, se levant et lui tendant la main.

Docteur, vous êtes franc?

TRONCHIN.

Toujours plus qu'on ne le veut, madame.

LA DUCHESSE.

On ne peut jamais l'être assez pour quelqu'un dont le parti est pris d'avance.

TRONCHIN.

Un parti pris d'avance est souvent le plus mauvais parti, madame.

LA DUCHESSE, avec impatience.

Que vous importe? c'est mon affaire. Je veux savoir de vous quelle est ma maladie.

TRONCHIN.

J'aurais déjà dit ma pensée à madame la duchesse, si je connaissais moins le caractère de M. le duc.

LA DUCHESSE.

Eh bien! que ne me parlez-vous de son caractère? Quoique je n'aime pas à l'entendre nommer, comme il n'est pas impossible qu'il ne survienne par la suite quelque événement qui nous soit commun, je...

TRONCHIN.

Il est furieusement fantasque, madame! je l'ai vu haut comme ça!

Mettant la main à la hauteur de la tête d'un enfant.

Et toujours le même, suivant tout à coup son premier mouvement avec une soudaineté irrésistible et impossible à deviner. Dès l'enfance, cette impétuosité s'est montrée et n'a fait que croître avec lui. Il a tout fait de cette manière dans sa vie, allant d'un extrême à l'autre sans hésiter. Cela lui a fait faire beaucoup de grandes choses et beaucoup de sottises aussi, mais jamais rien de commun. Voilà son caractère.

LA DUCHESSE.

Vous n'êtes pas rassurant, docteur; s'il va d'un extrême à l'autre, il m'aimera bien, et je ne saurai que faire de cet amour-là.

TRONCHIN.

Ce n'est pourtant pas ce qui peut vous arriver de pis aujourd'hui, madame.

LA DUCHESSE.

Ah! mon Dieu, que me dit-il là!

Elle frappe du pied.

TRONCHIN.

C'est un fort grand seigneur, madame, que M. le duc. Il a toute l'amitié du roi et un vaste crédit à la Cour. Quiconque l'offenserait serait perdu sans ressource; et comme il a beaucoup d'esprit et de pénétration, comme outre cela il a l'esprit ironique et cassant, il n'est pas possible de lui insinuer sans péril un plan de conduite quel qu'il soit, et vouloir le diriger serait une haute imprudence. Le plus sûr avec lui serait une franchise totale.

LA DUCHESSE s'est détournée plusieurs fois en rougissant; elle se lève et va à la fenêtre.

Assez, assez, par grâce, je vous en supplie, monsieur! Je me sens rougir à chaque mot que vous me dites, et vous me jetez dans un grand embarras.

Elle lui parle sans le regarder.

Je vous l'avoue, je tremble comme un enfant. — Je ne puis supporter cette conversation. Les craintes terribles qu'elle fait naître en moi me révoltent et m'indignent contre moi-même. — Vous êtes bien âgé, monsieur Tronchin, mais ni votre âge, ni votre profession savante ne m'empêchent d'avoir honte qu'un homme puisse me parler, en face, de tant de choses que je ne sais pas, moi, et dont on ne parle jamais!

Une larme s'échappe.

Avec autorité.

Je ne veux plus que nous causions davantage.

Tronchin se lève.

La vérité que vous avez à me dire et que vous me devez, écrivez-la ici, je l'enverrai prendre tout à l'heure. — Voici

une plume. Ce que vous écrirez pourrait bien être un arrêt, mais je n'en aurai nul ressentiment contre vous.

Elle lui serre la main, le docteur baise sa main.

Votre jugement est le jugement de Dieu. Je suis bien malheureuse!

Elle sort vite.

SCÈNE IV.

TRONCHIN, seul.

Il se rassied, écrit une lettre, s'arrête et relit ce qu'il vient d'écrire; puis il dit :

La science inutile des hommes ne pourra jamais autre chose que détourner une douleur par une autre plus grande. A la place de l'inquiétude et de l'insomnie, je vous donne la certitude et le désespoir.

Il s'essuie les yeux où roule une larme.

Elle souffrira, parce qu'elle a une âme candide dans son égarement, franche au milieu de la fausseté du monde, sensible dans une société froide et polie, passionnée dans un temps d'indifférence, pieuse dans un siècle d'irréligion. Elle souffrira, sans doute; mais dans le temps et le monde où nous sommes, la nature usée, faible et fardée dès l'enfance, n'a pas plus d'énergie pour les transports du malheur que pour ceux de la félicité. Le chagrin glissera sur elle, et, d'ailleurs, je vais lui chercher du secours à la source même de son infortune.

SCÈNE V.

TRONCHIN, ROSETTE.

ROSETTE.

Monsieur, je viens chercher...

TRONCHIN, lui donnant un papier.

Prenez, mademoiselle.

Rosette sort.

SCÈNE VI.

TRONCHIN, seul.

Son mari doit être à Trianon, ou à Versailles... Je puis m'y rendre en deux heures et demie.

SCÈNE VII.

TRONCHIN, ROSETTE.

On entend un grand cri de la duchesse. Rosette revient toute pâle.

ROSETTE.

Ah! monsieur, voyez madame la duchesse, comme elle pleure.

Elle entr'ouvre une porte vitrée.

TRONCHIN.

Ce n'est rien, ce n'est rien qu'une petite attaque de nerfs; vous lui ferez prendre un peu d'éther, et vous brûlerez une plume dans sa chambre, celle-ci, par exemple. — Sa maladie ne peut pas durer plus de huit mois. — Je vais à Versailles.

Il sort.

ROSETTE.

Comme ces vieux médecins sont durs!

Elle court chez la duchesse.

SCÈNE VIII.

Versailles. — La chambre du duc.

LE DUC, TRONCHIN. Ils entrent ensemble.

LE DUC.

Vous en êtes bien sûr, docteur?

TRONCHIN.

Monsieur le duc, j'en réponds sur ma tête, que je vous apporte à Versailles : prenez-la pour ce qu'elle vaut.

LE DUC, s'asseyant en taillant une plume.

Allons, il est toujours bon de savoir à quoi s'en tenir. Vous la voyez très souvent? Asseyez-vous donc!

TRONCHIN.

Presque tous les jours, je passe chez elle pour des migraines, des bagatelles...

LE DUC.

Et comment est-elle, ma femme? est-elle jolie, est-elle agréable?

TRONCHIN.

C'est la plus gracieuse personne de la terre.

LE DUC.

Vraiment? Je ne l'aurais pas cru; le jour où je la vis, ce n'était pas ça du tout. C'était tout empesé, tout guindé, tout roide; ça venait du couvent, ça ne savait ni entrer ni sortir, ça saluait tout d'une pièce; de la fraîcheur seulement, la beauté du diable.

TRONCHIN.

Oh! à présent, monsieur le duc, c'est tout autre chose.

LE DUC.

Oui, oui, le chevalier doit l'avoir formée. Le petit chevalier a du monde. Je suis fâché de ne pas la connaître.

TRONCHIN.

Ah çà! il faut avouer, entre nous, que vous en aviez bien la permission.

LE DUC, prenant du tabac pour le verser d'une tabatière d'or dans une boîte à portrait.

Ça peut bien être! Je ne dis pas le contraire, docteur, mais, ma foi, c'était bien difficile. La marquise est bien la femme la plus despotique qui jamais ait vécu; vous savez bien qu'elle ne m'eût jamais laissé marier, si elle n'eût été assez bien assurée de moi, et bien certaine que ce serait ici, comme partout à présent, une sorte de cérémonie de famille, sans importance et sans suites.

TRONCHIN.

Sans importance, cela dépend de vous; mais sans suites, monsieur le duc...

LE DUC, sérieusement.

Cela dépend aussi de moi, plus qu'on ne croit, monsieur; mais c'est mon affaire.

Il se lève et se promène.

Savez-vous à quoi je pense, mon vieil ami? C'est que l'honneur ne peut pas toujours être compris de la même façon. Dans la passion, le meurtre peut être sublime; mais dans l'indifférence, il serait ridicule; dans un homme d'État ou un homme de cour, par ma foi, il serait fou.

Tenez, regardez! Moi, par exemple, je sors de chez le roi. Il a eu la bonté de me parler d'affaires assez longtemps. Il regrette M. d'Orvilliers, mais il l'abandonne à ses ennemis, et le laisse quitter le commandement de la flotte avec laquelle il a battu les Anglais. Moi qui suis l'ami de d'Orvilliers et qui sais ce qu'il vaut, cela m'a fait

de la peine; je viens d'en parler vivement, je me suis avancé pour lui. Le roi m'a écouté volontiers et est entré dans mes raisons. Il m'a présenté ensuite Franklin, le docteur Franklin, l'imprimeur, l'Américain, l'homme pauvre, l'homme en habit gris, le savant, le sage, l'envoyé du Nouveau Monde à l'ancien, grave comme le paysan du Danube, demandant justice à l'Europe pour son pays, et l'obtenant de Louis XVI; j'ai eu une longue conférence avec ce bon Franklin; je l'ai vu ce matin même présenter son petit-fils au vieux Voltaire, et demander à Voltaire une bénédiction, et Voltaire ne riant pas, Voltaire étendant les mains aussi gravement qu'eût fait le souverain pontife, et secouant sa tête octogénaire avec émotion, et disant sur la tête de l'enfant : «Dieu et la Liberté!» C'était beau, c'était solennel, c'était grand.

Et, au retour, le roi m'a parlé de tout cela avec la justesse de son admirable bon sens; il voit l'avenir sans crainte, mais non sans tristesse; il sent qu'une Révolution partant de France peut y revenir. Il aide ce qu'il ne peut empêcher, pour adoucir la pente; mais il la voit rapide et sans fond, car il parle et pense en législateur quand il est avec ses amis. Mais l'action l'intimide. Au sortir de l'entretien, il m'a donné ma part dans les événements présents et à venir.

Voilà ma matinée. — Elle est sérieuse, comme vous voyez; et maintenant, en vérité, m'occuper d'une affaire de... de quoi dirai-je? de ménage?... Oh! non! — Quelque chose de moins que cela encore... Une affaire de boudoir... et d'un boudoir que je n'ai jamais vu... En bonne vérité, vous le sentez, cela ne m'est guère possible. Un sourire de pitié est vraiment tout ce que cela me peut arracher. Je suis si étranger à cette jeune femme, moi, que je n'ai pas le droit de la colère; mais elle porte mon

nom, et quant à ce qu'il y a dans ce petit événement qui pourrait blesser l'amour-propre de l'un ou l'intérêt de l'autre, fiez-vous-en à moi pour ne tirer d'elle qu'une vengeance de bonne compagnie et qui, pour être de bon goût, n'en sera peut-être que plus sévère. Pauvre petite femme, elle doit avoir une peur d'enfer !

Il rit et prend son épée.

Venez-vous avec moi voir la marquise au Petit-Trianon ? Je l'ai trouvée assez pâle ce matin, elle m'inquiète.

Il sonne.

A ses gens.

Ce soir, à onze heures, on me tiendra un carrosse prêt pour aller à Paris.

Passez, mon cher Tronchin.

TRONCHIN, à part.

Je n'ai plus qu'à les laisser faire à présent.

Ils sortent.

SCÈNE IX.

Paris. — La chambre à coucher de la duchesse.

LA DUCHESSE, ROSETTE.

LA DUCHESSE.

Elle est à sa toilette, en peignoir, prête à se coucher, ses cheveux à demi dépoudrés répandus sur son sein, comme ceux d'une Madeleine, en longs flots nommés repentirs.

Quelle heure est-il ?

ROSETTE, achevant de la coiffer pour la nuit et de lui ôter sa toilette de cour.

Onze heures et demie, madame, et M. le chevalier...

LA DUCHESSE.

Il ne viendra plus à présent. Il a bien fait de ne pas venir aujourd'hui. — J'aime mieux ne pas l'avoir vu. J'ai bien mieux pleuré.

Chez qui peut-il être allé? — A présent, je vais être bien plus jalouse; à présent que je suis si malheureuse! — Quels livres m'a envoyés l'abbé?

ROSETTE.

Les *Contes* de M. l'abbé de Voisenon.

LA DUCHESSE.

Et le chevalier?

ROSETTE.

Le *Petit Carême* et l'*Imitation.*

LA DUCHESSE.

Ah! comme il me connaît bien! Sais-tu, Rosette, que son portrait est bien ressemblant? Tiens, il avait cet habit-là quand la reine lui a parlé si longtemps, et, pendant tout ce temps-là, il me regardait, de peur que je ne fusse jalouse. Tout le monde l'a remarqué. Oh! il est charmant!... (Soupirant.) Ah! que je suis malheureuse, n'est-ce pas, Rosette?

ROSETTE.

Oh! oui, madame.

LA DUCHESSE.

Il n'y a pas de femme plus malheureuse que moi sur toute la terre,

ROSETTE.

Oh ! non, madame.

LA DUCHESSE.

Je vais me coucher... Laissez-moi seule, je vous rappellerai.

Rosette sort.

Je vais faire mes prières.

SCÈNE X.

LA DUCHESSE, seule.

Elle va ouvrir les rideaux de son lit, et, en voyant le crucifix, elle a peur; elle crie.

Rosette! Rosette!

SCÈNE XI.

LA DUCHESSE, ROSETTE.

ROSETTE, effrayée.

Madame?

LA DUCHESSE.

Quoi donc?

ROSETTE.

Madame m'a appelée.

LA DUCHESSE.

Ah! je voulais... mon peignoir.

ROSETTE.

Madame la duchesse l'a sur elle.

LA DUCHESSE.

J'en voulais un autre. — Non. — Restez avec moi, j'ai peur. — Restez sur le sofa, je vais lire. (A part.) Je n'ose pas faire un signe de croix. — A quelle heure le chevalier vient-il demain matin? Ah! je suis la plus malheureuse femme du monde.

Elle pleure.

Allons, mets dans la ruelle un flambeau et la *Nouvelle Héloïse*. (Tenant le livre.) Jean-Jacques! ah! Jean-Jacques! vous savez, vous, combien d'infortunes se cachent sous le sourire d'une femme.

On frappe à une porte de la rue, une voiture roule.

On frappe à la porte! Ce n'est pas ici, j'espère!

ROSETTE.

J'ai entendu un carrosse s'arrêter à la porte de l'hôtel.

LA DUCHESSE.

En es-tu bien sûre, Rosette? A minuit!

Rosette regarde à la fenêtre.

ROSETTE.

C'est bien à la porte de madame la duchesse. Un carrosse avec deux laquais qui portent des torches; c'est la livrée de madame.

LA DUCHESSE.

Eh! bon Dieu! serait-il arrivé quelque événement chez ma mère? Je suis dans un effroi...!

ROSETTE.

J'entends marcher! on monte chez madame la duchesse.

LA DUCHESSE.

Mais qu'est-ce donc? (On frappe.) Demande avant d'ouvrir.

ROSETTE.

Qui est là?

UN LAQUAIS (du dehors).

M. le duc arrive de Versailles!

ROSETTE.

M. le duc arrive de Versailles!

LA DUCHESSE, tombant sur un sofa.

M. le duc! depuis deux ans! lui! depuis deux ans! jamais! et aujourd'hui! à cette heure! Ah! que vient-il faire, Rosette? Il vient me tuer! cela est certain! — Embrasse-moi, mon enfant, et prends ce collier, tiens, et ce bracelet; tiens, en souvenir de moi.

ROSETTE.

Je ne veux pas de tout cela! Je ne quitterai point madame la duchesse!

On frappe encore.

Eh bien, quoi? Madame la duchesse est au lit.

LE LAQUAIS, toujours derrière la porte.

M. le duc demande si madame la duchesse peut le recevoir.

LA DUCHESSE, du canapé, vite.

Non!

ROSETTE, vite, à la porte.

Non!

LA DUCHESSE.

Plus poliment, Rosette : *Madame est endormie.*

ROSETTE, criant et ayant un peu perdu la tête.

Madame est endormie!

LE LAQUAIS.

M. le duc dit que vous avez dû la réveiller, et qu'il attendra que madame la duchesse puisse le recevoir. Il a à lui parler.

ROSETTE, à la duchesse.

M. le duc veut que madame se lève!

LA DUCHESSE.

Ah! mon Dieu! il sait tout; il vient me faire mourir!

ROSETTE, sérieusement.

Madame !

Elle s'arrête.

LA DUCHESSE.

Eh bien ?

ROSETTE.

Madame, je ne le crois pas !

LA DUCHESSE.

Et pourquoi ne le crois-tu pas ?

ROSETTE, tragiquement.

Madame, parce que les gens ont l'air gai !

LA DUCHESSE, effrayée.

Ils ont l'air gai ? — Mais c'est encore pis. Oh ! mon pauvre chevalier !

Elle prend son portrait.

ROSETTE.

Hélas ! madame la duchesse, quel malheur d'être la femme de M. le duc !

LA DUCHESSE, désolée.

Quelle horreur ! quelle insolence !

ROSETTE.

Et s'il vient par jalousie ?

LA DUCHESSE.

Quel étrange amour! voilà qui est odieux!

Ecoute! il ne peut venir que par fureur ou par passion; de toute façon, c'est me faire mourir. Tue-moi, je t'en prie.

ROSETTE, reculant.

Non, madame! moi, tuer madame! cela ne se peut pas.

LA DUCHESSE.

Eh bien, au moins, va dans mon cabinet. Tu écouteras tout; et dès que je sonnerai, tu entreras. Je ne veux pas qu'il reste plus d'un quart d'heure ici, quelque chose qu'il me veuille dire. Hélas! si le chevalier le savait!

ROSETTE.

Oh! madame! il en mourrait d'abord!

LA DUCHESSE.

Pauvre ami! — S'il se met en colère, tu crieras au feu! — Au bout du compte, je ne le connais pas, moi, mon mari!

ROSETTE.

Certainement! madame ne l'a jamais vu qu'une fois.

LA DUCHESSE.

O mon Dieu! ayez pitié de moi!

ROSETTE.

On revient, madame.

LA DUCHESSE.

Allons, du courage! — Mademoiselle, dites que je suis visible.

ROSETTE.

Madame la duchesse est visible.

LA DUCHESSE, à genoux, se signant.

Mon Dieu! ayez pitié de moi!

Elle se couche à demi sur le sofa.

SCÈNE XII.

UN LAQUAIS, LE DUC, LA DUCHESSE.

UN LAQUAIS, ouvrant les deux battants de la porte.

Monsieur le duc!

La duchesse se lève, fait une révérence et s'assied toute droite sans oser parler.

LE DUC.

Il la salue, puis il va droit à la cheminée, et, gardant son épée au côté et son chapeau sous le bras, se chauffe tranquillement les pieds. Après un long silence, il la salue froidement.

Eh bien! madame, comment vous trouvez-vous?

LA DUCHESSE.

Mais, monsieur, un peu surprise de vous voir, et confuse de n'avoir pas eu le temps de m'habiller pour vous.

LE DUC.

Oh! n'importe, n'importe! je ne tiens pas au cérémonial. D'ailleurs on peut paraître en négligé devant son mari.

LA DUCHESSE, à part.

Son mari! hélas! — (Haut.) Oui, certainement... son mari... Mais ce nom-là... je vous avoue...

LE DUC, ironiquement.

Oui, oui... j'entends, vous n'y êtes pas plus habituée qu'à ma personne. (Souriant.) C'est ma faute (tendrement), c'est ma très grande faute, ou plutôt c'est la faute de tout le monde. (Sérieusement.) Qui peut dire en ce monde, et *dans le monde* surtout, qu'il n'ajoute pas par sa conduite aux fautes des autres? Dites-le-moi, madame.

LA DUCHESSE.

Ah! je crois bien que vous avez raison, monsieur; vous savez le monde mieux que moi!

LE DUC, avec feu

Mieux que vous! mieux que vous, madame! cela n'est, parbleu! pas facile. Je n'entends parler à Versailles que

de votre grâce dans le monde; vous faites fureur! On n'a que votre nom à la bouche. C'est une rage.

D'un ton ambigu.

Moi... je l'avoue, cela... cela m'a piqué d'honneur!

LA DUCHESSE, à part.

O Ciel! piqué d'honneur! que veut-il dire?

LE DUC, s'approchant avec galanterie.

Çà, voyons, regardez-moi bien! me reconnaissez-vous?

LA DUCHESSE.

Sans doute, monsieur le duc, j'aurais bien mauvaise grâce à ne pas...

LE DUC, tendrement.

Me dire oui, n'est-ce pas? Ce n'est pas cette docilité qu'il me faut, c'est de la franchise.

LA DUCHESSE.

De la...?

LE DUC, sévèrement.

De la franchise, madame.

Il quitte le fauteuil et retourne brusquement à la cheminée.

J'aurai beaucoup à vous dire cette nuit, et des choses fort sérieuses!

LA DUCHESSE.

Quoi! cette nuit, monsieur! y pensez-vous?

LE DUC, froidement.

J'y ai pensé, madame, pendant tout le chemin de Versailles, et un peu avant aussi.

LA DUCHESSE, à part.

Il sait ma faute! il la sait! tout est fini!

LE DUC.

Oui, j'ai le projet de ne partir que demain matin au jour, et vos gens et les miens doivent être couchés à présent.

LA DUCHESSE, vivement, et se levant.

Mais ce n'est pas moi qui l'ai ordonné.

LE DUC, avec sang-froid et le sourire sur la bouche.

Alors, madame, si ce n'est vous, il faut donc que ce soit moi.

LA DUCHESSE, à part.

Il restera.

LE DUC, regardant la pendule.

Demain, j'arriverai à temps pour le petit lever. — C'est une pendule de Julien Le Roy que vous avez là?

Il ôte son épée et son chapeau et les pose sur un guéridon.

LA DUCHESSE, à part.

Un sang-froid à n'y rien comprendre! — Quelle inquiétude il me donne!

LE DUC, s'asseyant.

Ah! ah! voici quelques livres! C'est bien ce que l'on m'avait dit : vous aimez l'esprit, et vous en avez; oh! je sais que vous en avez beaucoup, et du bon, du vrai, du meilleur esprit. — C'est M. de Voltaire! — Oh! *Zaïre!* — « Zaïre, vous pleurez... » Lekain dit cela comme ça, n'est-ce pas?

LA DUCHESSE.

Je ne l'ai pas vu, monsieur.

LE DUC.

Ah! c'est vrai! je sais que vous êtes un peu dévote; vous n'allez pas à la comédie, mais vous la lisez. Vous lisez la comédie.... Pour la jouer, jamais!

Avec une horreur comique.

Oh! jamais!

LA DUCHESSE.

On ne m'y a pas élevée, monsieur, fort heureusement pour moi.

LE DUC.

Et pour votre prochain, madame; mais je suis sûr qu'avec votre esprit, vous la joueriez parfaitement... Tenez

(nous avons le temps), si vous étiez la belle Zaïre, soupçonnée d'infidélité par Orosmane, le violent, le terrible Orosmane...

LA DUCHESSE, à part.

A demi-voix à la cloison.

Ah! c'est ma mort qu'il a résolue! — Rosette, prenez garde! Rosette, faites attention.

LE DUC.

En vérité, madame, c'est bien le plus généreux des mortels que ce soudan Orosmane; n'ayez donc pas peur de lui. S'il entrait ici, par exemple, disant avec la tendresse que met Lekain dans cette scène-là :

Hélas! le crime veille et son horreur me suit.
A ce coupable excès porter sa hardiesse!
Tu ne connaissais pas mon cœur et ma tendresse.
Combien je t'adorais! quels feux!...

LA DUCHESSE, se levant et allant à lui.

Monsieur, avez-vous quelque chose à me reprocher?

LE DUC, riant.

Ah! le mauvais vers que voilà! Eh! bon Dieu, que dites-vous donc là? Ce n'est pas dans la pièce.

LA DUCHESSE, boudant.

Eh! monsieur, je ne dis pas de vers, je parle. On ne vient pas à minuit chez une femme pour lui dire des vers, aussi.

LE DUC, jetant son livre.

Avec tendresse et mélancolie.

Et croyez-vous donc que ce soit là ce qui m'amène? Causons un peu, en amis.

Il s'assied sur la causeuse près d'elle.

Çà! vous est-il arrivé quelquefois de songer à votre mari, par extraordinaire, là, un beau matin, en vous éveillant?

LA DUCHESSE, étonnée.

Eh! monsieur, mon mari pense si peu à sa femme, qu'il n'a vraiment pas le droit d'exiger la moindre réciprocité.

LE DUC.

Eh! qui donc vous a pu dire, ingrate, qu'il ne pensait pas à vous? Était-il en passe de vous l'écrire? C'eût été ridicule à lui. Vous le faire dire par quelqu'un, c'était bien froid. Mais venir vous le jurer chez vous et vous le prouver, voilà quel était son devoir.

LA DUCHESSE, à part.

Me le jurer! Ah! pauvre chevalier!

Elle baise son portrait.

Me le jurer, monsieur! et me jurer quoi, s'il vous plaît? Vous êtes-vous jamais cru obligé à quelque chose envers moi? Que vous suis-je donc, monsieur, sinon une étrangère qui porte votre nom?...

LE DUC.

Et peut le donner, madame...

LA DUCHESSE, se levant.

Ah! monsieur le duc, faites-moi grâce...

LE DUC se lève tout à coup en riant.

Grâce? madame, et de quoi grâce, bon Dieu? — Ah! je comprends : vous voulez que je vous fasse grâce de mes compliments, de mes tendresses et de mes fadeurs. Eh! je le veux bien, tant qu'il vous plaira! parlons d'autre chose!

LA DUCHESSE.

Quelle torture!

LE DUC.

Savez-vous de qui ces tableaux-là sont les portraits? Je suis sûr que vous ne les regardez jamais. Ces braves gens cuirassés sont mes aïeux, ils sont anciens; nous sommes, ma foi, très anciens, aussi anciens que les Bourbons : le saviez-vous? Mon nom est celui d'un connétable, de cinq maréchaux de France, tous pairs des rois, et parents et alliés des rois, et élevés avec eux dès l'enfance, camarades de leur jeunesse, frères d'armes de leur âge d'homme, conseillers et appuis de leur vieillesse. C'est beau! c'est assez beau pour que l'on s'en souvienne; et quand on s'en souvient, il n'est guère possible de ne pas songer que ce serait un malheur épouvantable, une désolation véritable, dans une famille, que de n'avoir personne à qui léguer ce nom. Sans parler de l'héritage, qui

ne laisse pas que d'être considérable ! Cela ne vous a-t-il jamais affligée ?

LA DUCHESSE.

Eh ! monsieur, je ne vois pas pourquoi je m'en affligerais quand vous n'y pensez jamais. Après tout, c'est de votre nom qu'il s'agit, et non du mien.

LE DUC.

Eh quoi ! Élisabeth !

LA DUCHESSE.

Elisabeth ? Vous vous croyez ailleurs, je pense.

LE DUC.

Eh ! n'est-ce pas Élisabeth que vous vous nommez ? Quel est donc votre nom de baptême ?

LA DUCHESSE, avec tristesse.

Baptême ! le nom de baptême ! c'est vous qui demandez le nom que l'on m'a donné ! Je voudrais bien savoir ce qu'eût dit mon pauvre père, qui tenait tant à ce nom-là... (Vite) et vous, je ne le vous dirai pas !... Si quelqu'un lui eût dit : « Eh bien, ce nom si doux, son mari ne daignera pas le savoir. »

(Avec agitation.) Du reste, cela est juste ! Les noms de baptême sont faits pour être dits par ceux qui aiment et pour être inconnus à ceux qui n'aiment pas. (En enfant.) Il est bien juste que vous ne sachiez pas le mien, et c'est bien fait... et je ne vous le dirai pas.

LE DUC, à part, souriant et charmé.

Ah çà ! mais comme elle est gentille ! Suis-je fou de me prendre les doigts à mon piège ? C'est qu'elle est charmante, en vérité !

Haut et avec sérieux.

Et pourquoi saurais-je ce nom d'enfant, madame ? qu'est-ce pour moi, je vous prie, que la jeune fille enfermée au couvent jusqu'à ce qu'on me la donne sans que je sache seulement son âge ? C'est la jeune femme connue sous le nom qui m'appartient : celle-là seule est mienne, madame, puisque, pour la nommer, il faut qu'on me nomme moi-même.

LA DUCHESSE, se levant, vite et avec colère.

Monsieur le duc, voulez-vous me rendre folle ? Je ne comprends plus rien ni à vos idées, ni à vos sentiments, ni à mon existence, ni à vos droits, ni aux miens ; je ne suis peut-être qu'une enfant ! J'ai peut-être été toujours trompée. Dites-moi ce que vous savez de la vie réelle du monde. Dites-moi pourquoi les usages sont contre la religion et le monde contre Dieu. Dites-moi si notre vie a tort ou raison ; si le mariage existe ou non ; si je suis votre femme, pourquoi vous ne m'avez jamais revue, et pourquoi l'on ne vous en blâme pas ; si les serments sont sérieux, pourquoi ils ne le sont pas pour vous ; si vous avez et si j'ai moi-même le droit de jalousie. Dites-moi ce que signifie tout cela ? Qu'est-ce que ce mariage du nom et de la fortune, d'où les personnes sont absentes, et pourquoi nos hommes d'affaires nous ont fait paraître dans ce marché ? Dites-moi si le droit qu'on vous a donné

était seulement celui de venir me troubler, me poursuivre chez moi quand il vous plaît, d'y tomber comme la foudre, au moment où l'on s'y attend le moins, à tout hasard, au risque de me causer une grande frayeur, sans scrupules, la nuit, dans mon hôtel, dans ma chambre, dans mon alcôve, là!

LE DUC.

Ah! madame, les beaux yeux que voilà! Aussi éloquents que votre bouche lorsqu'un peu d'agitation la fait parler. — Eh bien, quoi! voulez-vous que je vous explique une chose inexplicable? Voulez-vous que je fasse du pédantisme avec vous? Faut-il que je m'embarque avec vous dans les phrases? Exigez-vous que je vous parle du grand monde, et que je vous raconte l'histoire de l'hymen? — Vous dire comment le mariage, d'abord sacré, est devenu si profane à la Cour, et si profané surtout; vous dire comment nos vieilles et saintes familles sont devenues si frivoles et si mondaines, comment et par qui nous fûmes tirés de nos châteaux et de nos terres pour venir nous échelonner dans une royale antichambre; comment notre ruine fastueuse a nécessité nos alliances calculées, et comment on les a toutes réglées en famille, d'avance et dès le berceau (comme la nôtre, par exemple); vous raconter comment la religion (irréparable malheur peut-être!) s'en est allée en plaisanterie, fondue avec le sel attique dans le creuset des philosophes; vous décrire par quels chemins l'amour est venu se jeter à travers tout cela, pour élever son temple secret sur tant de ruines, et comment il est devenu lui-même quelque chose de respecté et de sacré, pour ainsi dire, selon le choix et la durée : vous raconter, vous expliquer, vous analyser tout cela, ce serait par trop long et par trop fastidieux; vous

en savez, je gage, autant que moi sur beaucoup de choses...

LA DUCHESSE, lui prenant la main avec plus de confiance.

Hélas! à vous dire vrai, monsieur, si je les sais un peu, comme vous les savez beaucoup, il me semble, j'en souffre plus que je n'en suis heureuse, et je ne devine pas quelle fin peut avoir un monde comme le nôtre.

LE DUC.

Eh! bon Dieu, madame, qui s'en inquiète à l'heure qu'il est, si ce n'est vous? Personne, je vous jure, pas même chez ceux que cela touche de plus près. Respirons en paix, croyez-moi! respirons, tel qu'il est, cet air empoisonné, si l'on veut, mais assez embaumé, selon mon goût, de l'atmosphère où nous sommes nés, et dirigeons-nous seulement, lorsqu'il le faudra, selon cette loi que, ma foi, je ne vis jamais nulle part écrite, mais que je sentis toujours vivante en moi, la loi de l'honneur.

LA DUCHESSE, un peu effrayée et reculant.

L'honneur! oui! mais cet honneur, en quoi le faites-vous consister, monsieur le duc?

LE DUC, très gravement.

Il est dans tous les instants de la vie d'un galant homme, madame; mais il doit surtout le faire consister dans le soin de soutenir la dignité de son nom... et...

LA DUCHESSE, à part.

Encore cette idée! ô mon Dieu! mon Dieu!

LE DUC.

Et... en supposant qu'on eût porté quelque atteinte à la pureté de ce nom, il ne doit hésiter devant aucun sacrifice pour réparer l'injure ou la cacher éternellement.

LA DUCHESSE.

Aucun sacrifice ne vous coûterait-il, monsieur?

LE DUC.

Aucun, madame, en vérité.

LA DUCHESSE.

En vérité?

LE DUC, sur un ton emporté.

Sur ma parole! aucun! fallût-il un meurtre!

LA DUCHESSE, à part.

Ah! je suis perdue! ah! mon Dieu!

Elle regarde sa croix.

LE DUC, sur un ton passionné.

Fallût-il me jeter à vos pieds et les couvrir de baisers, et m'humilier pour rentrer en grâce!

Il lui baise la main à genoux.

LA DUCHESSE, à part.

Ah! pauvre chevalier! nous sommes perdus! je n'oserai plus te revoir!

Elle baise le portrait du chevalier.

LE DUC, brusquement, en homme, et comme quittant le masque.

Ah çà ! voyons, mon enfant, touchez là.

LA DUCHESSE, étonnée.

Quoi donc ?

LE DUC.

Touchez là, vous dis-je ! une fois seulement donnez-moi la main, c'est tout ce que je vous demande.

LA DUCHESSE, pleurant presque.

Comment ! monsieur...?

LE DUC.

Oui, vraiment, touchez là bien franchement, en bonne et sincère amie; je ne veux point vous faire de mal, et toute la vengeance que je tirerais de vous (si vous m'aviez offensé), ce serait cette frayeur que je viens de vous faire.

Asseyez-vous. — Je vais partir.

Il reprend son chapeau et son épée.

Voici le jour qui vient ! il me faut le temps d'arriver à Versailles.

Debout, il lui serre la main, elle est assise.

Écoutez bien. Il n'y a rien que je ne sache...

A vrai dire, je ne me sens nulle colère et nulle haine pour vous.

Avec émotion et gravité.

N'ayez, je vous prie, nulle haine contre moi non plus.

Nous avons chacun nos petits secrets. Vous faites bien, et je crois que je ne fais pas mal de mon côté. Restons-en là ! Je ne sais si tout cela nous passera, mais nous sommes jeunes tous les deux, nous verrons. — Soyez toujours bien assurée que mon amitié ne passera pas pour vous... Je vous demande la vôtre, et... (en riant) n'ayez pas peur, je ne reviendrai vous voir que quand vous m'écrirez de venir.

LA DUCHESSE.

Êtes-vous donc si bon, monsieur? Et je ne vous connaissais pas !

LE DUC.

Pardonnez-moi cette mauvaise nuit que je vous ai fait passer. Dans une société qui se corrompt et se dissout chaque jour comme la nôtre, tout ce qui reste encore de possible, c'est le respect des convenances. Il y a des occasions où la dissimulation est presque sainte et peut même ne pas manquer de grandeur. Je vous ai dit que je tenais à notre nom... En voici la preuve : vos gens et les miens m'ont vu entrer, ils me verront sortir, et, pour le monde, c'est tout ce qu'il faut.

LA DUCHESSE, à ses genoux, lui baise les mains et pleure en se cachant le visage. — Silence.

Ah ! monsieur le duc, quelle bonté ! et quelle honte pour moi ! Votre générosité m'écrase ! Où me cacher, monsieur ? J'irai dans un couvent.

LE DUC, souriant.

C'est trop ! c'est beaucoup trop ! je n'en crois rien, et je ne le souhaite pas. Du reste, il n'en sera que ce que

vous voudrez. Adieu ! Moi, je vous ai sauvée en sauvant les apparences.

Il sonne, on ouvre, il sort.

SCÈNE XIII.

LA DUCHESSE, ROSETTE.

ROSETTE.

Elle entre sur la pointe du pied avec effroi.

Ah ! madame ! l'ennemi est parti.

LA DUCHESSE.

L'ennemi ? ah ! taisez-vous ! — L'ennemi ! ah ! je n'ai pas de meilleur ami ! ne parlez jamais de lui légèrement. Il m'a sauvée; mais il m'a traitée comme une enfant, avec une pitié dédaigneuse qui m'anéantit et me punit bien plus que la sévérité d'un autre.

ROSETTE.

Toujours est-il que nous en voilà QUITTES POUR LA PEUR.

CHATTERTON

DRAME EN TROIS ACTES

Représenté pour la première fois à Paris, sur le Théâtre-Français, le 12 février 1835.

Despair and die.

SHAKSPEARE.

Désespère et meurs.

DERNIÈRE NUIT DE TRAVAIL

DU 29 AU 30 JUIN 1834.

Ceci est la question.

Je viens d'achever cet ouvrage austère dans le silence d'un travail de dix-sept nuits. Les bruits de chaque jour l'interrompaient à peine, et, sans s'arrêter, les paroles ont coulé dans le moule qu'avait creusé ma pensée.

A présent que l'ouvrage est accompli, frémissant encore des souffrances qu'il m'a causées, et dans un recueillement aussi saint que la prière, je le considère avec tristesse, et je me demande s'il sera inutile ou s'il sera écouté des hommes. — Mon âme s'effraie pour eux en considérant combien il faut de temps à la plus simple idée d'un seul pour pénétrer dans les cœurs de tous.

Déjà, depuis deux années, j'ai dit par la bouche de *Stello* ce que je vais répéter bientôt par celle de *Chatterton*, et quel bien ai-je fait? Beaucoup ont lu mon livre et l'ont aimé comme livre; mais peu de cœurs, hélas! en ont été changés.

Les étrangers ont bien voulu en traduire les mots par les mots de leur langue, et leurs pays m'ont ainsi prêté l'oreille. Parmi les hommes qui m'ont écouté, les uns ont applaudi la composition des trois drames suspendus à un même principe, comme trois tableaux à un même support; les autres ont approuvé la manière dont se

nouent les arguments aux preuves, les règles aux exemples, les corollaires aux propositions; quelques-uns se sont attachés particulièrement à considérer les pages où se pressent les idées laconiques, serrées comme les combattants d'une épaisse phalange; d'autres ont souri à la vue des couleurs chatoyantes ou sombres du style; mais les cœurs ont-ils été attendris? Rien ne me le prouve. L'endurcissement ne s'amollit point tout à coup par un livre. Il fallait Dieu lui-même pour ce prodige. Le plus grand nombre a dit, en jetant ce livre : «Cette idée pouvait en effet se défendre. Voilà qui est un assez bon plaidoyer!» Mais la cause, ô grand Dieu! la cause pendante à votre tribunal, ils n'y ont plus pensé!

La cause, c'est le martyre perpétuel et la perpétuelle immolation du Poète. — La cause, c'est le droit qu'il aurait de vivre. — La cause, c'est le pain qu'on ne lui donne pas. — La cause, c'est la mort qu'il est forcé de se donner.

D'où vient ce qui se passe? Vous ne cessez de vanter l'intelligence, et vous tuez les plus intelligents. Vous les tuez en leur refusant le pouvoir de vivre selon les conditions de leur nature. — On croirait, à vous voir en faire si bon marché, que c'est une chose commune qu'un Poète. — Songez donc que, lorsqu'une nation en a deux en dix siècles, elle se trouve heureuse et s'enorgueillit. Il y a tel peuple qui n'en a pas un, et n'en aura jamais. D'où vient donc ce qui se passe? Pourquoi tant d'astres éteints dès qu'ils commençaient à poindre? C'est que vous ne savez pas ce que c'est qu'un Poète, et vous n'y pensez pas.

> Auras-tu donc toujours des yeux pour ne pas voir,
> Jérusalem?

Trois sortes d'hommes, qu'il ne faut pas confondre, agissent sur les sociétés par les travaux de la pensée, mais se remuent dans des régions qui me semblent éternellement séparées.

L'homme habile aux choses de la vie, et toujours apprécié, se voit, parmi nous, à chaque pas. Il est convenable à tout et convenable en tout. Il a une souplesse et une facilité qui tiennent du

prodige. Il fait justement ce qu'il a résolu de faire, et dit proprement et nettement ce qu'il veut dire. Rien n'empêche que sa vie ne soit prudente et compassée comme ses travaux. Il a l'esprit libre, frais et dispos, toujours présent et prêt à la riposte. Dépourvu d'émotions réelles, il renvoie promptement la balle élastique des bons mots. Il écrit les affaires comme la littérature, et rédige la littérature comme les affaires. Il peut s'exercer indifféremment à l'œuvre d'art et à la critique, prenant dans l'une la forme à la mode, dans l'autre la dissertation sentencieuse. Il sait le nombre de paroles que l'on peut réunir pour faire les apparences de la passion, de la mélancolie, de la gravité, de l'érudition et de l'enthousiasme. Mais il n'a que de froides velléités de ces choses, et les devine plus qu'il ne les sent; il les respire de loin comme de vagues odeurs de fleurs inconnues. Il sait la place du mot et du sentiment, et les chiffrerait au besoin. Il se fait le langage des genres, comme on se fait le masque des visages. Il peut écrire la comédie et l'oraison funèbre, le roman et l'histoire, l'épître et la tragédie, le couplet et le discours politique. Il monte de la grammaire à l'œuvre, au lieu de descendre de l'inspiration au style; il sait façonner tout dans un goût vulgaire et joli, et peut tout ciseler avec agrément, jusqu'à l'éloquence de la passion. — C'est l'HOMME DE LETTRES.

Cet homme est toujours aimé, toujours compris, toujours en vue; comme il est léger et ne pèse à personne, il est porté dans tous les bras où il veut aller; c'est l'aimable roi du moment, tel que le dix-huitième siècle en a tant couronné. — Cet homme n'a nul besoin de pitié.

Au-dessus de lui est un homme d'une nature plus forte et meilleure. Une conviction profonde et grave est la source où il puise ses œuvres et les répand à larges flots sur un sol dur et souvent ingrat. Il a médité dans la retraite sa philosophie entière; il la voit toute d'un coup d'œil; il la tient dans sa main comme une chaîne, et peut dire à quelle pensée il va suspendre son premier anneau, à laquelle aboutira le dernier, et quelles œuvres pourront s'atta-

cher à tous les autres dans l'avenir. Sa mémoire est riche, exacte et presque infaillible; son jugement est sain, exempt de troubles autres que ceux qu'il cherche, de passions autres que ses colères contenues; il est studieux et calme. Son génie, c'est l'attention portée au degré le plus élevé, c'est le bon sens à sa plus magnifique expression. Son langage est juste, net, franc, grand dans son allure et vigoureux dans ses coups. Il a surtout besoin d'ordre et de clarté, ayant toujours en vue le peuple auquel il parle et la voie où il conduit ceux qui croient en lui. L'ardeur d'un combat perpétuel enflamme sa vie et ses écrits. Son cœur a de grandes révoltes et des haines larges et sublimes qui le rongent en secret, mais que domine et dissimule son exacte raison. Après tout, il marche le pas qu'il veut, sait jeter des semences à une grande profondeur, et attendre qu'elles aient germé, dans une immobilité effrayante. Il est maître de lui et de beaucoup d'âmes qu'il entraîne du nord au sud, selon son bon vouloir; il tient un peuple dans sa main, et l'opinion qu'on a de lui le tient dans le respect de lui-même et l'oblige à surveiller sa vie. — C'est le véritable, LEGRAND ÉCRIVAIN.

Celui-là n'est pas malheureux; il a ce qu'il a voulu avoir; il sera toujours combattu, mais avec des armes courtoises; et, quand il donnera des armistices à ses ennemis, il recevra les hommages des deux camps. Vainqueur ou vaincu, son front est couronné. Il n'a nul besoin de votre pitié.

Mais il est une autre sorte de nature, nature plus passionnée, plus pure et plus rare. Celui qui vient d'elle est inhabile à tout ce qui n'est pas l'œuvre divine, et vient au monde à de rares intervalles, heureusement pour lui, malheureusement pour l'espèce humaine. Il y vient pour être à charge aux autres, quand il appartient complètement à cette race exquise et puissante qui fut celle des grands hommes inspirés. — L'émotion est née avec lui si profonde et si intime qu'elle l'a plongé, dès l'enfance, dans des extases involontaires, dans des rêveries interminables, dans des inventions infinies. L'imagination le possède par-dessus tout. Puis-

samment construite, son âme retient et juge toute chose avec une large mémoire et un sens droit et pénétrant; mais l'imagination emporte ses facultés vers le ciel aussi irrésistiblement que le ballon enlève la nacelle. Au moindre choc, elle part; au plus petit souffle, elle vole et ne cesse d'errer dans l'espace qui n'a pas de routes humaines. Fuite sublime vers des mondes inconnus, vous devenez l'habitude invincible de son âme! Dès lors, plus de rapports avec les hommes qui ne soient altérés et rompus sur quelques points. Sa sensibilité est devenue trop vive; ce qui ne fait qu'effleurer les autres la blesse jusqu'au sang; les affections et les tendresses de sa vie sont écrasantes et disproportionnées; ses enthousiasmes excessifs l'égarent; ses sympathies sont trop vraies; ceux qu'il plaint souffrent moins que lui, et il se meurt des peines des autres. Les dégoûts, les froissements et les résistances de la société humaine le jettent dans des abattements profonds, dans de noires indignations, dans des désolations insurmontables, parce qu'il comprend tout trop complètement et trop profondément, et parce que son œil va droit aux causes qu'il déplore ou dédaigne, quand d'autres yeux s'arrêtent à l'effet qu'ils combattent. De la sorte, il se tait, s'éloigne, se retourne sur lui-même et s'y renferme comme en un cachot. Là, dans l'intérieur de sa tête brûlée, se forme et s'accroît quelque chose de pareil à un volcan. Le feu couve sourdement et lentement dans ce cratère et laisse échapper ses laves harmonieuses, qui d'elles-mêmes sont jetées dans la divine forme des vers. Mais le jour de l'éruption, le sait-il? On dirait qu'il assiste en étranger à ce qui se passe en lui-même, tant cela est imprévu et céleste! Il marche consumé par des ardeurs secrètes et des langueurs inexplicables. Il va comme un malade et ne sait où il va; il s'égare trois jours, sans savoir où il s'est traîné, comme fit jadis celui qu'aime le mieux la France; il a besoin de *ne rien faire*, pour faire quelque chose en son art. Il faut qu'il ne fasse rien d'utile et de journalier pour avoir le temps d'écouter les accords qui se forment lentement dans son âme, et que le bruit grossier d'un travail positif et régulier interrompt et fait infailliblement évanouir. — C'est LE POÈTE — Celui-là est retranché dès qu'il se montre : toutes vos larmes, toute votre pitié pour lui!

Pardonnez-lui et sauvez-le. Cherchez et trouvez pour lui une vie assurée, car à lui seul il ne saura trouver que la mort! — C'est dans la première jeunesse qu'il sent sa force native, qu'il pressent l'avenir de son génie, qu'il étreint d'un amour immense l'humanité et la nature, et c'est alors qu'on se défie de lui et qu'on le repousse.

Il crie à la multitude : « C'est à vous que je parle, faites que je vive! » Et la multitude ne l'entend pas; elle répond : « Je ne te comprends point! » Et elle a raison.

Car son langage choisi n'est compris que d'un petit nombre d'hommes choisi lui-même. Il leur crie : « Écoutez-moi, et faites que je vive! » Mais les uns sont enivrés de leurs propres œuvres, les autres sont dédaigneux et veulent dans l'enfant la perfection de l'homme; la plupart sont distraits et indifférents, tous sont impuissants à faire le bien. Ils répondent : « Nous ne pouvons rien! » Et ils ont raison.

Il crie au Pouvoir : « Écoutez-moi, et faites que je ne meure pas! » Mais le Pouvoir déclare qu'il ne protège que les intérêts positifs, et qu'il est étranger à l'intelligence, dont il a ombrage; et cela hautement déclaré et imprimé, il répond : « Que ferais-je de vous? » Et il a raison. Tout le monde a raison contre lui. Et lui, a-t-il tort? — Que faut-il donc qu'il fasse? — Je ne sais; mais voici ce qu'il peut faire.

Il peut, s'il a de la force, se faire soldat et passer sa vie sous les armes; une vie agitée, grossière, où l'activité physique *tuera* l'activité morale. Il peut, s'il en a la patience, se condamner aux travaux du chiffre, où le calcul *tuera* l'illusion. Il peut encore, si son cœur ne se soulève pas trop violemment, courber et amoindrir sa pensée, et cesser de chanter pour écrire. Il peut être homme de lettres, ou mieux encore; si la philosophie vient à son aide et s'il peut se dompter, il deviendra utile et grand écrivain;

mais à la longue, le jugement aura *tué* l'imagination, et avec elle, hélas! le vrai Poëme qu'elle portait dans son sein.

Dans tous les cas, il *tuera* une partie de lui-même; mais pour ces demi-suicides, pour ces immenses résignations, il faut encore une force rare. Si elle ne lui a pas été donnée, cette force, ou si les occasions de l'employer ne se trouvent pas sur sa route et lui manquent, même pour s'immoler, si, plongé dans cette lente destruction de lui-même, il ne s'y peut tenir, quel parti prendre?

Celui que prit Chatterton : se tuer tout entier; il reste peu à faire.

Le voilà donc criminel! criminel devant Dieu et les hommes. Car LE SUICIDE EST UN CRIME RELIGIEUX ET SOCIAL. Qui veut le nier? qui pense à dire autre chose? — C'est ma conviction, comme c'est, je crois, celle de tout le monde. Voilà qui est bien entendu. — Le devoir et la raison le disent. Il ne s'agit que de savoir si le désespoir n'est pas quelque chose d'un peu plus fort que la raison et le devoir.

Certes, on trouverait des choses bien sages à dire à Roméo sur la tombe de Juliette; mais le malheur est que personne n'oserait ouvrir la bouche pour les prononcer devant une telle douleur. Songez à ceci! la Raison est une puissance froide et lente qui nous lie peu à peu par les idées qu'elle apporte l'une après l'autre, comme les liens subtils, déliés et innombrables de Gulliver; elle persuade, elle impose quand le cours ordinaire des jours n'est que peu troublé; mais le Désespoir véritable est une puissance dévorante, irrésistible, hors des raisonnements, et qui commence par tuer la pensée d'un seul coup. Le Désespoir n'est pas une idée; c'est une chose, une chose qui torture, qui serre et qui broie le cœur d'un homme comme une tenaille, jusqu'à ce qu'il soit fou et se jette dans la mort comme dans les bras d'une mère.

Est-ce lui qui est coupable, dites-le-moi? ou bien est-ce la société qui le traque ainsi jusqu'au bout?

Examinons ceci : on peut trouver que c'en est la peine.

Il y a un jeu atroce, commun aux enfants du Midi; tout le monde le sait. On forme un cercle de charbons ardents; on saisit un scorpion avec des pinces et on le pose au centre. Il demeure d'abord immobile jusqu'à ce que la chaleur le brûle; alors il s'effraie et s'agite. On rit. Il se décide vite, marche droit à la flamme, et tente courageusement de se frayer une route à travers les charbons; mais la douleur est excessive, il se retire. — On rit. — Il fait lentement le tour du cercle et cherche partout un passage impossible. Alors il revient au centre et rentre dans sa première mais plus sombre immobilité. Enfin il prend son parti, retourne contre lui-même son dard empoisonné, et tombe mort sur-le-champ. On rit plus fort que jamais.

C'est lui sans doute qui est cruel et coupable? Et ces enfants sont bons et innocents.

Quand un homme meurt de cette manière, est-il donc suicide? C'est la société qui le jette dans le brasier.

Je le répète, la Religion et la Raison, idées sublimes, sont des idées cependant, et il y a telle cause de désespoir extrême qui tue les idées d'abord et l'homme ensuite : la faim, par exemple. — J'espère être assez positif. Ceci n'est pas de l'idéologie.

Il me sera donc permis, peut-être, de dire timidement qu'il serait bon de ne pas laisser un homme arriver jusqu'à ce degré de désespoir.

Je ne demande à la société que ce qu'elle peut faire. Je ne la prierai point d'empêcher les peines de cœur et les infortunes idéales, de faire que Werther et Saint-Preux n'aiment ni Charlotte ni Julie d'Étanges; je ne la prierai pas d'empêcher qu'un riche désœuvré, roué et blasé, quitte la vie par dégoût de lui-même et des autres. Il y a, je le sais, mille idées de désolation

auxquelles on ne peut rien. — Raison de plus, ce me semble, pour penser à celles auxquelles on peut quelque chose.

L'infirmité de l'inspiration est peut-être ridicule et malséante : je le veux. Mais on pourrait ne pas laisser mourir cette sorte de malades. Ils sont toujours peu nombreux, et je ne puis me refuser à croire qu'ils ont quelque valeur, puisque l'humanité est unanime sur leur grandeur, et les déclare immortels sur quelques vers : quand ils sont morts, il est vrai.

Je sais bien que la rareté même de ces hommes inspirés et malheureux semblera prouver contre ce que j'ai écrit. — Sans doute, l'ébauche imparfaite que j'ai tentée de ces natures divines ne peut retracer que quelques traits des grandes figures du passé. On dira que les symptômes du génie se montrent sans enfantement ou ne produisent que des œuvres avortées ; que tout homme jeune et rêveur n'est pas Poète pour cela ; que des essais ne sont pas des preuves ; que quelques vers ne donnent pas des droits. — Et qu'en savons-nous ? Qui donc nous donne à nous-même le droit d'étouffer le gland, en disant qu'il ne sera pas chêne ?

Je dis, moi, que quelques vers suffiraient à les faire reconnaître de leur vivant, si l'on savait y regarder. Qui ne dit à présent qu'il eût donné tout au moins une pension alimentaire à André Chénier sur l'ode de *La Jeune Captive* seulement, et l'eût déclaré poète sur les trente vers de *Myrto ?* Mais je suis assuré que, durant sa vie (et il n'y a pas longtemps de cela), on ne pensait pas ainsi ; car il disait :

> Las du mépris des sots qui suit la pauvreté,
> Je regarde la tombe, asile souhaité.

Jean La Fontaine a gravé pour vous, d'avance, sur sa pierre, avec son insouciance désespérée :

> Jean s'en alla, comme il était venu,
> Mangeant son fonds avec son revenu.

Mais, sans ce *fonds*, qu'eût-il fait? à quoi, s'il vous plaît, *était-il bon?* Il vous le dit : à dormir et ne rien faire. Il fût infailliblement mort de faim.

Les beaux vers, il faut dire le mot, sont une marchandise qui ne plaît pas au commun des hommes. Or, la multitude seule multiplie le salaire; et, dans les plus belles des nations, la multitude ne cesse qu'à la longue d'être *commune* dans ses goûts et d'aimer ce qui est *commun*. Elle ne peut arriver qu'après une lente instruction donnée par les esprits d'élite; et, en attendant, elle écrase sous tous ses pieds les talents naissants, dont elle n'entend même pas les cris de détresse.

Eh! n'entendez-vous pas le bruit des pistolets solitaires? Leur explosion est bien plus éloquente que ma faible voix. N'entendez-vous pas ces jeunes désespérés qui demandent le pain quotidien, et dont personne ne paie le travail? Eh quoi! les nations manquent-elles à ce point de superflu? Ne prendrons-nous pas, sur les palais et les milliards que nous donnons, une mansarde et un pain pour ceux qui tentent sans cesse d'idéaliser leur nation malgré elle? Cesserons-nous de leur dire : « Désespère et meurs; *despair and die?* » — C'est au législateur à guérir cette plaie, l'une des plus vives et des plus profondes de notre corps social; c'est à lui qu'il appartient de réaliser dans le présent une partie des jugements meilleurs de l'avenir, en assurant quelques années d'existence seulement à tout homme qui aurait donné un seul gage du talent divin. Il ne lui faut que deux choses : la vie et la rêverie; le PAIN et le TEMPS.

Voilà le sentiment et le vœu qui m'a fait écrire ce drame; je ne descendrai pas de cette question à celle de la forme d'art que j'ai créée. La vanité la plus vaine est peut-être celle des théories littéraires. Je ne cesse de m'étonner qu'il y ait eu des hommes

qui aient pu croire de bonne foi, durant un jour entier, à la durée des règles qu'ils écrivaient. Une idée vient au monde tout armée, comme Minerve; elle revêt en naissant la seule armure qui lui convienne et qui doive dans l'avenir être sa forme durable : l'une, aujourd'hui, aura un vêtement composé de mille pièces; l'autre, demain, un vêtement simple. Si elle paraît belle à tous, on se hâte de calquer sa forme et de prendre sa mesure; les rhéteurs notent ses dimensions pour qu'à l'avenir on en taille de semblables. — Soin puéril! Il n'y a ni maître ni école en poésie; le seul maître, c'est celui qui daigne faire descendre dans l'homme l'émotion féconde, et faire sortir les idées de nos fronts, qui en sont brisés quelquefois.

Puisse cette forme ne pas être renversée par l'assemblée qui la jugera dans six mois! Avec elle périrait un plaidoyer en faveur de quelques infortunés inconnus; mais je crois trop pour craindre beaucoup. — Je crois surtout à l'avenir et au besoin universel de choses sérieuses; maintenant que l'amusement des yeux par des surprises enfantines fait sourire tout le monde au milieu même de ses grandes aventures, c'est, ce me semble, le temps du DRAME DE LA PENSÉE.

Une idée qui est l'examen d'une blessure de l'âme devait avoir dans sa forme l'unité la plus complète, la simplicité la plus sévère. S'il existait une intrigue moins compliquée que celle-ci, je la choisirais. L'action matérielle est assez peu de chose pourtant. Je ne crois pas que personne la réduise à une plus simple expression que moi-même je ne le vais faire : — C'est l'histoire d'un homme qui a écrit une lettre le matin, et qui attend la réponse jusqu'au soir; elle arrive, et le tue. — Mais ici l'action morale est tout. L'action est dans cette âme livrée à de noires tempêtes; elle est dans les cœurs de cette jeune femme et de ce vieillard qui assistent à la tourmente, cherchant en vain à retarder le naufrage, et luttent contre un ciel et une mer si terribles que le bien est impuissant, et entraîné lui-même dans le désastre inévitable.

J'ai voulu montrer l'homme spiritualiste étouffé par une société matérialiste, où le calculateur avare exploite sans pitié l'intelligence et le travail. Je n'ai point prétendu justifier les actes désespérés des malheureux, mais protester contre l'indifférence qui les y contraint. Peut-on frapper trop tôt sur l'indifférence si difficile à éveiller, sur la distraction si facile à fixer? Y a-t-il un autre moyen de toucher la société que de lui montrer la torture de ses victimes?

Le Poète était tout pour moi; Chatterton n'était qu'un nom d'homme, et je viens d'écarter, à dessein, des faits exacts de sa vie pour ne prendre de sa destinée que ce qui la rend un exemple à jamais déplorable d'une noble misère.

Toi que tes compatriotes appellent aujourd'hui *merveilleux enfant!* que tu aies été juste ou non, tu as été malheureux; j'en suis certain, et cela me suffit. — Ame désolée, pauvre âme de dix-huit ans! pardonne-moi de prendre pour symbole le nom que tu portais sur la terre, et de tenter le bien en ton nom.

Écrit du 29 au 30 juin 1834.

CARACTÈRES ET COSTUMES

DES RÔLES PRINCIPAUX.

Époque : 1770. — La scène est à Londres.

CHATTERTON.

Caractère. — Jeune homme de dix-huit ans, pâle, énergique de visage, faible de corps, épuisé de veilles et de pensée, simple et élégant à la fois dans ses manières, timide et tendre devant Kitty Bell, amical et bon avec le quaker, fier avec les autres, et sur la défensive avec tout le monde ; grave et passionné dans l'accent et le langage.

Costume. — Habit noir, veste noire, pantalon gris, bottes molles, cheveux bruns sans poudre, tombant un peu en désordre ; l'air à la fois militaire et ecclésiastique.

KITTY BELL.

Caractère. — Jeune femme de vingt-deux ans environ, mélancolique, gracieuse, élégante par nature plus que par éducation, réservée, religieuse, timide dans ses manières, tremblante devant son mari, expansive et abandonnée seulement dans son amour maternel. Sa pitié pour Chatterton va devenir de l'amour, elle le sent, elle en frémit ; la réserve qu'elle s'impose en devient plus grande. Tout doit indiquer, dès qu'on la voit, qu'une douleur imprévue et une subite terreur peuvent la faire mourir tout à coup.

Costume. — Chapeau de velours noir, de ceux qu'on nomme *à la Paméla ;* robe longue de soie grise ; rubans noirs ; longs cheveux bouclés dont les *repentirs* flottent sur le sein.

LE QUAKER.

Caractère. — Vieillard de quatre-vingts ans, sain et robuste de corps et d'âme, énergique et chaleureux dans son accent, d'une bonté paternelle pour ceux qui l'entourent, les surveillant en silence et les dirigeant sans vouloir les heurter ; humoriste et misanthropique lorsqu'il voit les vices de la société ; irrité contre elle et indulgent pour chaque homme en particulier, il ne se sert de son esprit mordant que lorsque l'indignation l'emporte ; son regard est pénétrant, mais il feint de n'avoir rien vu pour être maître de sa conduite ; ami de la maison et attentif à l'accomplissement de tous les devoirs et au maintien de l'ordre et de la paix, chacun en secret l'avoue pour directeur de son âme et de sa vie.

Costume. — Habit, veste, culotte, bas couleur noisette, brun clair ou gris, grand chapeau rond à larges bords ; cheveux blancs aplatis et tombants.

JOHN BELL.

Caractère. — Homme de quarante-cinq à cinquante ans, vigoureux, rouge de visage, gonflé d'ale, de porter et de roastbeef, étalant dans sa démarche l'aplomb de sa richesse ; le regard soupçonneux, dominateur ; avare et jaloux, brusque dans ses manières, et faisant sentir le maître à chaque geste et à chaque mot.

Costume. — Cheveux plats sans poudre, large et simple habit brun.

LORD BECKFORD.

Caractère. — Vieillard riche, important ; figure de protecteur sot ; les joues orgueilleuses, satisfaites, pendant sur une cravate brodée ; un pas ferme et imposant. Rempli d'estime pour la richesse et de mépris pour la pauvreté.

Costume. — Collier de lord-maire au cou; habit riche, veste de brocart, grande canne à pomme d'or.

LORD TALBOT.

Caractère. — Fat et bon garçon à la fois, joyeux compagnon, étourdi et vif de manières, ennemi de toute application et heureux surtout d'être délivré de tout spectacle triste et de toute affaire sérieuse.

Costume. — Habit de chasse rouge, ceinture de chamois, culotte de peau, cheveux à grosse queue légèrement poudrés, casquette noire vernie.

PERSONNAGES

ET DISTRIBUTION DES RÔLES

TELLE QU'ELLE EUT LIEU À LA COMÉDIE-FRANÇAISE

LE 12 FÉVRIER 1835.

CHATTERTON..... M. GEFFROY.
UN QUAKER..... M. JOANNY.
KITTY BELL..... Mme DORVAL.
JOHN BELL..... M. GUIAUD.
LORD BECKFORD, lord-maire de Londres.... M. DUPARAY.
LORD TALBOT..... M. MIRECOUR.
LORD LAUDERDALE..... M. MATHIEN.
LORD KINGSTON..... M. WELSCH.
UN GROOM..... M. MONLAUR.
UN OUVRIER..... M. FAURE.

Rachel, fille de Kitty Bell, âgée de six ans.
Son frère, jeune garçon de quatre ans.
Trois jeunes lords.
Douze Ouvriers de la fabrique de John Bell.
Domestiques du lord-maire.
Domestique de John Bell.
Un groom.

CHATTERTON.

ACTE PREMIER.

Un vaste appartement; arrière-boutique opulente et confortable de la maison de John Bell. A gauche du spectateur, une cheminée pleine de charbon de terre allumé. A droite, la porte de la chambre à coucher de Kitty Bell. Au fond, une grande porte vitrée : à travers les petits carreaux, on aperçoit une riche boutique; un grand escalier tournant conduit à plusieurs portes étroites et sombres, parmi lesquelles se trouve la porte de la petite chambre de Chatterton.

Le quaker lit dans un coin de la chambre, à gauche du spectateur. A droite est assise Kitty Bell; à ses pieds un enfant assis sur un tabouret; une jeune fille debout à côté d'elle.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE QUAKER, KITTY BELL, RACHEL.

KITTY BELL, à sa fille qui montre un livre à son frère.

Il me semble que j'entends parler monsieur; ne faites pas de bruit, enfants.

Au quaker.

Ne pensez-vous pas qu'il arrive quelque chose?

Le quaker hausse les épaules.

Mon Dieu! votre père est en colère! certainement, il est fort en colère; je l'entends bien au son de sa voix. — Ne jouez pas, je vous en prie, Rachel.

Elle laisse tomber son ouvrage et écoute.

Il me semble qu'il s'apaise, n'est-ce pas, monsieur?

Le quaker fait signe que oui, et continue sa lecture.

N'essayez pas ce petit collier, Rachel; ce sont des vanités du monde que nous ne devons pas même toucher... Mais qui donc vous a donné ce livre-là? C'est une Bible; qui vous l'a donnée, s'il vous plaît? Je suis sûre que c'est le jeune monsieur qui demeure ici depuis trois mois.

RACHEL.

Oui, maman.

KITTY BELL.

Oh! mon Dieu! qu'a-t-elle fait là! — Je vous ai défendu de rien accepter, ma fille, et rien surtout de ce pauvre jeune homme. — Quand donc l'avez-vous vu, mon enfant? Je sais que vous êtes allée ce matin, avec votre frère, l'embrasser dans sa chambre. Pourquoi êtes-vous entrés chez lui, mes enfants? C'est bien mal!

Elle les embrasse.

Je suis certaine qu'il écrivait encore; car depuis hier au soir sa lampe brûlait toujours.

RACHEL.

Oui, et il pleurait.

KITTY BELL.

Il pleurait! Allons, taisez-vous! ne parlez de cela à per-

sonne. Vous irez rendre ce livre à M. Tom quand il vous appellera; mais ne le dérangez jamais, et ne recevez de lui aucun présent. Vous voyez que, depuis trois mois qu'il loge ici, je ne lui ai même pas parlé une fois, et vous avez accepté quelque chose, un livre. Ce n'est pas bien. — Allez... allez embrasser le bon quaker. — Allez, c'est bien le meilleur ami que Dieu nous ait donné.

Les enfants courent s'asseoir sur les genoux du quaker.

LE QUAKER.

Venez sur mes genoux tous deux, et écoutez-moi bien. — Vous allez dire à votre bonne petite mère que son cœur est simple, pur et véritablement chrétien, mais qu'elle est plus enfant que vous dans sa conduite, qu'elle n'a pas assez réfléchi à ce qu'elle vient de vous ordonner, et que je la prie de considérer que rendre à un malheureux le cadeau qu'il a fait, c'est l'humilier et lui faire mesurer toute sa misère.

KITTY BELL s'élance de sa place.

Oh! il a raison! il a mille fois raison! — Donnez, donnez-moi ce livre, Rachel. — Il faut le garder, ma fille! le garder toute ta vie. — Ta mère s'est trompée. — Notre ami a toujours raison.

LE QUAKER, ému et lui baisant la main.

Ah! Kitty Bell! Kitty Bell! âme simple et tourmentée! — Ne dis point cela de moi. — Il n'y a pas de sagesse humaine. — Tu le vois bien, si j'avais raison au fond, j'ai eu tort dans la forme. — Devais-je avertir les enfants de l'erreur légère de leur mère? Il n'y a pas, ô Kitty Bell,

il n'y a pas si belle pensée à laquelle ne soit supérieur un des élans de ton cœur chaleureux, un des soupirs de ton âme tendre et modeste.

On entend une voix tonnante.

KITTY BELL, effrayée.

Oh! mon Dieu! encore en colère! — La voix de leur père me répond là.

Elle porte la main à son cœur.

Je ne puis plus respirer. — Cette voix me brise le cœur. — Que lui a-t-on fait? Encore une colère comme hier au soir...

Elle tombe sur un fauteuil.

— J'ai besoin d'être assise. — N'est-ce pas comme un orage qui vient? et tous les orages tombent sur mon pauvre cœur.

LE QUAKER.

Ah! je sais ce qui monte à la tête de votre seigneur et maître; c'est une querelle avec les ouvriers de sa fabrique. — Ils viennent de lui envoyer, de Norton à Londres, une députation pour demander la grâce d'un de leurs compagnons. Les pauvres gens ont fait bien vainement une lieue à pied! — Retirez-vous tous les trois... Vous êtes inutiles ici. — Cet homme-là vous tuera... c'est une espèce de vautour qui écrase sa couvée.

Kitty Bell sort, la main sur son cœur, en s'appuyant sur la tête de son fils, qu'elle emmène avec Rachel.

SCÈNE II.

LE QUAKER, JOHN BELL, UN GROUPE D'OUVRIERS.

LE QUAKER, regardant arriver John Bell.

Le voilà en fureur... Voilà l'homme riche, le spéculateur heureux; voilà l'égoïste par excellence, le juste selon la loi.

JOHN BELL. Vingt ouvriers le suivent en silence et s'arrêtent contre la porte.

Aux ouvriers, avec colère.

Non, non, non, non! — Vous travaillerez davantage, voilà tout.

UN OUVRIER, à ses camarades.

Et vous gagnerez moins, voilà tout.

JOHN BELL.

Si je savais qui a répondu cela, je le chasserais sur-le-champ comme l'autre.

LE QUAKER.

Bien dit, John Bell! tu es beau précisément comme un monarque au milieu de ses sujets.

JOHN BELL.

Comme vous êtes quaker, je ne vous écoute pas, vous; mais, si je savais lequel de ceux-là vient de parler! Ah!

l'homme sans foi que celui qui a dit cette parole! Ne m'avez-vous pas tous vu compagnon parmi vous? Comment suis-je arrivé au bien-être que l'on me voit? Ai-je acheté tout d'un coup toutes les maisons de Norton avec sa fabrique? Si j'en suis le seul maître à présent, n'ai-je pas donné l'exemple du travail et de l'économie? N'est-ce pas en plaçant les produits de ma journée que j'ai nourri mon année? Me suis-je montré paresseux ou prodigue dans ma conduite? — Que chacun agisse ainsi, et il deviendra aussi riche que moi. Les machines diminuent votre salaire, mais elles augmentent le mien; j'en suis très fâché pour vous, mais très content pour moi. Si les machines vous appartenaient, je trouverais très bon que leur production vous appartînt; mais j'ai acheté les mécaniques avec l'argent que mes bras ont gagné : faites de même, soyez laborieux, et surtout économes. Rappelez-vous bien ce sage proverbe de nos pères : *Gardons bien les sous, les shellings se gardent eux-mêmes.* Et à présent, qu'on ne me parle plus de Tobie : il est chassé pour toujours. Retirez-vous sans rien dire, parce que le premier qui parlera sera chassé comme lui de la fabrique, et n'aura ni pain, ni logement, ni travail dans le village.

Ils sortent.

LE QUAKER.

Courage, ami! je n'ai jamais entendu au Parlement un raisonnement plus sain que le tien.

JOHN BELL revient encore irrité et s'essuyant le visage.

Et vous, ne profitez pas de ce que vous êtes quaker pour troubler tout, partout où vous êtes. — Vous parlez rarement, mais vous devriez ne parler jamais. — Vous

jetez au milieu des actions des paroles qui sont comme des coups de couteau.

LE QUAKER.

Ce n'est que du bon sens, maître John; et quand les hommes sont fous, cela leur fait mal à la tête. Mais je n'en ai pas de remords; l'impression d'un mot vrai ne dure pas plus que le temps de le dire : c'est l'affaire d'un moment.

JOHN BELL.

Ce n'est pas là mon idée : vous savez que j'aime assez à raisonner avec vous sur la politique; mais vous mesurez tout à votre toise, et vous avez tort. La secte de vos quakers est déjà une exception dans la chrétienté, et vous êtes vous-même une exception parmi les quakers. — Vous avez partagé tous vos biens entre vos neveux; vous ne possédez plus rien qu'une chétive subsistance, et vous achevez votre vie dans l'immobilité et la méditation. — Cela vous convient, je le veux; mais ce que je ne veux pas, c'est que, dans ma maison, vous veniez, en public, autoriser mes inférieurs à l'insolence.

LE QUAKER.

Eh! que te fait, je te prie, leur insolence? Le bêlement de tes moutons t'a-t-il jamais empêché de les tondre et de les manger? — Y a-t-il un seul de ces hommes dont tu ne puisses vendre le lit? Y a-t-il dans le bourg de Norton une seule famille qui n'envoie ses petits garçons et ses filles tousser et pâlir en travaillant tes laines? Quelle maison ne t'appartient pas et n'est chèrement louée par toi? Quelle minute de leur existence ne t'est pas donnée?

Quelle goutte de sueur ne te rapporte un shelling? La terre de Norton, avec les maisons et les familles, est portée dans ta main comme le globe dans la main de Charlemagne. — Tu es le baron absolu de ta fabrique féodale.

JOHN BELL.

C'est vrai, mais c'est juste. — La terre est à moi, parce que je l'ai achetée; les maisons, parce que je les ai bâties; les habitants, parce que je les loge; et leur travail, parce que je le paie. Je suis juste selon la loi.

LE QUAKER.

Et ta loi est-elle juste selon Dieu?

JOHN BELL.

Si vous n'étiez quaker, vous seriez pendu pour parler ainsi.

LE QUAKER.

Je me pendrais moi-même plutôt que de parler autrement, car j'ai pour toi une amitié véritable.

JOHN BELL.

S'il n'était vrai, docteur, que vous êtes mon ami depuis vingt ans et que vous avez sauvé un de mes enfants, je ne vous reverrais jamais.

LE QUAKER.

Tant pis, car je ne te sauverais plus toi-même, quand tu es plus aveuglé par la folie jalouse des spéculateurs que les enfants par la faiblesse de leur âge. — Je désire

que tu ne chasses pas ce malheureux ouvrier. — Je ne te le demande pas, parce que je n'ai jamais rien demandé à personne, mais je te le conseille.

JOHN BELL.

Ce qui est fait est fait. — Que n'agissent-ils tous comme moi? — Que tout travaille et serve dans leur famille. — Ne fais-je pas travailler ma femme, moi? — Jamais on ne la voit, mais elle est ici tout le jour; et, tout en baissant les yeux, elle s'en sert pour travailler beaucoup. — Malgré mes ateliers et fabriques aux environs de Londres, je veux qu'elle continue à diriger du fond de ses appartements cette maison de plaisance, où viennent les lords, au retour du Parlement, de la chasse ou de Hyde Park. Cela me fait de bonnes relations que j'utilise plus tard. — Tobie était un ouvrier habile, mais sans prévoyance. — Un calculateur véritable ne laisse rien subsister d'inutile autour de lui. — Tout doit rapporter, les choses animées et inanimées. — La terre est féconde, l'argent est aussi fertile, et le temps rapporte l'argent. — Or, les femmes ont des années comme nous; donc, c'est perdre un bon revenu que de laisser passer ce temps sans emploi. — Tobie a laissé sa femme et ses filles dans la paresse; c'est un malheur très grand pour lui, mais je n'en suis pas responsable.

LE QUAKER.

Il s'est rompu le bras dans une de tes machines.

JOHN BELL.

Oui, et même il a rompu la machine.

LE QUAKER.

Et je suis sûr que dans ton cœur tu regrettes plus le ressort de fer que le ressort de chair et de sang : va, ton cœur est d'acier comme tes mécaniques. — La société deviendra comme ton cœur, elle aura pour Dieu un lingot d'or et pour souverain pontife un usurier juif. — Mais ce n'est pas ta faute, tu agis fort bien selon ce que tu as trouvé autour de toi en venant sur la terre : je ne t'en veux pas du tout, tu as été conséquent, c'est une qualité rare. — Seulement, si tu ne veux pas me laisser parler, laisse-moi lire.

Il reprend son livre et se retourne dans son fauteuil.

JOHN BELL ouvre la porte de sa femme avec force.

Mistress Bell! venez ici.

SCÈNE III.

LES MÊMES, KITTY BELL.

KITTY BELL, avec effroi, tenant ses enfants par la main. Ils se cachent dans la robe de leur mère par crainte de leur père.

Me voici.

JOHN BELL.

Les comptes de la journée d'hier, s'il vous plaît? — Ce jeune homme qui loge là-haut n'a-t-il pas d'autre nom que Tom? ou Thomas?... J'espère qu'il en sortira bientôt.

KITTY BELL.

Elle va prendre un registre sur une table et le lui apporte.

Il n'a écrit que ce nom-là sur nos registres en louant cette petite chambre. — Voici mes comptes du jour avec ceux des derniers mois.

JOHN BELL.

Il lit les comptes sur le registre.

Catherine! vous n'êtes plus aussi exacte.

Il s'interrompt et la regarde en face avec un air de défiance.

Il veille toute la nuit, ce Tom? — C'est bien étrange. — Il a l'air fort misérable.

Revenant au registre, qu'il parcourt des yeux.

Vous n'êtes plus aussi exacte.

KITTY BELL.

Mon Dieu! pour quelle raison me dire cela?

JOHN BELL.

Ne la soupçonnez-vous pas, mistress Bell?

KITTY BELL.

Serait-ce parce que les chiffres sont mal disposés?

JOHN BELL.

La plus sincère met de la finesse partout. Ne pouvez-vous pas répondre droit et regarder en face?

KITTY BELL.

Mais enfin, que trouvez-vous là qui vous fâche?

JOHN BELL.

C'est ce que je ne trouve pas qui me fâche, et dont l'absence m'étonne...

KITTY BELL, avec embarras.

Mais il n'y a qu'à voir, je ne sais pas bien.

JOHN BELL.

Il manque là cinq ou six guinées, à la première vue j'en suis sûr.

KITTY BELL.

Voulez-vous m'expliquer comment?...

JOHN BELL, la prenant par le bras.

Passez dans votre chambre, s'il vous plaît, vous serez moins distraite. — Les enfants sont désœuvrés, je n'aime pas cela. — Ma maison n'est plus si bien tenue. Rachel est trop décolletée : je n'aime pas tout cela...

Rachel court se jeter entre les jambes du quaker. John Bell poursuit en s'adressant à Kitty Bell, qui est entrée dans sa chambre à coucher avant lui.

Me voici, me voici; recommencez cette colonne et multipliez par sept.

Il entre dans la chambre après Kitty Bell.

SCÈNE IV.

LE QUAKER, RACHEL.

RACHEL.

J'ai peur!

LE QUAKER.

De frayeur en frayeur, tu passeras ta vie d'esclave. Peur de ton père, peur de ton mari un jour, jusqu'à la délivrance.

Ici on voit Chatterton sortir de sa chambre et descendre lentement l'escalier. Il s'arrête et regarde le vieillard et l'enfant.

Joue, belle enfant, jusqu'à ce que tu sois femme; oublie jusque-là, et, après, oublie encore, si tu peux. Joue toujours et ne réfléchis jamais. Viens sur mon genou. — Là! — Tu pleures! tu caches ta tête dans ma poitrine. Regarde, regarde, voilà ton ami qui descend.

SCÈNE V.

LE QUAKER, RACHEL, CHATTERTON.

CHATTERTON, après avoir embrassé Rachel, qui court au devant de lui, donne la main au quaker.

Bonjour, mon sévère ami.

LE QUAKER.

Sa mère a l'oreille frappée d'une voix moins douce que la tienne, elle n'entendrait pas. — Voilà trois fois qu'il la demande!

CHATTERTON, s'appuyant sur le fauteuil où le quaker est assis.

Vous me grondez toujours; mais dites-moi seulement pourquoi on ne se laisserait pas aller à la pente de son caractère, dès qu'on est sûr de quitter la partie quand la lassitude viendra? Pour moi, j'ai résolu de ne me point masquer et d'être moi-même jusqu'à la fin, d'écouter, en tout, mon cœur dans ses épanchements comme dans ses indignations, et de me résigner à bien accomplir ma loi. A quoi bon feindre le rigorisme, quand on est indulgent? On verrait un sourire de pitié sous ma sévérité factice, et je ne saurais trouver un voile qui ne fût transparent. — On me trahit de tout côté, je le vois, et me laisse tromper par dédain de moi-même, par ennui de prendre ma défense. J'envie quelques hommes en voyant le plaisir qu'ils trouvent à triompher de moi par des ruses grossières; je les vois de loin en ourdir les fils, et je ne me baisserais pas pour en rompre un seul, tant je suis devenu indifférent à ma vie. Je suis d'ailleurs assez vengé par leur abaissement, qui m'élève à mes yeux, et il me semble que la Providence ne peut laisser aller longtemps les choses de la sorte. N'avait-elle pas son but en me créant ainsi? Ai-je le droit de me roidir contre elle pour réformer la nature? Est-ce à moi de démentir Dieu?

LE QUAKER.

En toi, la rêverie continuelle a tué l'action.

CHATTERTON.

Eh! qu'importe, si une heure de cette rêverie produit plus d'œuvres que vingt jours de l'action des autres? Qui peut juger entre eux et moi? N'y a-t-il pour l'homme que le travail du corps, et le labeur de la tête n'est-il pas digne de quelque pitié? Eh! grand Dieu! la seule science de l'esprit, est-ce la science des nombres? Pythagore est-il le Dieu du monde? Dois-je dire à l'inspiration ardente : « Ne viens pas, tu es inutile? »

LE QUAKER.

Elle t'a marqué au front de son caractère fatal. Je ne te blâme pas, mon enfant, mais je te pleure.

CHATTERTON.

Il s'assied.

Bon quaker, dans votre société fraternelle et spiritualiste, a-t-on pitié de ceux que tourmente la passion de la pensée? Je le crois; je vous vois indulgent pour moi, sévère pour tout le monde; cela me calme un peu.

Ici Rachel va s'asseoir sur les genoux de Chatterton.

En vérité, depuis trois mois, je suis presque heureux ici : on n'y sait pas mon nom, on ne m'y parle pas de moi, et je vois de beaux enfants sur mes genoux.

LE QUAKER.

Ami, je t'aime pour ton caractère sérieux. Tu serais digne de nos assemblées religieuses, où l'on ne voit pas l'agitation des papistes, adorateurs d'images, où l'on

n'entend pas les chants puérils des protestants. Je t'aime, parce que je devine que tout le monde te hait. Une âme contemplative est à charge à tous les désœuvrés remuants qui couvrent la terre : l'imagination et le recueillement sont deux maladies dont personne n'a pitié ! — Tu ne sais seulement pas les noms des ennemis secrets qui rôdent autour de toi; mais j'en sais qui te haïssent d'autant plus qu'ils ne te connaissent pas.

CHATTERTON, avec chaleur.

Et cependant, n'ai-je pas quelque droit à l'amour de mes frères, moi qui travaille pour eux nuit et jour; moi qui cherche avec tant de fatigues, dans les ruines nationales, quelques fleurs de poésie dont je puisse extraire un parfum durable; moi qui veux ajouter une perle de plus à la couronne de l'Angleterre, et qui plonge dans tant de mers et de fleuves pour la chercher ?

Ici Rachel quitte Chatterton; elle va s'asseoir sur un tabouret aux pieds du quaker et regarde des gravures.

Si vous saviez mes travaux !... J'ai fait de ma chambre la cellule d'un cloître; j'ai béni et sanctifié ma vie et ma pensée; j'ai raccourci ma vue, et j'ai éteint devant mes yeux les lumières de notre âge; j'ai fait mon cœur plus simple : je me suis appris le parler enfantin du vieux temps; j'ai écrit, comme le roi Harold au duc Guillaume, en vers à demi saxons et francs; et ensuite, cette Muse du dixième siècle, cette Muse religieuse, je l'ai placée dans une châsse comme une sainte. — Ils l'auraient brisée s'ils l'avaient crue faite de ma main : ils l'ont adorée comme l'œuvre d'un moine qui n'a jamais existé, et que j'ai nommé Rowley.

LE QUAKER.

Oui, ils aiment assez à faire vivre les morts et mourir les vivants.

CHATTERTON.

Cependant on a su que ce livre était fait par moi. On ne pouvait plus le détruire, on l'a laissé vivre; mais il ne m'a donné qu'un peu de bruit, et je ne puis faire d'autre métier que celui d'écrire. — J'ai tenté de me ployer à tout, sans y parvenir. — On m'a parlé de travaux exacts; je les ai abordés, sans pouvoir les accomplir. — Puissent les hommes pardonner à Dieu de m'avoir ainsi créé! — Est-ce excès de force, ou n'est-ce que faiblesse honteuse? Je n'en sais rien, mais jamais je ne pus enchaîner dans des canaux étroits et réguliers les débordements tumultueux de mon esprit, qui toujours inondait ses rives malgré moi. J'étais incapable de suivre les lentes opérations des calculs journaliers, j'y renonçai le premier. J'avouai mon esprit vaincu par le chiffre, et j'eus dessein d'exploiter mon corps. Hélas! mon ami! autre douleur! autre humiliation! — Ce corps, dévoré dès l'enfance par les ardeurs de mes veilles, est trop faible pour les rudes travaux de la mer ou de l'armée; trop faible même pour la moins fatigante industrie.

Il se lève avec une agitation involontaire.

Et d'ailleurs, eussé-je les forces d'Hercule, je trouverais toujours entre moi et mon ouvrage l'ennemie fatale née avec moi : la fée malfaisante trouvée sans doute dans mon berceau, la Distraction, la Poésie! — Elle se met partout; elle me donne et m'ôte tout; elle charme et détruit toute chose pour moi; elle m'a sauvé... elle m'a perdu!

LE QUAKER.

Et à présent que fais-tu donc ?

CHATTERTON.

Que sais-je ?... J'écris. — Pourquoi ? Je n'en sais rien... Parce qu'il le faut.

Il tombe assis et n'écoute plus la réponse du quaker. Il regarde Rachel et l'appelle près de lui.

LE QUAKER.

La maladie est incurable !

CHATTERTON.

La mienne ?

LE QUAKER.

Non, celle de l'humanité. — Selon ton cœur, tu prends en bienveillante pitié ceux qui te disent : « Sois un autre homme que celui que tu es » ; moi, selon ma tête, je les ai en mépris, parce qu'ils veulent dire : « Retire-toi de notre soleil ; il n'y a pas de place pour toi. » Les guérira qui pourra. J'espère peu en moi ; mais, du moins, je les poursuivrai.

CHATTERTON, continuant de parler à Rachel, à qui il a parlé bas pendant la réponse du quaker.

Et vous ne l'avez plus, votre Bible ? où est donc votre maman ?

LE QUAKER, se levant.

Veux-tu sortir avec moi ?

CHATTERTON, à Rachel.

Qu'avez-vous fait de la Bible, miss Rachel?

LE QUAKER.

N'entends-tu pas le maître qui gronde? Écoute!

JOHN BELL, dans la coulisse.

Je ne le veux pas. — Cela ne se peut pas ainsi. — Non, non, madame.

LE QUAKER, à Chatterton,
en prenant son chapeau et sa canne à la hâte.

Tu as les yeux rouges, il faut prendre l'air. Viens, la fraîche matinée te guérira de ta nuit brûlante.

CHATTERTON, regardant venir Kitty Bell.

Certainement cette jeune femme est fort malheureuse.

LE QUAKER.

Cela ne regarde personne. Je voudrais que personne ne fût ici quand elle sortira. Donne la clef de ta chambre. — Elle la trouvera tout à l'heure. Il y a des choses d'intérieur qu'il ne faut pas avoir l'air d'apercevoir. — Sortons. — La voilà.

CHATTERTON.

Ah! comme elle pleure! Vous avez raison... je ne pourrais pas voir cela. — Sortons.

SCÈNE VI.

KITTY BELL entre en pleurant, suivie de JOHN BELL.

KITTY BELL, à Rachel,
en la faisant entrer dans la chambre d'où elle sort.

Allez avec votre frère, Rachel, et laissez-moi ici.

A son mari.

Je vous le demande mille fois, n'exigez pas que je vous dise pourquoi ce peu d'argent vous manque : six guinées, est-ce quelque chose pour vous ? Considérez bien, monsieur, que j'aurais pu vous les cacher dix fois en altérant mes calculs. Mais je ne ferais pas un mensonge, même pour sauver mes enfants, et j'ai préféré vous demander la permission de garder le silence là-dessus, ne pouvant ni vous dire la vérité, ni mentir, sans faire une méchante action.

JOHN BELL.

Depuis que le ministre a mis votre main dans la mienne, vous ne m'avez pas résisté de cette manière.

KITTY BELL.

Il faut donc que le motif en soit sacré.

JOHN BELL.

Ou coupable, madame.

KITTY BELL, avec indignation.

Vous ne le croyez pas !

JOHN BELL.

Peut-être.

KITTY BELL.

Ayez pitié de moi ! vous me tuez par de telles scènes.

Elle s'assied.

JOHN BELL.

Bah ! vous êtes plus forte que vous ne le croyez.

KITTY BELL, se levant.

Ah ! n'y comptez pas trop... Au nom de nos pauvres enfants !

JOHN BELL.

Où je vois un mystère, je vois une faute.

KITTY BELL.

Et si vous n'y trouviez qu'une bonne action, quel regret pour vous !

JOHN BELL.

Si c'est une bonne action, pourquoi vous être cachée ?

KITTY BELL.

Pourquoi, John Bell ? Parce que votre cœur s'est endurci, et que vous m'auriez empêchée d'agir selon le mien. Et cependant, qui donne au pauvre prête au Seigneur.

JOHN BELL.

Vous feriez mieux de prêter à intérêts sur de bons gages.

KITTY BELL.

Dieu vous pardonne vos sentiments et vos paroles!

JOHN BELL, marchant dans la chambre à grands pas.

Depuis quelque temps, vous lisez trop; je n'aime pas cette manie dans une femme... Voulez-vous être une *bas bleu?*

KITTY BELL.

Oh! mon ami! en viendrez-vous jusqu'à me dire des choses méchantes parce que, pour la première fois, je ne vous obéis pas sans restrictions? — Je ne suis qu'une femme simple et faible; je ne sais rien que mes devoirs de chrétienne.

JOHN BELL.

Les savoir pour ne pas les remplir, c'est une profanation.

KITTY BELL.

Accordez-moi quelques semaines de silence seulement sur ces comptes, et le premier mot qui sortira de ma bouche sera le pardon que je vous demanderai pour avoir tardé à vous dire la vérité. Le second sera le récit exact de ce que j'ai fait.

JOHN BELL.

Je désire que vous n'ayez rien à dissimuler.

KITTY BELL.

Dieu le sait! il n'y a pas une minute de ma vie dont le souvenir puisse me faire rougir.

JOHN BELL.

Et cependant jusqu'ici vous ne m'aviez rien caché.

KITTY BELL.

Souvent la terreur nous apprend à mentir.

JOHN BELL.

Vous savez donc faire un mensonge ?

KITTY BELL.

Si je le savais, vous prierais-je de ne pas m'interroger ? Vous êtes un juge impitoyable.

JOHN BELL.

Impitoyable ? Vous me rendrez compte de cet argent.

KITTY BELL.

Eh bien, je vous demande jusqu'à demain pour cela.

JOHN BELL.

Soit! jusqu'à demain je n'en parlerai plus.

KITTY BELL lui baise la main.

Ah! je vous retrouve. — Vous êtes bon. — Soyez-le toujours.

JOHN BELL.

C'est bien ! c'est bien ! mais songez à demain.

Il sort.

KITTY BELL, seule.

Pourquoi, lorsque j'ai touché la main de mon mari, me suis-je reproché d'avoir gardé ce livre ? — La conscience ne peut pas avoir tort.

Elle rêve.

Je le rendrai.

Elle sort à pas lents.

ACTE II.

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE QUAKER, CHATTERTON.

CHATTERTON entre vite et comme en se sauvant.

Enfin, nous voilà au port!

LE QUAKER.

Ami, est-ce un accès de folie qui t'a pris?

CHATTERTON.

Je sais très bien ce que je fais.

LE QUAKER.

Mais pourquoi rentrer ainsi tout à coup?

CHATTERTON, agité.

Croyez-vous qu'il m'ait vu?

LE QUAKER.

Il n'a pas détourné son cheval, et je ne l'ai pas vu tourner la tête une fois. Ses deux grooms l'ont suivi au grand trot. Mais pourquoi l'éviter, ce jeune homme?

CHATTERTON.

Vous êtes sûr qu'il ne m'a pas reconnu?

LE QUAKER.

Si le serment n'était un usage impie, je pourrais le jurer.

CHATTERTON.

Je respire. — C'est que vous savez bien qu'il est de mes amis. C'est lord Talbot.

LE QUAKER.

Eh bien, qu'importe? Un ami n'est guère plus méchant qu'un autre homme.

CHATTERTON, marchant à grands pas, avec humeur.

Il ne pouvait rien m'arriver de pis que de le voir. Mon asile était violé, ma paix était troublée, mon nom était connu ici.

LE QUAKER.

Le grand malheur!

CHATTERTON.

Le savez-vous, mon nom, pour en juger?

LE QUAKER.

Il y a quelque chose de bien puéril dans ta crainte. Tu n'es que sauvage, et tu seras pris pour un criminel si tu continues.

CHATTERTON.

O mon Dieu! pourquoi suis-je sorti avec vous? Je suis certain qu'il m'a vu.

LE QUAKER.

Je l'ai vu souvent venir ici après ses parties de chasse.

CHATTERTON.

Lui?

LE QUAKER.

Oui, lui, avec de jeunes lords de ses amis.

CHATTERTON.

Il est écrit que je ne pourrai poser ma tête nulle part. Toujours des amis?

LE QUAKER.

Il faut être bien malheureux pour en venir à dire cela.

CHATTERTON, avec humeur.

Vous n'avez jamais marché aussi lentement qu'aujourd'hui.

LE QUAKER.

Prends-toi à moi de ton désespoir. Pauvre enfant! rien n'a pu t'occuper dans cette promenade. La nature est morte devant tes yeux.

CHATTERTON.

Croyez-vous que mistress Bell soit très pieuse Il me semble lui avoir vu une Bible dans les mains.

LE QUAKER, brusquement.

Je n'ai point vu cela. C'est une femme qui aime ses devoirs et qui craint Dieu. Mais je n'ai pas vu qu'elle eût aucun livre dans les mains. (A part.) Où va-t-il se prendre! à quoi ose-t-il penser? J'aime mieux qu'il se noie que de s'attacher à cette branche. — (Haut.) C'est une jeune femme très froide, qui n'est émue que pour ses enfants, quand ils sont malades. Je la connais depuis sa naissance.

CHATTERTON.

Je gagerais cent livres sterling que cette rencontre de lord Talbot me portera malheur.

LE QUAKER.

Comment serait-ce possible?

CHATTERTON.

Je ne sais comment cela se fera, mais vous verrez si cela manque. — Si cette jeune femme aimait un homme, il ferait mieux de se faire sauter la cervelle que de la séduire. Ce serait affreux, n'est-ce pas?

LE QUAKER.

N'y aura-t-il jamais une de tes idées qui ne tourne au désespoir?

CHATTERTON.

Je sens autour de moi quelque malheur inévitable. J'y suis tout accoutumé et je ne résiste plus. Vous verrez cela: c'est un curieux spectacle. — Je me reposais ici, mais mon ennemie ne m'y laissera pas.

LE QUAKER.

Quelle ennemie?

CHATTERTON.

Nommez-la comme vous voudrez: la Fortune, la Destinée; que sais-je, moi?

LE QUAKER.

Tu t'écartes de ta religion.

CHATTERTON va à lui et lui prend la main.

Vous avez peur que je ne fasse du mal ici? — Ne craignez rien. Je suis inoffensif comme les enfants. Docteur, vous avez vu quelquefois des pestiférés ou des lépreux? Votre premier désir était de les écarter de l'habitation des hommes? — Écartez-moi, repoussez-moi, ou bien laissez-moi seul; je me séparerai moi-même plutôt que de donner à personne la contagion de mon infortune.

Cris et coups de fouet d'une partie de chasse finie.

Tenez, voilà comme on dépiste le sanglier solitaire!

SCÈNE II.

CHATTERTON, LE QUAKER, JOHN BELL, KITTY BELL.

JOHN BELL, à sa femme.

Vous avez mal fait, Kitty, de ne pas me dire que c'était un personnage de considération.

Un domestique apporte un thé.

KITTY BELL.

En est-il ainsi ? En vérité, je ne le savais pas.

JOHN BELL.

De très grande considération. Lord Talbot m'a fait dire que c'était son ami, et un homme distingué qui ne veut pas être connu.

KITTY BELL.

Hélas ! il n'est donc plus malheureux ? — J'en suis bien aise. Mais je ne lui parlerai pas, je m'en vais.

JOHN BELL.

Restez, restez. Invitez-le à prendre le thé avec le docteur, en famille : cela fera plaisir à lord Talbot.

Il va s'asseoir à droite, près de la table à thé.

LE QUAKER, à Chatterton qui fait un mouvement pour se retirer chez lui.

Non, non, ne t'en va pas, on parle de toi.

KITTY BELL, au quaker.

Mon ami, voulez-vous avoir la bonté de lui demander s'il veut déjeuner avec mon mari et mes enfants?

LE QUAKER.

Vous avez tort de l'inviter, il ne peut pas souffrir les invitations.

KITTY BELL.

Mais c'est mon mari qui le veut.

LE QUAKER.

Sa volonté est souveraine. (A Chatterton.) Madame invite son hôte à déjeuner et désire qu'il prenne le thé en famille ce matin...

(Bas.) Il ne faut pas accepter; c'est par ordre de son mari qu'elle fait cette démarche; mais cela lui déplaît.

JOHN BELL, assis, lisant le journal, s'adresse à Kitty.

L'a-t-on invité ?

KITTY BELL.

Le docteur lui en parle.

CHATTERTON, au quaker.

Je suis forcé de me retirer chez moi.

LE QUAKER, à Kitty.

Il est forcé de se retirer chez lui.

KITTY BELL, à John Bell.

Monsieur est forcé de se retirer chez lui.

JOHN BELL.

C'est de l'orgueil : il croit nous honorer trop.

Il tourne le dos et se remet à lire.

CHATTERTON, au quaker.

Je n'aurais pas accepté : c'était par pitié qu'on m'invitait.

Il va vers sa chambre, le quaker le suit et le retient. Ici un domestique aménе les enfants et les fait asseoir à table. Le quaker s'assied au fond, Kitty Bell à droite, John Bell à gauche, tournant le dos à la chambre, les enfants près de leur mère.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LORD TALBOT, LORD LAUDERDALE, LORD KINGSTON, et TROIS JEUNES LORDS, en habits de chasse.

LORD TALBOT, un peu ivre.

Où est-il? où est-il? Le voilà, mon camarade! mon ami! Que diable fais-tu ici? Tu nous as quittés? Tu ne veux plus de nous? C'est donc fini? Parce que tu es

illustre à présent, tu nous dédaignes. Moi je n'ai rien appris de bon à Oxford, si ce n'est à boxer, j'en conviens; mais cela ne m'empêche pas d'être ton ami. — Messieurs, voilà mon bon ami...

CHATTERTON, voulant l'interrompre

Milord...

LORD TALBOT.

Mon ami Chatterton.

CHATTERTON, sérieusement, lui prenant la main.

George, George! toujours indiscret!

LORD TALBOT.

Est-ce que cela te fait de la peine? — L'auteur des poèmes qui font tant de bruit! le voilà! Messieurs, j'ai été à l'Université avec lui. — Ma foi, je ne me serais pas douté de ce talent-là. Ah! le sournois, comme il m'a attrapé! — Mon cher, voilà lord Lauderdale et lord Kingston, qui savent par cœur ton poème d'*Harold.* Ah! si tu veux souper avec nous, tu seras content d'eux, sur mon honneur. Ils disent les vers comme Garrick. — La chasse au renard ne t'amuse pas; sans cela, je t'aurais prêté Rébecca, que ton père m'a vendue. Mais tu sais que nous venons tous souper ici après la chasse. Ainsi, à ce soir. Ah! pardieu! nous nous amuserons. — Mais tu es en deuil! Ah! diable!

CHATTERTON, avec tristesse.

Oui, de mon père.

LORD TALBOT.

Ah! il était bien vieux aussi. Que veux-tu! te voilà héritier.

CHATTERTON, amèrement.

Oui, de tout ce qui lui restait.

LORD TALBOT.

Ma foi, si tu dépenses aussi noblement ton argent qu'à Oxford, cela te fera honneur; cependant tu étais déjà bien sauvage. Eh bien, je deviens comme toi à présent, en vérité. J'ai le spleen, mais ce n'est que pour une heure ou deux. — Ah! mistress Bell, vous êtes une puritaine. Touchez là, vous ne m'avez pas donné la main aujourd'hui. Je dis que vous êtes une puritaine; sans cela, je vous aurais recommandé mon ami.

JOHN BELL.

Répondez donc à milord, Kitty! Milord, Votre Seigneurie sait comme elle est timide. (A Kitty.) Montrez de bonnes dispositions pour son ami.

KITTY BELL.

Votre Seigneurie ne doit pas douter de l'intérêt que mon mari prend aux personnes qui veulent bien loger chez lui.

JOHN BELL.

Elle est si sauvage, milord, qu'elle ne lui a pas adressé la parole une fois, le croiriez-vous? pas une fois depuis trois mois qu'il loge ici!

LORD TALBOT.

Oh! maître John Bell, c'est une timidité dont il faut la corriger. Ce n'est pas bien. Allons, Chatterton, que diable! corrige-la, toi aussi, corrige-la.

LE QUAKER, sans se lever.

Jeune homme, depuis cinq minutes que tu es ici, tu n'as pas dit un mot qui ne fût de trop.

LORD TALBOT.

Qu'est-ce que c'est que ça? Quel est cet animal sauvage?

JOHN BELL.

Pardon! milord, c'est un quaker.

Rires joyeux.

LORD TALBOT.

C'est vrai. Oh! quel bonheur! un quaker! (Le lorgnant.) Mes amis, c'est un gibier que nous n'avions pas fait lever encore.

Éclats de rire des lords.

CHATTERTON va vite à lord Talbot.

(A demi-voix.) George, tout cela est bien léger; mon caractère ne s'y prête pas... Tu sais cela, souviens-toi de Primerose Hill!... J'aurai à te parler à ton retour de la chasse.

LORD TALBOT, consterné.

Ah! si tu veux jouer encore du pistolet, comme tu voudras! Mais je croyais t'avoir fait plaisir, moi. Est-ce

que je t'ai affligé? Ma foi, nous avons bu un peu sec ce matin. — Qu'est-ce que j'ai donc dit, moi? J'ai voulu te mettre bien avec eux tous. Tu viens ici pour la petite femme, hein? J'ai vu ça, moi.

CHATTERTON.

Ciel et terre! Milord, pas un mot de plus.

LORD TALBOT.

Allons! il est de mauvaise humeur ce matin. Mistress Bell, ne lui donnez pas de thé vert; il me tuerait ce soir, en vérité.

KITTY BELL, à part.

Mon Dieu, comme il me parle effrontément!

LORD LAUDERDALE vient serrer la main à Chatterton.

Pardieu! je suis bien aise de vous connaître: vos vers m'ont fort diverti.

CHATTERTON.

Diverti, milord?

LORD LAUDERDALE.

Oui, vraiment, et je suis charmé de vous voir installé ici; vous avez été plus adroit que Talbot, vous me ferez gagner mon pari.

LORD KINGSTON.

Oui, oui, il a beau jeter ses guinées chez le mari, il n'aura pas la petite Catherine, comment?... Kitty...

CHATTERTON.

Oui, milord, Kitty, c'est son nom en abrégé.

KITTY BELL, à part.

Encore! Ces jeunes gens me montrent au doigt, et devant lui!

LORD KINGSTON.

Je crois bien qu'elle aurait eu un faible pour lui; mais vous l'avez, ma foi, supplanté. Au surplus, George est un bon garçon et ne vous en voudra pas. — Vous me paraissez souffrant.

CHATTERTON.

Surtout en ce moment, milord.

LORD TALBOT.

Allez, messieurs, assez; n'allez pas trop loin.

Deux grooms entrent à la fois.

UN GROOM.

Les chevaux de milord sont prêts.

LORD TALBOT, frappant sur l'épaule de John Bell.

Mon bon John Bell, il n'y a de bons vins de France et d'Espagne que dans la maison de votre petite dévote de femme. Nous voulons les boire en rentrant, et tenez-moi pour un maladroit si je ne vous rapporte dix renards pour lui faire des fourrures. — Venez donc nous voir partir. — Passez, Lauderdale, passez donc. A ce soir tous, si Rébecca ne me casse pas le col.

JOHN BELL.

Monsieur Chatterton, je suis vraiment heureux de faire connaissance avec vous.

Il lui serre la main à lui casser l'épaule.

Toute ma maison est à votre service.

A Kitty, qui allait se retirer.

Mais, Catherine, causez donc un peu avec ce jeune homme. Il faut lui louer un appartement plus beau et plus cher.

KITTY BELL.

Mes enfants m'attendent.

JOHN BELL.

Restez, restez; soyez polie; je le veux absolument.

CHATTERTON, au quaker.

Sortons d'ici. Voir sa dernière retraite envahie, son unique repos troublé, sa douce obscurité trahie; voir pénétrer dans sa nuit de si grossières clartés! O supplice! — Sortons d'ici. — Vous l'avais-je dit?

JOHN BELL.

J'ai besoin de vous, docteur; laissez monsieur avec ma femme : je vous veux absolument, j'ai à vous parler. Je vous raccommoderai avec Sa Seigneurie.

LE QUAKER.

Je ne sors pas d'ici.

Tous sortent. Il reste assis au milieu de la scène. Kitty et Chatterton debout, les yeux baissés et interdits.

SCÈNE IV.

CHATTERTON, LE QUAKER, KITTY BELL.

LE QUAKER, à Kitty Bell.

Il prend la main gauche de Chatterton et met sa main sur le cœur de ce jeune homme.

Les cœurs jeunes, simples et primitifs ne savent pas encore étouffer les vives indignations que donne la vue des hommes. — Mon enfant, mon pauvre enfant, la solitude devient un amour bien dangereux. A vivre dans cette atmosphère, on ne peut plus supporter le moindre souffle étranger. La vie est une tempête, mon ami; il faut s'accoutumer à tenir la mer. — N'est-ce pas une pitié, mistress Bell, qu'à son âge il ait besoin du port? Je vais vous laisser lui parler et le gronder.

KITTY BELL, troublée.

Non, mon ami, restez, je vous prie, John Bell serait fâché de ne plus vous trouver. Et d'ailleurs, ne tarde-t-il pas à monsieur de rejoindre ses amis d'enfance? Je suis surprise qu'il ne les ait pas suivis.

LE QUAKER.

Le bruit t'a importunée bien vivement, ma chère fille?

KITTY BELL.

Ah! leur bruit et leurs intentions! Monsieur n'est-il pas dans leurs secrets?

CHATTERTON, à part.

Elle les a entendus! elle est affligée! Ce n'est plus la même femme.

KITTY BELL, au quaker, avec une émotion mal contenue.

Je n'ai pas vécu encore assez solitaire, mon ami, je le sens bien.

LE QUAKER, à Kitty Bell.

Ne sois pas trop sensible à des folies.

KITTY BELL.

Voici un livre que j'ai trouvé dans les mains de ma fille. Demandez à monsieur s'il ne lui appartient pas.

CHATTERTON.

En effet, il était à moi; et à présent je serais bien aise qu'il revînt dans mes mains.

KITTY BELL, à part.

Il a l'air d'y attacher du prix. O mon Dieu! je n'oserai plus le rendre à présent, ni le garder.

LE QUAKER, à part.

Ah! la voilà bien embarrassée.

Il met la Bible dans sa poche, après avoir examiné à droite et à gauche leur embarras. A Chatterton.

Tais-toi, je t'en prie; elle est prête à pleurer.

KITTY BELL, se remettant.

Monsieur a des amis bien gais, et sans doute aussi très bons.

LE QUAKER.

Ah! ne les lui reprochons point : il ne les cherchait pas.

KITTY BELL.

Je sais bien que monsieur Chatterton ne les attendait pas ici.

CHATTERTON, avec embarras et douleur.

La présence d'un ennemi mortel ne m'eût pas fait tant de mal; croyez-le bien, madame.

KITTY BELL.

Ils ont l'air de connaître si bien monsieur Chatterton! et nous, nous le connaissons si peu!

LE QUAKER, à demi-voix, à Chatterton.

Ah! les misérables! ils l'ont blessée au cœur.

CHATTERTON, au quaker.

Et moi, monsieur!

KITTY BELL.

Monsieur Chatterton sait leur conduite comme ils savent ses projets. Mais sa retraite ici, comment l'ont-ils interprétée?

LE QUAKER, se lève.

Que le Ciel confonde à jamais cette race de sauterelles qui s'abat à travers champs, et qu'on appelle les hommes aimables ! Voilà bien du mal en un moment.

CHATTERTON, faisant asseoir le quaker.

Au nom de Dieu ! ne sortez pas que je ne sache ce qu'elle a contre moi. Cela me trouble affreusement.

KITTY BELL.

M. Bell m'a chargée d'offrir à monsieur Chatterton une chambre plus convenable.

CHATTERTON.

Ah ! rien ne convient mieux que la mienne à mes projets.

KITTY BELL.

Mais quand on ne parle pas de ses projets, on peut inspirer, à la longue, plus de crainte que l'on n'inspirait d'abord d'intérêt, et...

CHATTERTON.

Et ?...

KITTY BELL.

Il me semble...

LE QUAKER.

Que veux-tu dire ?

KITTY BELL.

Que ces jeunes lords ont, en quelque sorte, le droit d'être surpris que leur ami les ait quittés pour cacher son nom et sa vie dans une famille aussi simple que la nôtre.

LE QUAKER, à Chatterton.

Rassure-toi, ami; elle veut dire que tu n'avais pas l'air, en arrivant, d'être le riche compagnon de ces riches petits lords.

CHATTERTON, avec gravité.

Si l'on m'avait demandé ici ma fortune, mon nom et l'histoire de ma vie, je n'y serais pas entré... Si quelqu'un me les demandait aujourd'hui, j'en sortirais.

LE QUAKER.

Un silence qui vient de l'orgueil peut être mal compris, tu le vois.

CHATTERTON va pour répondre, puis y renonce et s'écrie.

Une torture de plus dans un martyre, qu'importe!

Il sort en courant.

KITTY BELL, effrayée.

Ah! mon Dieu! pourquoi s'est-il enfui de la sorte? Les premières paroles que je lui adresse lui causent du chagrin!... Mais en suis-je responsable aussi? Pourquoi est-il venu ici?... Je n'y comprends plus rien! je veux le savoir!... Toute ma famille est troublée pour lui et par

lui! Que leur ai-je fait à tous? Pourquoi l'avez-vous amené ici et non ailleurs, vous? — Je n'aurais jamais dû me montrer, et je voudrais ne les avoir jamais vus.

LE QUAKER, avec impatience et chagrin.

Mais c'était à moi seul qu'il fallait dire cela. Je ne m'offense ni ne me désole, moi. Mais à lui, quelle faute!

KITTY BELL.

Mais, mon ami, les avez-vous entendus, ces jeunes gens? — O mon Dieu! comment se fait-il qu'ils aient la puissance de troubler ainsi une vie que le Sauveur même eût bénie? — Dites, vous qui êtes un homme, vous qui n'êtes point de ces méchants désœuvrés, vous qui êtes grave et bon, vous qui pensez qu'il y a une âme et un Dieu; dites, mon ami, comment donc doit vivre une femme? Où donc faut-il se cacher? Je me taisais, je baissais les yeux, j'avais étendu sur moi la solitude comme un voile, et ils l'ont déchiré. Je me croyais ignorée, et j'étais connue comme une de leurs femmes; respectée, et j'étais l'objet d'un pari. A quoi donc m'ont servi mes deux enfants, toujours à mes côtés comme des anges gardiens? A quoi m'a servi la gravité de ma retraite? Quelle femme sera honorée, grand Dieu! si je n'ai pu l'être, et s'il suffit aux jeunes gens de la voir passer dans la rue pour s'emparer de son nom et s'en jouer comme d'une balle qu'ils se jettent l'un à l'autre!

La voix lui manque. Elle pleure.

Oh! mon ami, mon ami! obtenez qu'ils ne reviennent jamais dans ma maison.

LE QUAKER.

Qui donc?

KITTY BELL.

Mais eux... eux tous... tout le monde.

LE QUAKER.

Comment?

KITTY BELL.

Et lui aussi... oui, lui.

Elle fond en larmes.

LE QUAKER.

Mais tu veux donc le tuer? Après tout, qu'a-t-il fait?

KITTY BELL, avec agitation.

O mon Dieu! moi, le tuer! — moi qui voudrais..... O Seigneur, mon Dieu! Vous que je prie sans cesse, vous savez si j'ai voulu le tuer! mais je vous parle et je ne sais si vous m'entendez. Je vous ouvre mon cœur, et vous ne me dites pas que vous y lisez. — Et si votre regard y a lu, comment savoir si vous n'êtes pas mécontent! Ah! mon ami... j'ai là quelque chose que je voudrais dire... Ah! si mon père vivait encore!

Elle prend la main du quaker.

Oui, il y a des moments où je voudrais être catholique, à cause de leur confession. Enfin! ce n'est autre chose que la confidence; mais la confidence divinisée... j'en aurais besoin!

LE QUAKER.

Ma fille, si ta conscience et la contemplation ne te soutiennent pas assez, que ne viens-tu donc à moi?

KITTY BELL.

Eh bien! expliquez-moi le trouble où me jette ce jeune homme! les pleurs que m'arrache malgré moi sa vue, oui, sa seule vue!

LE QUAKER.

O femme! faible femme! au nom de Dieu, cache tes larmes, car le voilà.

KITTY BELL.

O Dieu! son visage est renversé!

CHATTERTON, rentrant comme un fou, sans chapeau. Il traverse la chambre et marche en parlant sans voir personne.

... Et d'ailleurs, et d'ailleurs, ils ne possèdent pas plus leurs richesses que je ne possède cette chambre. — Le monde n'est qu'un mot. — On peut perdre ou gagner le monde sur parole, en un quart d'heure! Nous ne possédons tous que nos six pieds, c'est le vieux Will qui l'a dit. — Je vous rendrai votre chambre quand vous voudrez; j'en veux une encore plus petite. Pourtant je voulais attendre encore le succès d'une certaine lettre. Mais n'en parlons plus.

Il se jette dans un fauteuil.

LE QUAKER se lève et va à lui, lui prenant la tête.

A demi-voix.

Tais-toi, ami, tais-toi, arrête. — Calme, calme ta tête brûlante. Laisse passer en silence tes emportements, et n'épouvante pas cette jeune femme qui t'est étrangère.

CHATTERTON se lève vivement sur le mot *étrangère*, et dit avec une ironie frémissante.

Il n'y a personne sur la terre à présent qui ne me soit étranger. Devant tout le monde je dois saluer et me taire. Quand je parle, c'est une hardiesse bien inconvenante, et dont je dois demander humblement pardon... Je ne voulais qu'un peu de repos dans cette maison, le temps d'achever de coudre l'une à l'autre quelques pages que je dois, à peu près comme un menuisier doit à l'ébéniste quelques planches péniblement passées au rabot. — Je suis ouvrier en livres, voilà tout. — Je n'ai pas besoin d'un plus grand atelier que le mien, et M. Bell est trop attendri de l'amitié de lord Talbot pour moi. Lord Talbot, on peut l'aimer ici, cela se conçoit. — Mais son amitié pour moi, ce n'est rien. Cela repose sur une ancienne idée que je lui ôterai d'un mot; sur un vieux chiffre que je rayerai de sa tête, et que mon père a emporté dans le pli de son linceul; un chiffre assez considérable, ma foi! et qui me valait beaucoup de révérences et de serrements de main. — Mais tout cela est fini, je suis ouvrier en livres. — Adieu, madame; adieu, monsieur. Ha! ha! — Je perds bien du temps! A l'ouvrage! à l'ouvrage!

Il monte à grands pas l'escalier de sa chambre et s'y enferme.

SCÈNE V.

LE QUAKER, KITTY BELL, consternés.

LE QUAKER.

Tu es remplie d'épouvante, Kitty?

KITTY BELL.

C'est vrai.

LE QUAKER.

Et moi aussi.

KITTY BELL.

Vous aussi? — Vous si fort, vous que rien n'a jamais ému devant moi! — Mon Dieu! qu'y a-t-il donc ici que je ne puis comprendre? Ce jeune homme nous a tous trompés; il s'est glissé ici comme un pauvre, et il est riche! Ces jeunes gens ne lui ont-ils pas parlé comme à leur égal? Qu'est-il venu faire ici? Qu'a-t-il voulu en se faisant plaindre? Pourtant ce qu'il dit a l'air vrai, et lui, il a l'air bien malheureux.

LE QUAKER.

Il serait bon que ce jeune homme mourût.

KITTY BELL.

Mourir! pourquoi?

LE QUAKER.

Parce que mieux vaut la mort que la folie.

KITTY BELL.

Et vous croyez?... Ah! le cœur me manque.

Elle tombe assise.

LE QUAKER.

...Que la plus forte raison ne tiendrait pas à ce qu'il souffre. — Je dois te dire toute ma pensée, Kitty Bell. Il n'y a pas d'ange au ciel qui soit plus pur que toi. La Vierge mère ne jette pas sur son enfant un regard plus chaste que le tien. Et pourtant tu as fait, sans le vouloir, beaucoup de mal autour de toi.

KITTY BELL.

Puissances du Ciel! est-il possible?

LE QUAKER.

Écoute, écoute, je t'en prie. — Comment le mal sort du bien, et le désordre de l'ordre même, voilà ce que tu ne peux t'expliquer, n'est-ce pas? Eh bien! sache, ma chère fille, qu'il a suffi pour cela d'un regard de toi, inspiré par la plus belle vertu qui siège à la droite de Dieu, la Pitié. — Ce jeune homme dont l'esprit a trop vite mûri sous les ardeurs de la Poésie, comme dans une serre brûlante, a conservé le cœur naïf d'un enfant. Il n'a

plus de famille et, sans se l'avouer, il en cherche une; il s'est accoutumé à te voir vivre près de lui, et peut-être s'est habitué à s'inspirer de ta vue et de ta grâce maternelle. La paix qui règne autour de toi a été aussi dangereuse pour cet esprit rêveur que le sommeil sous la blanche tubéreuse; ce n'est pas ta faute si, repoussé de tous côtés, il s'est cru heureux d'un accueil bienveillant; mais enfin cette existence de sympathie silencieuse et profonde est devenue la sienne. — Te crois-tu donc le droit de la lui ôter?

KITTY BELL.

Hélas! croyez-vous donc qu'il ne nous ait pas trompés?

LE QUAKER.

Lovelace avait plus de dix-huit ans, Kitty. Et ne lis-tu pas sur le front de Chatterton la timidité de la misère? Moi, je l'ai sondée, elle est profonde.

KITTY BELL.

O mon Dieu! quel mal a dû lui faire ce que j'ai dit tout à l'heure!

LE QUAKER.

Je le crois, madame.

KITTY BELL.

Madame? — Ah! ne vous fâchez pas. Si vous saviez ce que j'ai fait et ce que j'allais faire!

LE QUAKER.

Je veux bien le savoir.

KITTY BELL.

Je me suis cachée de mon mari, pour quelques sommes que j'ai données pour M. Chatterton. Je n'osais pas les lui demander et je ne les ai pas reçues encore. Mon mari s'en est aperçu. Dans ce moment même j'allais peut-être me déterminer à en parler à ce jeune homme. Oh ! que je vous remercie de m'avoir épargné cette mauvaise action ! Oui, c'eût été un crime assurément, n'est-ce pas ?

LE QUAKER.

Il en aurait fait un, lui, plutôt que de ne pas vous satisfaire. Fier comme je le connais, cela est certain. Mon amie, ménageons-le. Il est atteint d'une maladie toute morale et presque incurable, et quelquefois contagieuse : maladie terrible qui se saisit surtout des âmes jeunes, ardentes et toutes neuves à la vie, éprises de l'amour du juste et du beau, et venant dans le monde pour y rencontrer, à chaque pas, toutes les iniquités et toutes les laideurs d'une société mal construite. Ce mal, c'est la haine de la vie et l'amour de la mort : c'est l'obstiné Suicide.

KITTY BELL.

Oh ! que le Seigneur lui pardonne ! serait-ce vrai ?

Elle se cache la tête pour pleurer.

LE QUAKER.

Je dis *obstiné,* parce qu'il est rare que ces malheureux renoncent à leur projet quand il est arrêté en eux-mêmes.

KITTY BELL.

En est-il là? En êtes-vous sûr? Dites-vous vrai? Dites-moi tout! Je ne veux pas qu'il meure! — Qu'a-t-il fait? que veut-il? Un homme si jeune! une âme céleste! la bonté des anges! la candeur des enfants! une âme tout éclatante de pureté, tomber ainsi dans le crime des crimes, celui que le Christ hésiterait lui-même à pardonner! Non, cela ne sera pas, il ne se tuera pas. Que lui faut-il? est-ce de l'argent? Eh bien! j'en aurai. — Nous en trouverons bien quelque part pour lui. Tenez, tenez, voilà des bijoux, que jamais je n'ai daigné porter, prenez-les, vendez tout. — Se tuer! là, devant moi et mes enfants! — Vendez, vendez, je dirai ce que je pourrai. Je recommencerai à me cacher; enfin je ferai mon crime aussi, moi; je mentirai : voilà tout.

LE QUAKER.

Tes mains! tes mains! ma fille, que je les adore.

Il baise ses deux mains réunies.

Tes fautes sont innocentes, et pour cacher ton mensonge miséricordieux, les saintes tes sœurs étendraient leurs voiles; mais garde tes bijoux, c'est un homme à mourir vingt fois devant un or qu'il n'aurait pas gagné ou tenu de sa famille. J'essayerais bien inutilement de lutter contre

sa faute unique, vice presque vertueux, noble imperfection, péché sublime : l'orgueil de la pauvreté.

KITTY BELL.

Mais n'a-t-il pas parlé d'une lettre qu'il aurait écrite à quelqu'un dont il attendrait du secours ?

LE QUAKER.

Ah ! c'est vrai ! Cela était échappé à mon esprit, mais ton cœur avait entendu. Oui, voilà une ancre de miséricorde. Je m'y appuierai avec lui.

Il veut sortir.

KITTY BELL.

Mais... que voulait-il dire en parlant de lord Talbot : « On peut l'aimer ici, cela se conçoit ! »

LE QUAKER.

Ne songe point à ce mot-là ! Un esprit absorbé comme le sien dans ses travaux et ses peines est inaccessible aux petitesses d'un dépit jaloux, et plus encore aux vaines fatuités de ces coureurs d'aventures. Que voudrait dire cela ? Il faudrait donc supposer qu'il regarde ce Talbot comme essayant ses séductions près de Kitty Bell et avec succès, et supposer que Chatterton se croit le droit d'en être jaloux ; supposer que ce charme d'intimité serait devenu en lui une passion ?... Si cela était...

KITTY BELL.

Oh ! ne me dites plus rien... laissez-moi m'enfuir.

Elle se sauve en fermant ses oreilles, et il la poursuit de sa voix.

LE QUAKER.

Si cela était, sur ma foi ! j'aimerais mieux le laisser mourir !

ACTE III.

La chambre de Chatterton, sombre, petite, pauvre, sans feu; un lit misérable et en désordre.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHATTERTON, seul.

Il est assis sur le pied de son lit et écrit sur ses genoux.

Il est certain qu'elle ne m'aime pas. — Et moi... je n'y veux plus penser. — Mes mains sont glacées, ma tête est brûlante. — Me voilà seul en face de mon travail. — Il ne s'agit plus de sourire et d'être bon ! de saluer et de serrer la main ! Toute cette comédie est jouée : j'en commence une autre avec moi-même. — Il faut, à cette heure, que ma volonté soit assez puissante pour saisir mon âme et l'emporter tour à tour dans le cadavre ressuscité des personnages que j'évoque et dans le fantôme de ceux que j'invente ! Ou bien il faut que, devant Chatterton malade, devant Chatterton qui a froid, qui a faim, ma volonté fasse poser avec prétention un autre Chatterton, gracieusement paré pour l'amusement du public, et que celui-là soit décrit par l'autre : le troubadour par le mendiant. Voilà les deux poésies possibles, ça ne va pas plus loin que cela ! Les divertir ou leur faire pitié; faire jouer de misérables

poupées, ou l'être soi-même et faire trafic de cette singerie! Ouvrir son cœur pour le mettre en étalage sur un comptoir! S'il a des blessures, tant mieux! il a plus de prix; tant soit peu mutilé, on l'achète plus cher!

Il se lève.

Lève-toi, créature de Dieu, faite à son image, et admire-toi encore dans cette condition!

Il rit et se rassied.

Une vieille horloge sonne une demi-heure, deux coups.

Non, non!

L'heure t'avertit; assieds-toi, et travaille, malheureux! Tu perds ton temps en réfléchissant : tu n'as qu'une réflexion à faire, c'est que tu es un pauvre. — Entends-tu bien? un pauvre!

Chaque minute de recueillement est un vol que tu fais; c'est une minute stérile. — Il s'agit bien de l'idée, grand Dieu! Ce qui rapporte c'est le mot. Il y a tel mot qui peut aller jusqu'à un shelling; la pensée n'a pas cours sur la place.

Oh! loin de moi, — loin de moi, je t'en supplie, découragement glacé! Mépris de moi-même, ne viens pas achever de me perdre! Détourne-toi! détourne-toi! car à présent, mon nom et ma demeure, tout est connu; et, si demain ce livre n'est pas achevé, je suis perdu! oui, perdu sans espoir! — Arrêté, jugé, condamné! jeté en prison!

O dégradation! ô honteux travail!

Il écrit.

Il est certain que cette jeune femme ne m'aimera jamais. — Eh bien, ne puis-je cesser d'avoir cette idée?

Long silence.

J'ai bien peu d'orgueil d'y penser encore. — Mais qu'on me dise donc pourquoi j'aurais de l'orgueil! De l'orgueil de quoi? Je ne tiens aucune place dans aucun rang. Et il est certain que ce qui me soutient, c'est cette fierté naturelle. Elle me crie toujours à l'oreille de ne pas ployer et de ne pas avoir l'air malheureux. — Et pour qui donc fait-on l'heureux quand on ne l'est pas? Je crois que c'est pour les femmes. Nous posons tous devant elles. — Les pauvres créatures, elles te prennent pour un trône, ô Publicité! vile Publicité! toi qui n'es qu'un pilori où le profane passant peut nous souffleter. En général, les femmes aiment celui qui ne s'abaisse devant personne. Eh bien! par le Ciel, elles ont raison. — Du moins celle-ci qui a les yeux sur moi ne me verra pas baisser la tête. — Oh! si elle m'eût aimé!

Il s'abandonne à une longue rêverie dont il sort violemment.

Écris-donc, malheureux, évoque donc ta volonté! — Pourquoi est-elle si faible? N'avoir pu encore lancer en avant cet esprit rebelle qu'elle excite et qui s'arrête! — Voilà une humiliation toute nouvelle pour moi! — Jusqu'ici je l'avais toujours vu partir avant son maître; il fallait un frein, et cette nuit c'est l'éperon qu'il lui faut. — Ah! ah! l'immortel! Ah! ah! le rude maître du corps! Esprit superbe, seriez-vous paralysé par ce misérable brouillard qui pénètre dans une chambre délabrée? Suffit-il, orgueilleux, d'un peu de vapeur froide pour vous vaincre?

Il jette sur ses épaules la couverture de son lit.

L'épais brouillard! il est tendu au dehors de ma fenêtre comme un rideau blanc, comme un linceul. — Il était pendu ainsi à la fenêtre de mon père la nuit de sa mort.

L'horloge sonne trois quarts.

Encore ! le temps me presse; et rien n'est écrit !

Il lit.

« Harold ! Harold !... ô Christ ! Harold... le duc Guillaume...»

Eh ! que me fait cet Harold, je vous prie ? — Je ne puis comprendre comment j'ai écrit cela.

Il déchire le manuscrit en parlant. — Un peu de délire le prend.

J'ai fait le catholique : j'ai menti. Si j'étais catholique, je me ferais moine et trappiste. Un trappiste n'a pour lit qu'un cercueil, mais au moins il y dort. — Tous les hommes ont un lit où ils dorment : moi j'en ai un où je travaille pour de l'argent.

Il porte la main à sa tête.

Où vais-je ? où vais-je ? Le mot entraîne l'idée malgré elle... O Ciel ! la folie ne marche-t-elle pas ainsi ? Voilà qui peut épouvanter le plus brave... Allons ! calme-toi. — Je relisais ceci... Oui !... Ce poème-là n'est pas assez beau !... Écrit trop vite ! — Écrit pour vivre ! — O supplice ! La bataille d'Hastings !... Les vieux Saxons !... Les jeunes Normands !... Me suis-je intéressé à cela ? Non. Et pourquoi en as-tu donc parlé ? — Quand j'avais tant à dire sur ce que je vois !

Il se lève et marche à grands pas.

Réveiller de froides cendres, quand tout frémit et souffre autour de moi; quand la Vertu appelle à son secours et se meurt à force de pleurer; quand le pâle Travail est dédaigné; quand l'Espérance a perdu son ancre; la Foi,

son calice; la Charité, ses pauvres enfants; quand la Loi est athée et corrompue comme une courtisane; lorsque la Terre crie et demande justice au Poète de ceux qui la fouillent sans cesse pour avoir son or, et lui disent qu'elle peut se passer du Ciel.

Et moi! moi qui sens cela, je ne lui répondrais pas! Si! par le Ciel! je lui répondrai. Je frapperai du fouet les méchants et les hypocrites. Je dévoilerai Jeremiah Milles et Warton.

Ah! misérable! Mais... c'est la Satire! tu deviens méchant.

Il pleure longtemps avec désolation.

Écris plutôt sur ce brouillard qui s'est logé à ta fenêtre comme à celle de ton père.

Il s'arrête. — Il prend une tabatière sur sa table.

Le voilà, mon père! — Vous voilà! Bon vieux marin, franc capitaine de haut bord, vous dormiez la nuit, vous, et, le jour, vous vous battiez! vous n'étiez pas un Paria intelligent comme l'est devenu votre pauvre enfant. Voyez-vous, voyez-vous ce papier blanc? S'il n'est pas rempli demain, j'irai en prison, mon père, et je n'ai pas dans la tête un mot pour noircir ce papier, parce que j'ai faim. — J'ai vendu, pour manger, le diamant qui était là, sur cette boîte, comme une étoile sur votre beau front. Et à présent je ne l'ai plus, et j'ai toujours la faim. Et j'ai aussi votre orgueil, mon père, qui fait que je ne le dis pas. — Mais vous qui étiez vieux, et qui saviez qu'il faut de l'argent pour vivre, et que vous n'en aviez pas à me laisser, pourquoi m'avez-vous créé?

Il jette la boîte. — Il court après, se met à genoux et pleure.

Ah! pardon, pardon, mon père! mon vieux père en cheveux blancs! — Vous m'avez tant embrassé sur vos genoux! — C'est ma faute! J'ai cru être poète! C'est ma faute; mais je vous assure que mon nom n'ira pas en prison! Je vous le jure, mon vieux père. Tenez, tenez, voilà de l'opium! Si j'ai par trop faim... je ne mangerai pas, je boirai.

Il fond en larmes sur la tabatière où est le portrait.

Quelqu'un monte lourdement mon escalier de bois. — Cachons ce trésor.

Cachant l'opium.

Et pourquoi? ne suis-je donc pas libre? plus libre que jamais? — Caton n'a pas caché son épée. Reste comme tu es, Romain, et regarde en face.

Il pose l'opium au milieu de sa table.

SCÈNE II.

CHATTERTON, LE QUAKER.

LE QUAKER, jetant les yeux sur la fiole.

Ah!

CHATTERTON.

Eh bien?

LE QUAKER.

Je connais cette liqueur. — Il y a là au moins soixante grains d'opium. Cela te donnerait une certaine exaltation

qui te plairait d'abord assez comme poète, et puis un peu de délire, et puis un bon sommeil bien lourd et sans rêve, je t'assure. — Tu es resté bien longtemps seul, Chatterton.

Le quaker pose le flacon sur la table. Chatterton le reprend à la dérobée.

CHATTERTON.

Et si je veux rester seul pour toujours, n'en ai-je pas le droit?

LE QUAKER.

Il s'assied sur le lit; Chatterton reste debout, les yeux fixes et hagards.

Les païens disaient cela.

CHATTERTON.

Qu'on me donne une heure de bonheur, et je redeviendrai un excellent chrétien. Ce que... ce que vous craignez, les stoïciens l'appelaient *sortie raisonnable.*

LE QUAKER.

C'est vrai; et ils disaient même que, les causes qui nous retiennent à la vie n'étant guère fortes, on pouvait bien en sortir pour des causes légères. Mais il faut considérer, ami, que la Fortune change souvent et peut beaucoup, et que si elle peut faire quelque chose pour quelqu'un, c'est pour un vivant.

CHATTERTON.

Mais aussi elle ne peut rien contre un mort. Moi, je dis qu'elle fait plus de mal que de bien, et qu'il n'est pas mauvais de la fuir.

LE QUAKER.

Tu as bien raison : mais seulement c'est un peu poltron. — S'aller cacher sous une grosse pierre, dans un grand trou, par frayeur d'elle, c'est de la lâcheté.

CHATTERTON.

Connaissez-vous beaucoup de lâches qui se soient tués ?

LE QUAKER.

Quand ce ne serait que Néron.

CHATTERTON.

Aussi, sa lâcheté, je n'y crois pas. Les nations n'aiment pas les lâches, et c'est le seul nom d'Empereur populaire en Italie.

LE QUAKER.

— Cela fait bien l'éloge de la popularité. — Mais, du reste, je ne te contredis nullement. Tu fais bien de suivre ton projet, parce que cela va faire la joie de tes rivaux. Il s'en trouvera d'assez impies pour égayer le public par d'agréables bouffonneries sur le récit de ta mort, et ce qu'ils n'auraient jamais pu accomplir, tu le fais pour eux : tu t'effaces. Tu fais bien de leur laisser ta part de cet os vide de la gloire que vous rongez tous. C'est généreux.

CHATTERTON.

Vous me donnez plus d'importance que je n'en ai. Qui sait mon nom ?

LE QUAKER, à part.

Cette corde vibre encore. Voyons ce que j'en tirerai.

A Chatterton.

On sait d'autant mieux ton nom que tu l'as voulu cacher.

CHATTERTON.

Vraiment? Je suis bien aise de savoir cela. — Eh bien! on le prononcera plus librement après moi.

LE QUAKER, à part.

Toutes les routes le ramènent à son idée fixe. (Haut.) Mais il m'avait semblé, ce matin, que tu espérais quelque chose d'une lettre?

CHATTERTON.

Oui, j'avais écrit au lord-maire, M. Beckford, qui a connu mon père assez intimement. On m'avait souvent offert sa protection, je l'avais toujours refusée, parce que je n'aime pas être protégé. — Je comptais sur des idées pour vivre. Quelle folie! — Hier, elles m'ont manqué toutes; il ne m'en est resté qu'une, celle d'essayer du protecteur.

LE QUAKER.

M. Beckford passe pour le plus honnête homme et l'un des plus éclairés de Londres. Tu as bien fait. Pourquoi y as-tu renoncé depuis?

CHATTERTON.

Il m'a suffi depuis de la vue d'un homme.

LE QUAKER.

Essaie de la vue d'un sage après celle d'un fou. — Que t'importe ?

CHATTERTON.

Eh ! pourquoi ces retards ? Les hommes d'imagination sont éternellement crucifiés; le sarcasme et la misère sont les clous de leur croix. Pourquoi voulez-vous qu'un autre soit enfoncé dans ma chair : le remords de s'être inutilement abaissé? — Je veux *sortir raisonnablement.* J'y suis forcé.

LE QUAKER se lève.

Que le Seigneur me pardonne ce que je vais faire. Écoute, Chatterton ! je suis très vieux, je suis chrétien et de la secte la plus pure de la république universelle du Christ. J'ai passé tous mes jours avec mes frères dans la méditation, la charité et la prière. Je vais te dire, au nom de Dieu, une chose vraie, et, en la disant, je vais, pour te sauver, jeter une tache sur mes cheveux blancs.

Chatterton ! Chatterton ! tu peux perdre ton âme, mais tu n'as pas le droit d'en perdre deux. — Or, il y en a une qui s'est attachée à la tienne et que ton infortune vient d'attirer comme les Écossais disent que la paille attire le diamant radieux. Si tu t'en vas, elle s'en ira; et cela, comme toi, sans être en état de grâce, et indigne pour l'éternité de paraître devant Dieu.

Chatterton ! Chatterton ! tu peux douter de l'éternité, mais elle n'en doute pas; tu seras jugé selon tes malheurs et ton désespoir, et tu peux espérer miséricorde; mais non pas elle, qui était heureuse et toute chrétienne. Jeune

homme, je te demande grâce pour elle, à genoux, parce qu'elle est pour moi sur la terre comme mon enfant.

CHATTERTON.

Mon Dieu! mon ami, mon père, que voulez-vous dire?... Serait-ce donc...? Levez-vous!... Vous me faites honte... Serait-ce...?

LE QUAKER.

Grâce! car, si tu meurs, elle mourra...

CHATTERTON.

Mais qui donc?

LE QUAKER.

Parce qu'elle est faible de corps et d'âme, forte de cœur seulement.

CHATTERTON.

Nommez-la! Aurais-je osé croire!...

LE QUAKER.

Il se relève.

Si jamais tu lui dis ce secret, malheureux! tu es un traître, et tu n'auras pas besoin de suicide; ce sera moi qui te tuerai.

CHATTERTON.

Est-ce donc...?

LE QUAKER.

Oui, la femme de mon vieil ami, de ton hôte... la mère des beaux enfants.

CHATTERTON.

Kitty Bell!

LE QUAKER.

Elle t'aime, jeune homme. Veux-tu te tuer encore?

CHATTERTON, tombant dans les bras du quaker.

Hélas! je ne puis donc plus vivre ni mourir?

LE QUAKER, fortement.

Il faut vivre, te taire et prier Dieu!

SCÈNE III.

L'arrière-boutique.

KITTY BELL, LE QUAKER.

KITTY sort seule de sa chambre et regarde dans la salle.

Personne! — Venez, mes enfants! Il ne faut jamais se cacher, si ce n'est pour faire le bien.

Allez vite chez lui! portez-lui... (Au quaker.) Je reviens, mon ami, je reviens vous écouter. (A ses enfants.) Portez-lui tous vos fruits. Ne dites pas que je vous envoie, et montez sans faire de bruit. — Bien! Bien!

Les deux enfants, portant un panier, montent doucement l'escalier et entrent dans la chambre de Chatterton.

Quand ils sont en haut, au quaker qui entre.

Eh bien! mon ami, vous croyez donc que le bon lord-maire lui fera du bien? Oh! mon ami, je consentirai à tout ce que vous voudrez me conseiller!

LE QUAKER.

Oui, il sera nécessaire que, dans peu de temps, il aille habiter une autre maison, peut-être même hors de Londres.

KITTY BELL.

Soit à jamais bénie la maison où il sera heureux, puisqu'il ne peut l'être dans la mienne! Mais qu'il vive, ce sera assez pour moi.

LE QUAKER.

Je ne lui parlerai pas à présent de cette résolution; je l'y préparerai par degrés.

KITTY BELL, ayant peur que le quaker n'y consente.

Si vous voulez, je lui en parlerai, moi.

LE QUAKER.

Pas encore : ce serait trop tôt.

KITTY BELL.

Mais si, comme vous le dites, ce n'est pour lui qu'une habitude à rompre?

LE QUAKER.

Sans doute... il est fort sauvage. — Les auteurs n'aiment que leurs manuscrits... Il ne tient à personne, il n'aime personne... Cependant ce serait trop tôt.

KITTY BELL.

Pourquoi donc trop tôt, si vous pensez que sa présence soit si fatale ?

LE QUAKER.

Oui, je le pense, je ne me rétracte pas.

KITTY BELL.

Cependant, si cela est nécessaire, je suis prête à le lui dire à présent ici.

LE QUAKER.

Non, non, ce serait tout perdre.

KITTY BELL, satisfaite.

Alors, mon ami, convenez-en, s'il reste ici, je ne puis pas le maltraiter : il faut bien que l'on tâche de le rendre moins malheureux. J'ai envoyé mes enfants pour le distraire; et ils ont voulu absolument lui porter leur goûter, leurs fruits, que sais-je ? Est-ce un grand crime à moi, mon ami ? en est-ce un à mes enfants ?

Le quaker, s'asseyant, se détourne pour essuyer une larme.

KITTY BELL.

On dit donc qu'il a fait de bien beaux livres ? Les avez-vous lus, ses livres ?

LE QUAKER, avec une insouciance affectée.

Oui, c'est un beau génie.

KITTY BELL.

Et si jeune ! est-ce possible ? Ah ! vous ne voulez pas me répondre, et vous avez tort, car jamais je n'oublie un mot de vous. Ce matin, par exemple, ici même, ne m'avez-vous pas dit que *rendre à un malheureux un cadeau qu'il a fait, c'est l'humilier et lui faire mesurer toute sa misère ?* — Aussi je suis bien sûre que vous ne lui avez pas rendu sa Bible ? N'est-il pas vrai ? avouez-le.

LE QUAKER, lui donnant sa Bible lentement, en la lui faisant attendre.

Tiens, mon enfant, comme c'est moi qui te la donne, tu peux la garder.

KITTY BELL.

Elle s'assied à ses pieds à la manière des enfants qui demandent une grâce.

Oh ! mon ami, mon père, votre bonté a quelquefois un air méchant, mais c'est toujours la bonté la meilleure. Vous êtes au-dessus de nous par votre prudence; vous pourriez voir à vos pieds tous nos petits orages que vous méprisez, et cependant, sans être atteint, vous y prenez part; vous en souffrez par indulgence, et puis vous laissez tomber quelques mots, et les nuages se dissipent, et nous vous rendons grâces, et les larmes s'effacent, et nous sourions, parce que vous l'avez permis.

LE QUAKER l'embrasse sur le front.

Mon enfant ! ma chère enfant ! avec toi, du moins, je suis sûr de n'en avoir pas de regret. (On parle.) — On vient !... Pourvu que ce ne soit pas un de ses amis. — Ah c'est ce Talbot, j'en étais sûr.

On entend le cor de chasse.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LORD TALBOT, JOHN BELL.

LORD TALBOT.

Oui, oui, je vais les aller joindre tous; qu'ils se réjouissent! moi, je n'ai plus le cœur à leur joie. J'ai assez d'eux, laissez-les souper sans moi. Je me suis assez amusé à les voir se ruiner pour essayer de me suivre : à présent, ce jeu-là m'ennuie. — Monsieur Bell, j'ai à vous parler. — Vous ne m'aviez pas dit les chagrins et la pauvreté de mon ami, de Chatterton.

JOHN BELL, à Kitty Bell.

Mistress Bell, votre absence est nécessaire... pour un instant.

Kitty Bell se retire lentement dans sa chambre.

Mais, milord, ses chagrins, je ne les vois pas; et, quant à sa pauvreté, je sais qu'il ne doit rien ici.

LORD TALBOT.

O Ciel! comment fait-il? Oh! si vous saviez, et vous aussi, bon quaker, si vous saviez ce que l'on vient de m'apprendre! D'abord ses beaux poèmes ne lui ont pas donné un morceau de pain. — Ceci est tout simple; ce sont des poèmes, et ils sont beaux : c'est le cours naturel des

choses. Ensuite, une espèce d'érudit, un misérable inconnu et méchant, vient de publier (Dieu fasse qu'il l'ignore!) une atroce calomnie. Il a prétendu prouver qu'*Harold* et tous ses poèmes n'étaient pas de lui. Mais moi, j'attesterai le contraire, moi qui l'ai vu les inventer à mes côtés, là, encore enfant; je l'attesterai, je l'imprimerai, et je signerai Talbot.

LE QUAKER.

C'est bien, jeune homme.

LORD TALBOT.

Mais ce n'est pas tout. N'avez-vous pas vu rôder chez vous un nommé Skirner?

JOHN BELL.

Oui, oui, je sais : un riche propriétaire de plusieurs maisons dans la Cité.

LORD TALBOT.

C'est cela.

JOHN BELL.

Il est venu hier.

LORD TALBOT.

Eh bien! il le cherche pour le faire arrêter, lui, trois fois millionnaire, pour quelque pauvre loyer qu'il lui doit. Et Chatterton... — Oh! voilà qui est horrible à penser. — Je voudrais, tant cela fait honte au pays, je voudrais pouvoir le dire si bas que l'air ne pût l'entendre. — Approchez tous deux. — Chatterton, pour sortir de chez lui, a

promis par écrit et signé... — oh! je l'ai lu... — il a signé que, tel jour (et ce jour approche), il payerait sa dette, et que, s'il mourait dans l'intervalle, il vendait à l'École de chirurgie... on n'ose pas dire cela... son corps pour la payer; et le millionnaire a reçu l'écrit!

LE QUAKER.

O misère! misère sublime!

LORD TALBOT.

Il n'y faut pas songer : je donnerai tout à son insu; mais sa tranquillité, la comprenez-vous?

LE QUAKER.

Et sa fierté, ne la comprends-tu pas, toi, ami?

LORD TALBOT.

Eh! monsieur, je le connaissais avant vous, je veux le voir. — Je sais comment il faut lui parler. Il faut le forcer de s'occuper de son avenir... et, d'ailleurs, j'ai quelque chose à réparer.

JOHN BELL.

Diable! diable! voilà une méchante affaire; à le voir si bien avec vous, milord, j'ai cru que c'était un vrai gentleman, moi : mais tout cela pourra faire chez moi un esclandre. Tenez, franchement, je désire que ce jeune homme soit averti par vous qu'il ne peut demeurer plus d'un mois ici, milord.

LORD TALBOT, avec un rire amer.

N'en parlons plus, monsieur; j'espère, s'il a la bonté d'y venir, que ma maison le dédommagera de la vôtre.

KITTY BELL revient timidement.

Avant que Sa Seigneurie se retire, j'aurais voulu lui demander quelque chose, avec la permission de monsieur Bell.

JOHN BELL, se promenant brusquement au fond de la chambre.

Vous n'avez pas besoin de ma permission. Dites ce qu'il vous plaira.

KITTY BELL.

Milord connaît-il M. Beckford, le lord-maire de Londres?

LORD TALBOT.

Parbleu! madame, je crois même que nous sommes un peu parents; je le vois toutes les fois que je crois qu'il ne m'ennuiera pas, c'est-à-dire une fois par an. — Il me dit toujours que j'ai des dettes, et pour mon usage je le trouve sot; mais en général on l'estime.

KITTY BELL.

M. le docteur m'a dit qu'il était plein de sagesse et de bienfaisance.

LORD TALBOT.

A vrai dire, et à parler sérieusement, c'est le plus hon-

nête homme des trois royaumes. Si vous désirez de lui quelque chose... j'irai le voir ce soir même.

KITTY BELL.

Il y a, je crois, ici quelqu'un qui aura affaire à lui, et....

Ici, Chatterton descend de sa chambre avec les deux enfants.

JOHN BELL.

Que voulez-vous dire? Êtes-vous folle?

KITTY BELL, saluant.

Rien que ce qu'il vous plaira.

LORD TALBOT.

Mais laissez-la parler, au moins.

LE QUAKER.

La seule ressource qui reste à Chatterton, c'est cette protection.

LORD TALBOT.

Est-ce pour lui? J'y cours.

JOHN BELL, à sa femme.

Comment donc savez-vous si bien ses affaires?

LE QUAKER.

Je les lui ai apprises, moi.

JOHN BELL, à Kitty.

Si jamais!...

KITTY BELL.

Oh! ne vous emportez pas, monsieur! nous ne sommes pas seuls.

JOHN BELL.

Ne parlez plus de ce jeune homme.

Ici, Chatterton, qui a remis les deux enfants entre les mains de leur mère, revient vers la cheminée.

KITTY BELL.

Comme vous l'ordonnerez.

JOHN BELL.

Milord, voici votre ami, vous saurez de lui-même ses sentiments.

SCÈNE V.

CHATTERTON, LORD TALBOT, LE QUAKER, JOHN BELL, KITTY BELL.

Chatterton a l'air calme et presque heureux. Il jette sur un fauteuil quelques manuscrits.

LORD TALBOT.

Tom, je reviens pour vous rendre un service : me le permettez-vous ?

CHATTERTON, avec la douceur d'un enfant dans la voix et ne cessant de regarder Kitty Bell pendant toute la scène.

Je suis résigné, George, à tout ce que l'on voudra, à presque tout.

LORD TALBOT.

Vous avez donc une mauvaise affaire avec ce fripon de Skirner? Il veut vous faire arrêter demain.

CHATTERTON.

Je ne le savais pas, mais il a raison.

JOHN BELL, au quaker.

Milord est trop bon pour lui; voyez son air de hauteur...

LORD TALBOT.

A-t-il raison?

CHATTERTON.

Il a raison selon la loi. C'était hier que je devais le payer, ce devait être avec le prix d'un manuscrit inachevé, j'avais signé cette promesse; si j'ai eu du chagrin, si l'inspiration ne s'est pas présentée à l'heure dite, cela ne le regarde pas.

Oui, je ne devais pas compter à ce point sur mes forces et dater l'arrivée d'une Muse et son départ comme on calcule la course d'un cheval. — J'ai manqué de respect à mon âme immortelle, je l'ai louée à l'heure et vendue. — C'est moi qui ai eu tort, je mérite ce qu'il en arrivera.

LE QUAKER, à Kitty.

Je gagerais qu'il leur semble fou! c'est trop beau pour eux.

LORD TALBOT, en riant, mais un peu piqué.

Ah çà! c'est de peur d'être de mon avis que vous le défendez.

JOHN BELL.

C'est bien vrai, c'est pour contredire.

CHATTERTON.

Non... Je pense à présent que tout le monde a raison, excepté les Poètes. La Poésie est une maladie du cerveau. Je ne parle plus de moi, je suis guéri.

LE QUAKER, à Kitty.

Je n'aime pas qu'il dise cela.

CHATTERTON.

Je n'écrirai plus un vers de ma vie, je vous le jure; quelque chose qui arrive, je n'en écrirai plus un seul.

LE QUAKER, ne le quittant pas des yeux.

Hum! il retombe.

LORD TALBOT.

Est-il vrai que vous comptiez sur M. Beckford, sur mon vieux cousin? Je suis surpris que vous n'ayez pas compté sur moi plutôt.

CHATTERTON.

Le lord-maire est à mes yeux le gouvernement, et le gouvernement est l'Angleterre, milord : c'est sur l'Angleterre que je compte.

LORD TALBOT.

Malgré cela, je lui dirai ce que vous voudrez.

JOHN BELL.

Il ne le mérite guère.

LE QUAKER.

Bien! voilà une rivalité de protections. Le vieux lord voudra mieux protéger que le jeune. Nous y gagnerons peut-être.

On entend un roulement sur le pavé.

KITTY BELL.

Il me semble que j'entends une voiture.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, M. BECKFORD.

Les jeunes lords descendent avec leurs serviettes à la main et en habit de chasse pour voir le lord-maire. Six domestiques portant des torches entrent et se rangent en haie. On annonce le lord-maire.

KITTY BELL.

Il vient lui-même, le lord-maire, pour M. Chatterton! Rachel! mes enfants! quel bonheur! embrassez-moi.

Elle court à eux et les baise avec transport.

JOHN BELL.

Les femmes ont des accès de folie inexplicables!

LE QUAKER, à part.

La mère donne à ses enfants un baiser d'amante sans le savoir.

M. BECKFORD, parlant haut et s'établissant pesamment et pompeusement dans un grand fauteuil.

Ah! ah! voici, je crois, tous ceux que je cherchais réunis. — Ah! John Bell, mon féal ami, il fait bon vivre chez vous, ce me semble! Car j'y vois de joyeuses figures qui aiment le bruit et le désordre plus que de raison. — Mais c'est de leur âge.

JOHN BELL.

Milord, Votre Seigneurie est trop bonne de me faire l'honneur de venir dans ma maison une seconde fois.

M. BECKFORD.

Oui, pardieu! Bell, mon ami, c'est la seconde fois que j'y viens... Ah! les jolis enfants que voilà!... Oui, c'est la seconde fois, car la première, ce fut pour vous complimenter sur le bel établissement de vos manufactures; et aujourd'hui je trouve cette maison nouvelle plus belle que jamais : c'est votre petite femme qui l'administre, c'est très bien. — Mon cousin Talbot, vous ne dites rien! Je vous ai dérangé, George; vous étiez en fête avec vos amis, n'est-ce pas? Talbot, mon cousin, vous ne serez jamais qu'un libertin; mais c'est de votre âge.

LORD TALBOT.

Ne vous occupez pas de moi, mon cher lord.

LORD LAUDERDALE.

C'est ce que nous lui disons tous les jours, milord.

M. BECKFORD.

Et vous aussi, Lauderdale, et vous, Kingston? toujours avec lui? toujours des nuits passées à chanter, à jouer et à boire? Vous ferez tous une mauvaise fin; mais je ne vous en veux pas, chacun a le droit de dépenser sa fortune comme il l'entend. — John Bell, n'avez-vous pas chez vous un jeune homme nommé Chatterton, pour qui j'ai voulu venir moi-même?

CHATTERTON.

C'est moi, milord, qui vous ai écrit.

M. BECKFORD.

Ah! c'est vous, mon cher! Venez donc ici un peu, que je vous voie en face. J'ai connu votre père, un digne homme s'il en fut; un pauvre soldat, mais qui avait bravement fait son chemin. Ah! c'est vous qui êtes Thomas Chatterton? Vous vous amusez à faire des vers, mon petit ami; c'est bon pour une fois, mais il ne faut pas continuer. Il n'y a personne qui n'ait eu cette fantaisie. Hé! hé! j'ai fait comme vous dans mon printemps, et jamais Littleton, Swift et Wilkes n'ont écrit pour les belles dames des vers plus galants et plus badins que les miens.

CHATTERTON.

Je n'en doute pas, milord.

M. BECKFORD.

Mais je ne donnais aux Muses que le temps perdu. Je savais bien ce qu'en dit Ben Jonson : que la plus belle Muse du monde ne peut suffire à nourrir son homme, et qu'il faut avoir ces demoiselles-là pour maîtresses, mais jamais pour femmes.

Lauderdale, Kingston et les lords rient.

LAUDERDALE.

Bravo, milord! c'est bien vrai!

LE QUAKER, à part.

Il veut le tuer à petit feu.

CHATTERTON.

Rien de plus vrai, je le vois aujourd'hui, milord.

M. BECKFORD.

Votre histoire est celle de mille jeunes gens; vous n'avez rien pu faire que vos maudits vers, et à quoi sont-ils bons, je vous prie? Je vous parle en père, moi, à quoi sont-ils bons? — Un bon Anglais doit être utile au pays. — Voyons un peu, quelle idée vous faites-vous de nos devoirs, à tous tant que nous sommes?

CHATTERTON, à part.

Pour elle! pour elle! je boirai le calice jusqu'à la lie. (Haut.) Je crois les comprendre, milord. — L'Angleterre est un vaisseau. Notre île en a la forme: la proue tournée au nord, elle est comme à l'ancre, au milieu des mers, surveillant le continent. Sans cesse elle tire de ses flancs d'autres vaisseaux faits à son image, et qui vont la représenter sur toutes les côtes du monde. Mais c'est à bord du grand navire qu'est notre ouvrage à tous. Le Roi, les Lords, les Communes sont au pavillon, au gouvernail et à la boussole; nous autres, nous devons tous avoir les mains aux cordages, monter aux mâts, tendre les voiles et charger les canons : nous sommes tous de l'équipage, et nul n'est inutile dans la manœuvre de notre glorieux navire.

M. BECKFORD.

Pas mal! pas mal! quoiqu'il fasse encore de la poésie; mais en admettant votre idée, vous voyez que j'ai encore raison. Que diable peut faire le Poète dans la manœuvre?

Un moment d'attente.

CHATTERTON.

Il lit dans les astres la route que nous montre le doigt du Seigneur.

LORD TALBOT.

Qu'en dites-vous, milord? lui donnez-vous tort? Le pilote n'est pas inutile.

M. BECKFORD.

Imagination, mon cher! ou folie, c'est la même chose; vous n'êtes bon à rien, et vous vous êtes rendu tel par ces billevesées. — J'ai des renseignements sur vous... à vous parler franchement... et...

LORD TALBOT.

Milord, c'est un de mes amis, et vous m'obligerez en le traitant bien...

M. BECKFORD.

Oh! vous vous y intéressez, George? Eh bien! vous serez content; j'ai fait quelque chose pour votre protégé, malgré les recherches de Bale... Chatterton ne sait pas

qu'on a découvert ses petites ruses de manuscrit; mais elles sont bien innocentes, et je les lui pardonne de bon cœur. Le *Magisterial* est un bien bon écrit; je vous l'apporte pour vous convertir, avec une lettre où vous trouverez mes propositions : il s'agit de cent livres sterling par an. Ne faites pas le dédaigneux, mon enfant; que diable! votre père n'était pas sorti de la côte d'Adam, il n'était pas frère du roi, votre père; et vous n'êtes bon à rien qu'à ce qu'on vous propose, en vérité. C'est un commencement; vous ne me quitterez pas, et je vous surveillerai de près.

Kitty Bell supplie Chatterton, par un regard, de ne pas refuser. Elle a deviné son hésitation.

CHATTERTON, hésite un moment; puis, après avoir regardé Kitty.

Je consens à tout, milord.

LORD LAUDERDALE.

Que milord est bon !

JOHN BELL.

Voulez-vous accepter le premier toast, milord ?

KITTY BELL, à sa fille.

Allez lui baiser la main.

LE QUAKER, serrant la main à Chatterton.

Bien, mon ami, tu as été courageux.

LORD TALBOT.

J'étais sûr de mon gros cousin, Tom. — Allons, j'ai fait tant qu'il est à bon port.

M. BECKFORD.

John Bell, mon honorable Bell, conduisez-moi au souper de ces jeunes fous, que je les voie se mettre à table. — Cela me rajeunira.

LORD TALBOT.

Parbleu! tout ira, jusqu'au quaker. — Ma foi, milord, que ce soit par vous ou par moi, voilà Chatterton tranquille; allons, — n'y pensons plus.

JOHN BELL.

Nous allons tous conduire milord.

A Kitty Bell.

Vous allez revenir faire les honneurs, je le veux.

Elle va vers sa chambre.

CHATTERTON, au quaker.

N'ai-je pas fait tout ce que vous vouliez?

Tout haut, à M. Beckford.

Milord, je suis à vous tout à l'heure, j'ai quelques papiers à brûler.

M. BECKFORD.

Bien, bien!... Il se corrige de la poésie, c'est bien.

Ils sortent.

JOHN BELL revient à sa femme brusquement.

Mais rentrez donc chez vous, et souvenez-vous que je vous attends.

Kitty Bell s'arrête sur la porte un moment et regarde Chatterton avec inquiétude.

KITTY BELL, à part.

Pourquoi veut-il rester seul, mon Dieu ?

Elle sort avec ses enfants et porte le plus jeune dans ses bras.

SCÈNE VII.

CHATTERTON, seul, se promenant.

Allez, mes bons amis. — Il est bien étonnant que ma destinée change ainsi tout à coup. J'ai peine à m'y fier ; pourtant les apparences y sont. — Je tiens là ma fortune. — Qu'a voulu dire cet homme en parlant de mes ruses ? Ah ! toujours ce qu'ils disent tous. Ils ont deviné ce que je leur avouais moi-même, que je suis l'auteur de mon livre. Finesse grossière ! je les reconnais là ! Que sera cette place ? quelque emploi de commis ? Tant mieux, cela est honorable ! Je pourrai vivre sans écrire les choses communes qui font vivre. — Le quaker rentrera dans la paix de son âme que j'ai troublée, et elle ! Kitty Bell, je ne la tuerai pas, s'il est vrai que je l'eusse tuée. — Dois-je le croire ? J'en doute : ce que l'on renferme toujours ainsi

est peu violent; et, pour être si aimable, son âme est bien maternelle. N'importe, cela vaut mieux, et je ne la verrai plus. C'est convenu... autant eût valu me tuer. Un corps est aisé à cacher. — On ne le lui eût pas dit. Le quaker y eût veillé, il pense à tout. Et à présent, pourquoi vivre? pour qui?... — Pour qu'elle vive, c'est assez... Allons... arrêtez-vous, idées noires, ne revenez pas... Lisons ceci...

Il lit le journal.

« Chatterton n'est pas l'auteur de ses œuvres... Voilà qui est bien prouvé. — Ces poèmes admirables sont réellement d'un moine nommé Rowley, qui les avait traduits d'un autre moine du dixième siècle, nommé Turgot... Cette imposture, pardonnable à un écolier, serait criminelle plus tard... Signé... *Bale...* » Bale? Qu'est-ce que cela? que lui ai-je fait? — De quel égout sort ce serpent?

Quoi! mon nom étouffé! ma gloire éteinte! mon honneur perdu! — Voilà le juge!... le bienfaiteur! Voyons, qu'offre-t-il?

Il décachète la lettre, lit... et s'écrie avec indignation.

Une place de premier valet de chambre dans sa maison!..

Ah! pays damné! terre du dédain! sois maudite à jamais!

Prenant la fiole d'opium.

O mon âme, je t'avais vendue! je te rachète avec ceci.

Il boit l'opium.

Skirner sera payé! — Libre de tous! égal à tous, à présent! — Salut, première heure de repos que j'aie goûtée! — Dernière heure de ma vie, aurore du jour éternel,

salut! — Adieu, humiliation, haines, sarcasmes, travaux dégradants, incertitudes, angoisses, misères, tortures du cœur, adieu! Oh! quel bonheur, je vous dis adieu! — Si l'on savait? si l'on savait ce bonheur que j'ai... on n'hésiterait pas si longtemps!

Ici, après un instant de recueillement durant lequel son visage prend une expression de béatitude, il joint les mains et poursuit :

O Mort, Ange de délivrance, que ta paix est douce! J'avais bien raison de t'adorer, mais je n'avais pas la force de te conquérir. — Je sais que tes pas seront lents et sûrs. Regarde-moi, Ange sévère, leur ôter à tous la trace de mes pas sur la terre.

Il jette au feu tous ses papiers.

Allez, nobles pensées écrites pour tous ces ingrats dédaigneux, purifiez-vous dans la flamme et remontez au ciel avec moi!

Il lève les yeux au ciel et déchire lentement ses poèmes, dans l'attitude grave et exaltée d'un homme qui fait un sacrifice solennel.

SCÈNE VIII.

CHATTERTON, KITTY BELL.

Kitty Bell sort lentement de sa chambre, s'arrête, observe Chatterton, et va se placer entre la cheminée et lui. — Il cesse tout à coup de déchirer ses papiers.

KITTY BELL, à part.

Que fait-il donc? Je n'oserai jamais lui parler. Que brûle-t-il? Cette flamme me fait peur, et son visage éclairé par elle est lugubre.

A Chatterton.

N'allez-vous pas rejoindre milord?

CHATTERTON laisse tomber ses papiers; tout son corps frémit.

Déjà! — Ah! c'est vous! — Ah! madame! à genoux! par pitié! oubliez-moi.

KITTY BELL.

Eh! mon Dieu! pourquoi cela? qu'avez-vous fait?

CHATTERTON.

Je vais partir. — Adieu! — Tenez, madame, il ne faut pas que les femmes soient dupes de nous plus longtemps. Les passions des poètes n'existent qu'à peine. On ne doit pas aimer ces gens-là; franchement, ils n'aiment rien; ce sont tous des égoïstes. Le cerveau se nourrit aux dépens du cœur. Ne les lisez jamais et ne les voyez pas; moi, j'ai été plus mauvais qu'eux tous.

KITTY BELL.

Mon Dieu! pourquoi dites-vous : « J'ai été? »

CHATTERTON.

Parce que je ne veux plus être poète; vous le voyez, j'ai déchiré tout. — Ce que je serai ne vaudra guère mieux, mais nous verrons. Adieu! — Écoutez-moi! Vous avez une famille charmante; aimez-vous vos enfants?

KITTY BELL.

Plus que ma vie, assurément.

CHATTERTON.

Aimez donc votre vie pour ceux à qui vous l'avez donnée.

KITTY BELL.

Hélas! ce n'est que pour eux que je l'aime.

CHATTERTON.

Eh! quoi de plus beau dans le monde, ô Kitty Bell! Avec ces anges sur vos genoux, vous ressemblez à la divine Charité.

KITTY BELL.

Ils me quitteront un jour.

CHATTERTON.

Rien ne vaut cela pour vous! — C'est là le vrai dans la vie! Voilà un amour sans trouble et sans peur. En eux est le sang de votre sang, l'âme de votre âme : aimez-les, madame, uniquement et par-dessus tout. Promettez-le-moi!

KITTY BELL.

Mon Dieu! vos yeux sont pleins de larmes, et vous souriez.

CHATTERTON.

Puissent vos beaux yeux ne jamais pleurer et vos lèvres sourire sans cesse! O Kitty! ne laissez entrer en vous aucun chagrin étranger à votre paisible famille.

KITTY BELL.

Hélas! cela dépend-il de nous?

CHATTERTON.

Oui! oui!.. Il y a des idées avec lesquelles on peut fermer son cœur. — Demandez au quaker, il vous en donnera. — Je n'ai pas le temps, moi; laissez-moi sortir.

Il marche vers sa chambre.

KITTY BELL.

Mon Dieu! comme vous souffrez!

CHATTERTON.

Au contraire. — Je suis guéri. — Seulement j'ai la tête brûlante. Ah! bonté! bonté! tu me fais plus de mal que leurs noirceurs.

KITTY BELL.

De quelle bonté parlez-vous? Est-ce de la vôtre?

CHATTERTON.

Les femmes sont dupes de leur bonté. C'est par bonté que vous êtes venue. On vous attend là-haut j'en suis certain. Que faites-vous ici?

KITTY BELL, émue profondément et l'œil hagard.

A présent, quand toute la terre m'attendrait, j'y resterais.

CHATTERTON.

Tout à l'heure je vous suivrai. — Adieu! adieu!

KITTY BELL, l'arrêtant

Vous ne viendrez pas?

CHATTERTON.

J'irai. — J'irai.

KITTY BELL.

Oh! vous ne voulez pas venir.

CHATTERTON.

Madame, cette maison est à vous, mais cette heure m'appartient.

KITTY BELL.

Qu'en voulez-vous faire?

CHATTERTON.

Laissez-moi, Kitty. Les hommes ont des moments où ils ne peuvent plus se courber à votre taille et s'adoucir la voix pour vous... Kitty Bell, laissez-moi.

KITTY BELL.

Jamais je ne serai heureuse si je vous laisse ainsi, monsieur.

CHATTERTON.

Venez-vous pour ma punition? Quel mauvais génie vous envoie?

KITTY BELL.

Une épouvante inexplicable.

CHATTERTON.

Vous serez plus épouvantée si vous restez.

KITTY BELL.

Avez-vous de mauvais desseins, grand Dieu?

CHATTERTON.

Ne vous en ai-je pas dit assez? Comment êtes-vous là?

KITTY BELL.

Eh! comment n'y serais-je plus?

CHATTERTON.

Parce que je vous aime, Kitty.

KITTY BELL.

Ah! monsieur, si vous me le dites, c'est que vous voulez mourir.

CHATTERTON.

J'en ai le droit, de mourir. — Je le jure devant vous, et je le soutiendrai devant Dieu!

KITTY BELL.

Et moi, je vous jure que c'est un crime; ne le commettez pas.

CHATTERTON.

Il le faut, Kitty, je suis condamné.

KITTY BELL.

Attendez seulement un jour pour penser à votre âme.

CHATTERTON.

Il n'y a rien que je n'aie pensé, Kitty.

KITTY BELL.

Une heure seulement pour prier.

CHATTERTON.

Je ne peux plus prier.

KITTY BELL.

Et moi, je vous prie pour moi-même. Cela me tuera.

CHATTERTON.

Je vous ai avertie! il n'est plus temps.

KITTY BELL.

Et si je vous aime, moi!

CHATTERTON.

Je l'ai vu, et c'est pour cela que j'ai bien fait de mourir; c'est pour cela que Dieu peut me pardonner.

KITTY BELL.

Qu'avez-vous donc fait?

CHATTERTON.

Il n'est plus temps, Kitty; c'est un mort qui vous parle.

KITTY BELL, à genoux, les mains au ciel.

Puissances du ciel! grâce pour lui.

CHATTERTON.

Allez-vous-en... Adieu!

KITTY BELL, tombant.

Je ne le puis plus...

CHATTERTON.

Eh bien donc! prie pour moi sur la terre et dans le ciel.

Il la baise au front et remonte l'escalier en chancelant; il ouvre sa porte et tombe dans sa chambre.

KITTY BELL.

Ah! — Grand Dieu!

Elle trouve la fiole.

Qu'est-ce que cela? — Mon Dieu! pardonnez-lui.

SCÈNE IX.

KITTY BELL, LE QUAKER.

LE QUAKER, accourant.

Vous êtes perdue... Que faites-vous ici?

KITTY BELL, renversée sur les marches de l'escalier.

Montez vite! montez, monsieur, il va mourir; sauvez-le... s'il est temps.

Tandis que le quaker s'achemine vers l'escalier, Kitty Bell cherche à voir, à travers les portes vitrées, s'il n'y a personne qui puisse donner du secours; puis, ne voyant rien, elle suit le quaker avec terreur, en écoutant le bruit de la chambre de Chatterton.

LE QUAKER, en montant à grands pas, à Kitty Bell.

Reste, reste, mon enfant, ne me suis pas.

Il entre chez Chatterton et s'enferme avec lui. On devine des soupirs de Chatterton et des paroles d'encouragement du quaker. Kitty Bell monte, à demi évanouie, en s'accrochant à la rampe de chaque marche : elle fait effort pour tirer à elle la porte, qui résiste et s'ouvre enfin. On voit Chatterton mourant et tombé sur le bras du quaker. Elle crie, glisse à demi morte sur la rampe de l'escalier et tombe sur la dernière marche.

On entend John Bell appeler de la salle voisine.

JOHN BELL.

Mistress Bell!

Kitty se lève tout à coup comme par ressort.

JOHN BELL, une seconde fois.

Mistress Bell!

Elle se met en marche et vient s'asseoir, lisant sa Bible et balbutiant tout bas des paroles qu'on n'entend pas. Ses enfants accourent et s'attachent à sa robe.

LE QUAKER, du haut de l'escalier.

L'a-t-elle vu mourir? l'a-t-elle vu?

Il va près d'elle.

Ma fille! ma fille!

JOHN BELL,
entrant violemment et montant deux marches de l'escalier.

Que fait-elle ici? Où est ce jeune homme? Ma volonté est qu'on l'emmène!

LE QUAKER.

Dites qu'on l'emporte, il est mort.

JOHN BELL.

Mort?

LE QUAKER.

Oui, mort à dix-huit ans! Vous l'avez tous si bien reçu, étonnez-vous qu'il soit parti!

JOHN BELL.

Mais...

LE QUAKER.

Arrêtez, monsieur, c'est assez d'effroi pour une femme.

Il regarde Kitty et la voit mourante.

Monsieur, emmenez ses enfants ! Vite, qu'ils ne la voient pas.

Il arrache les enfants des pieds de Kitty, les passe à John Bell, et prend leur mère dans ses bras. John Bell les prend à part et reste stupéfait. Kitty Bell meurt dans les bras du quaker.

JOHN BELL, avec épouvante.

Eh bien! eh bien! Kitty! Kitty! qu'avez-vous?

Il s'arrête en voyant le quaker s'agenouiller.

LE QUAKER, à genoux.

Oh! dans ton sein! dans ton sein, Seigneur, reçois ces deux martyrs!

Le quaker reste à genoux, les yeux tournés vers le ciel, jusqu'à ce que le rideau soit baissé.

SUR

LES REPRÉSENTATIONS DU DRAME

JOUÉ LE 12 FÉVRIER 1835

À LA COMÉDIE-FRANÇAISE.

Ce n'est pas à moi qu'il appartient de parler du succès de ce drame; il a été au delà des espérances les plus exagérées de ceux qui voulaient bien le souhaiter. Malgré la conscience qu'on ne peut s'empêcher d'avoir de ce qu'il y a de passager dans l'éclat du théâtre, il y a aussi quelque chose de grand, de grave et presque religieux dans cette alliance contractée avec l'assemblée dont on est entendu, et c'est une solennelle récompense des fatigues de l'esprit. — Aussi serait-il injuste de ne pas nommer les interprètes à qui l'on a confié ses idées dans un livre qui sera plus durable que les représentations du drame qu'il renferme. Pour moi, j'ai toujours pensé que l'on ne saurait rendre trop hautement justice aux acteurs, eux dont l'art difficile s'unit à celui du poète dramatique, et complète son œuvre. — Ils parlent, ils combattent pour lui et offrent leur poitrine aux coups qu'il va recevoir, peut-être; ils vont à la conquête de la gloire solide qu'il conserve, et n'ont pour eux que celle d'un moment. Séparés du monde, qui leur est bien sévère, leurs travaux sont perpétuels, et leur triomphe va peu au delà de leur existence. Comment ne pas constater le souvenir des efforts qu'ils font tous, et ne pas écrire ce que signerait chacun de ces spectateurs qui les applaudissent avec ivresse?

Jamais aucune pièce de théâtre ne fut mieux jouée, je crois,

que ne l'a été celle-ci, et le mérite en est grand; car, derrière le drame écrit, il y a comme un second drame que l'écriture n'atteint pas, et que n'expriment pas les paroles. Ce drame repose dans le mystérieux amour de Chatterton et de Kitty Bell; cet amour qui se devine toujours et ne se dit jamais; cet amour de deux êtres si purs qu'ils n'oseront jamais se parler, ni rester seuls qu'au moment de la mort; amour qui n'a pour expression que de timides regards, pour message qu'une Bible, pour messagers que deux enfants, pour caresses que la trace des lèvres et des larmes que ces fronts innocents portent de la jeune mère au poète; amour que le quaker repousse toujours d'une main tremblante et gronde d'une voix attendrie. Ces rigueurs paternelles, ces tendresses voilées, ont été exprimées et nuancées avec une perfection rare et un goût exquis. Assez d'autres se chargeront de juger et de critiquer les acteurs; moi, je me plais à dire ce qu'ils avaient à vaincre, et en quoi ils ont réussi.

L'onction et la sérénité d'une vie sainte et courageuse, la douce gravité du quaker, la profondeur de sa prudence, la chaleur passionnée de ses sympathies et de ses prières, tout ce qu'il y a de sacré et de puissant dans son intervention paternelle, a été parfaitement exprimé par le talent savant et expérimenté de M. Joanny. Ses cheveux blancs, son aspect vénérable et bon, ajoutaient à son habileté consommée la naïveté d'une réalisation complète.

Un homme très jeune encore, M. Geffroy, a accepté et hardiment abordé les difficultés sans nombre d'un rôle qui, à lui seul, est la pièce entière. Il a dignement porté ce fardeau, regardé comme pesant par les plus savants acteurs. Avec une haute intelligence, il a fait comprendre la fierté de Chatterton dans sa lutte perpétuelle, opposée à la candeur juvénile de son caractère; la profondeur de ses douleurs et de ses travaux, en contraste avec la douceur paisible de ses penchants; son accablement, chaque fois que le rocher qu'il roule retombe sur lui pour l'écraser; sa dernière indignation et sa résolution subite de mourir, et par-dessus tous ces traits, exprimés avec un talent souple, fort et plein d'avenir, l'élévation de sa joie lorsqu'enfin il a délivré son âme et la sent libre de retourner dans sa véritable patrie.

Entre ces deux personnages s'est montrée, dans toute la pureté idéale de sa forme, Kitty Bell, l'une des rêveries de Stello. On savait quelle tragédienne on allait revoir dans madame Dorval; mais avait-on prévu cette grâce poétique avec laquelle elle a dessiné la femme nouvelle qu'elle a voulu devenir? Je ne le crois pas. Sans cesse elle fait naître le souvenir des Vierges maternelles de Raphaël et des plus beaux tableaux de la Charité; — sans effort elle est posée comme elles; comme elles aussi elle porte, elle emmène, elle assied ses enfants, qui ne semblent jamais pouvoir être séparés de leur gracieuse mère; offrant ainsi aux peintres des groupes dignes de leur étude, et qui ne semblent pas étudiés. Ici sa voix est tendre jusque dans la douleur et le désespoir; sa parole lente et mélancolique est celle de l'abandon et de la pitié; ses gestes, ceux de la dévotion bienfaisante; ses regards ne cessent de demander grâce au Ciel pour l'infortune; ses mains sont toujours prêtes à se croiser pour la prière; on sent que les élans de son cœur, contenus par le devoir, lui vont être mortels aussitôt que l'amour et la terreur l'auront vaincue. Rien n'est innocent et doux comme ses ruses et ses coquetteries naïves pour obtenir que le quaker lui parle de Chatterton. Elle est bonne et modeste jusqu'à ce qu'elle soit surprenante d'énergie, de tragique grandeur et d'inspirations imprévues, quand l'effroi fait enfin sortir au dehors tout le cœur d'une femme et d'une amante. Elle est poétique dans tous les détails de ce rôle qu'elle caresse avec amour, et dans son ensemble qu'elle paraît avoir composé avec prédilection, montrant enfin sur la scène française le talent le plus accompli dont le théâtre se puisse enorgueillir.

Ainsi ont été présentés les trois grands caractères sur lesquels repose le drame. Trois autres personnages, dont les premiers sont les victimes, ont été rendus avec une rare vérité. John Bell est bien l'égoïste, le calculateur bourru; bas avec les grands, insolent avec les petits. Le lord-maire est bien le protecteur empesé, sot, confiant en lui-même, et ces deux rôles sont largement joués. Lord Talbot, bruyant, insupportable et obligeant sans bonté, a été représenté avec élégance, ainsi que ses amis importuns.

J'avais désiré et j'ai obtenu que cet ensemble offrît l'aspect

sévère et simple d'un tableau flamand, et j'ai pu ainsi faire sortir quelques vérités morales du sein d'une famille grave et honnête; agiter une question sociale, et en faire découler les idées de ces lèvres qui doivent les trouver sans effort, les faisant naître du sentiment profond de leur position dans la vie.

Cette porte est ouverte à présent, et le peuple le plus impatient a écouté les plus longs développements philosophiques et lyriques.

Essayons à l'avenir de tirer la scène du dédain où sa futilité l'ensevelirait infailliblement en peu de temps. Les hommes sérieux et les familles honorables qui s'en éloignent pourront revenir à cette tribune et à cette chaire, si l'on y trouve des pensées et des sentiments dignes de graves réflexions.

Vigny avait cru devoir justifier le mérite poétique de son héros, les espérances que son œuvre précoce pouvait donner à la littérature anglaise, par quelques fragments de ses poèmes : il entendait ainsi « faire mieux apprécier l'immensité de ses recherches savantes et la vigueur précoce de son talent », démontrer aussi les torts impardonnables de la société à l'égard du génie dont elle fait sa victime.

La *Bataille d'Hastings*, les *Métamorphoses anglaises*, la *Ballade de Charité* figuraient ainsi à la suite de la pièce de Vigny : il a paru inutile de reproduire ici ces textes, que l'on trouvera aisément dans une édition des œuvres de Chatterton. Celle dont se servait Vigny semble avoir été le tome XV des *English Poets* de Chalmers (1810). [*Note de l'éditeur.*]

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

I. L'ORIGINE ET LE SENS DES PIÈCES.

LA MARÉCHALE D'ANCRE.

On a vu (*Théâtre*, t. I[er]) quelle part Vigny entendait prendre au mouvement d'émancipation de la scène française : en initiant à un Shakespeare transposé le public parisien, n'inspirerait-on pas une émulation féconde à la littérature dramatique, un goût plus relevé et plus vivant aux spectateurs habituels des *Regulus* et des *Clytemnestre?* Audace assurément — on l'avait vu le 24 octobre 1829 — mais timidité malgré tout, puisque le poète s'abritait derrière le fantôme de Shakespeare. «Détour», disait Sainte-Beuve. «Victoire sans portée», déclarait A. Dumas, dont le drame en prose d'*Henri III et sa Cour*, dès le 11 février 1829, avait pu sembler autrement radical. Et le succès d'*Hernani*, le 25 février 1830, devait rallier la jeunesse autour d'une œuvre se réclamant des mêmes libertés qu'*Othello* sans s'autoriser simplement d'un grand nom étranger : Vigny ne paraîtrait-il pas à visage découvert, comme l'un des champions déclarés du drame nouveau?

Dès le 2 juin 1830, Boulay-Paty signale que Vigny prépare, sous le titre *La Maréchale d'Ancre*, une «tragédie»; l'auteur de *Cinq-Mars* trouve aisément dans ses souvenirs, dans les lectures faites jadis pour son roman, une matière possible : il faut noter qu'une pièce de même sujet et de même titre, par P. Lacroix, drame historique en cinq

actes et en vers, avait été reçue en 1828 à l'Odéon et arrêtée par la Censure. Non sans hâte, l'auteur d'*Othello*, qui voit plusieurs de ses émules passer par la brèche qu'il a faite et planter leur bannière en avant de son propre étendard, veut justifier une initiative plus personnelle. La chute de Charles X semble aviver son inspiration, l'attirer aussi du côté des interprétations audacieuses de l'histoire, de sa justice immanente, de ses troublantes vicissitudes : le 2 août 1830, en plein tumulte de révolution, le poète commence à écrire sa pièce, la termine provisoirement le 27 septembre, et pour de bon le 30 octobre.

L'idée mère, note le *Journal* à l'heure du procès des ministres de Charles X, est «l'abolition de la peine de mort en matière politique», «un exemple d'assassinat juridique par la Cour»; ce sera «une page d'histoire sur le théâtre». A vrai dire, la fatalité qui venait en trois jours d'emporter la branche aînée des Bourbons, restaurée après tant d'efforts, ne laisse pas de peser d'un poids singulier sur la conception historique dont Vigny veut donner, dans un drame, une transcription concrète : un *talion* mystérieux, ici pressenti par la superstition florentine, opère dans la destinée des puissants. L'auteur de *Cinq-Mars*, sous l'effet de ces idées, ne s'est guère remis à l'étude de ses documents historiques. On ne voit pas d'autre rapprochement certain avec les *Mémoires* de Retz que le duel de Coutenan et Gondi (*Grands Écrivains*, I, p. 204) qui inspire le duel de Concini avec Borgia (V, 12).

Cependant Vigny semble avoir repris les *Mémoires de Sully*, pratiqué l'écrit anonyme de P. Dupuy, *Histoire des plus illustres favoris anciens et modernes, avec un journal de ce qui s'est passé à la mort du mareschal d'Ancre* (Leide, 1659). Il connaît le *Courier picard* de 1615. Un roman historique de L. de Sabaroth, *Marie de Médicis* (1827), faisait intervenir une prédiction de Bohémienne et même une apparition du Juif-Errant. Avec sa vive initiation shakespearienne si récente, Vigny ne pouvait manquer d'être pénétré de réminiscences fort durables : c'est ainsi que le souvenir de lady Macbeth s'est de bonne heure imposé pour le personnage principal, ou que la scène de jalousie (IV, 1) rappelle le heurt d'Iago et d'Othello. Mais la destinée, dans les pièces historiques de Shakespeare, est davantage fondée sur les caractères et les tempéraments, moins extérieure et mécanique : la progression d'un grand événement, malgré l'effort de philosophie du poète français, a ici quelque chose d'artificiel. Vigny ne se défend pas contre les séductions du «drame fataliste» que les environs de 1830 avaient

particulièrement mis en faveur en France; il n'ignore pas le *Wallenstein* de Schiller, drame d'ambition et de superstitieuse montée vers la toute-puissance, où la femme est demi-complice de l'homme, où une impérieuse «force des choses» est plus qu'à demi favorable d'abord, puis fatale, à l'un et à l'autre.

Lue les 5 et 9 octobre 1830 chez M^me^ Dorval, «la première tragédienne existante», à qui le poète destine le rôle de l'héroïne; reçue le même mois à l'Odéon, la pièce est jouée le 25 juin 1831 — mais avec M^lle^ Georges en maréchale d'Ancre. Les avis d'Alexandre Dumas au cours des répétitions, plus tard ceux de Sainte-Beuve furent acceptés avec docilité par le dramaturge débutant. Un incident relaté par le beau-frère de Victor Hugo expliquerait comment la pièce, annoncée le 22 juin, ne commença véritablement sa carrière qu'à partir du 25. «Après le premier acte, raconte P. Foucher (*Entre Cour et Jardin*, p. 182), on vint annoncer qu'une indisposition subite de M^lle^ Georges ne permettait pas de continuer la représentation, qui fut redonnée quelques jours après. On voulut supposer que l'illustre artiste avait été un peu trop serrée dans son corset...» La pièce tient l'affiche près de trente soirs, du 25 juin au 1^er^ août : comme il s'agit de l'Odéon, qui dès cette époque était un théâtre un peu négligé du grand public, on voit qu'il s'est agi là d'un succès réel.

Après ce début, en conséquence, Vigny songe à donner raison à ceux qui avaient salué en lui «un auteur dramatique de plus». «Je commence un drame de *Madame Roland* en attendant qu'on joue *la Maréchale d'Ancre*», avait-il écrit dans son journal le 21 novembre 1830 : après la représentation, les projets se succèdent, en général peu poussés au delà du plan et de quelques scènes épisodiques. Cependant l'attente des milieux littéraires serait favorable. A la *Revue des Deux Mondes* — qui pouvait à ce moment passer pour bien informée sur tout ce qui touche à Vigny — la chronique de quinzaine du 30 novembre 1832 annonce, à la Porte-Saint-Martin, «la reprise de *la Maréchale d'Ancre* de M. Alfred de Vigny, en attendant son nouveau drame, qui fera son apparition dans le mois de février prochain...» De fait, le poète, qui publie en volume les nouvelles de *Stello*, songe ces années-là à une *Sylvia*, tragi-comédie en cinq actes en vers, à une *Rachel*, drame en cinq actes, et à *Quitte pour la peur* : la saynète seule sortira des limbes où le poète s'est toujours plu à dispenser une vie incomplète à des créations éventuelles. Beaucoup d'autres drames, des tragédies du *Paraclet*, d'*Erostrate*, sont

notés comme des sujets possibles à la suite de ses lectures, surtout lorsqu'il se documente pour *Daphné*.

Le 12 février 1834, Vigny retirait *la Maréchale d'Ancre* du théâtre de la Porte-Saint-Martin où l'on avait songé, en effet, à offrir une nouvelle carrière à la pièce. Elle fut reprise aux Français et jouée huit fois avec Mme Dorval dans le rôle principal, pendant l'été de 1840. Ses réapparitions à la rampe ont été rares : signalons celle qui l'a fait donner en avril 1897, à l'Odéon, pour le centenaire de Vigny.

QUITTE POUR LA PEUR.

Cet audacieux marivaudage fut écrit à l'intention de Mme Dorval pour sa représentation de bénéfice du 30 mai 1833, à l'Opéra, «cadre trop grand pour cette miniature». Son point de départ est une de ces anecdotes que le XVIIIe siècle a passées au XIXe : que ce soit Chamfort qui l'ait fournie à Vigny (Potez, *Mercure de France*, 16 janvier 1909), ou Collé (*Trop est trop*) ou Bezenval (G. Maurevert, *Le Livre des plagiats*, 1923, p. 278), ou Balzac (*Physiologie du mariage*, Médit. XXVII), ou qu'il l'ait entendu raconter à la princesse de Béthune un soir (*Journal d'un Poète*, p. 61), elle fut, assure l'auteur, «écrite en un jour», le 1er mai 1833. La comédie d'Imbert, *Le Jaloux sans amour* (1781), offre l'analogie d'un titre plutôt que d'une situation.

Vigny a attribué une importance *de fond* à une bleuette qui se servait d'une forme connue (la *Revue de Paris* publia en 1829 des «proverbes»; le genre, d'ailleurs, a sa tradition avant Musset) : «Bagatelle, dira Vigny le 8 août 1848, mais le fond en est plus grave que vous ne pensez. Il est bon de corriger des Othello sans amour, ... et de montrer une vengeance de bon goût, qui est en même temps une noble et généreuse protection, un pardon, et une réparation.»

Les lignes inédites suivantes achèvent de nous renseigner :

Si cette petite pièce pouvait occuper la moindre place en littérature, ce serait celle que tient dans l'atelier d'un Peintre une esquisse au Pastel dans le goût de Boucher et de Vateau, une sorte d'ébauche faite en deux soirées et entre deux grands tableaux, pour représenter en quelques traits un tems effacé et des mœurs perdues.

La femme adultère de 1778 n'avait à craindre ni le poignard du moyen âge ni le sabre vengeur du garde national outragé de 1832. C'était un de ces tems de confusion religieuse et morale où les hommes n'ont plus pour guides que leurs sentimens individuels d'honneur ou de bonté. Les dehors seulement sont respectés alors et ce que l'on nomme les convenances. (Manuscrit de la pièce.)

Malgré Bocage et Mme Dorval, ce «péché véniel» ne fut pas goûté d'abord. Le poète s'exagéra singulièrement le différend qui éloignait de son féminisme le public. «La multitude me hait, note le *Journal* inédit, elle se soumet de force à mes livres que lui imposent les poètes et les philosophes, mais elle sent le mépris que j'ai pour elle et me le rend en haine... Le sujet lui donnait ce soir quelque chose à deviner, la multitude s'appliquait à comprendre. Elle a réussi à comprendre l'événement, mais n'a pas compris la satire philosophique et la question sociale lui a échappé.»

En juillet 1849, l'ouvrage fut repris au Gymnase avec Rose Chéri et Bressant, après qu'eut été également envisagée une nouvelle représentation à bénéfice à l'Opéra. Vigny, alors au Maine-Giraud, s'inquiète de n'avoir reçu que le 8 une lettre qui lui demande une autorisation dont on s'était passé, puisque c'est ce soir-là qu'avait lieu la première. «Mon intention était que cette bagatelle ne fût représentée que cet hiver, *sous ma direction*, et après des ouvrages de moi plus importants...» Quand, de retour à Paris, le poète, satisfait cette fois de l'accueil de la presse et du public, peut assister à une représentation le 30 décembre, il trouve son acte «joué à ravir par une certaine Rose Chéri, jeune et charmante célébrité, qui ressemble dans ce rôle à Mademoiselle de Coulanges dans *Stello*». Quant à Bressant, il est «aussi duc et pair qu'on peut l'être». On a dit que la Censure républicaine interdit la suite des représentations, après la cinquantième.

Quitte pour la peur a été encore repris et joué cinq fois en 1897 et reste au répertoire de la Comédie-Française.

CHATTERTON.

Vigny, attristé comme les meilleurs de sa génération par la faillite de l'«esprit pur» sous le régime de Juillet, inquiet des retentissants suicides d'artistes et d'hommes de lettres qui semblaient clamer une tragique détresse — lui-même, après *Stello*, avait reçu de nombreuses lettres de jeunes auteurs désespérés, et les faits-divers de la presse contemporaine sont pleins de récits tragiques (cf. *Le Voleur*, 10 août, 25 août, 5 novembre 1834) témoignant de la misère des *intellectuels* — a voulu porter devant le public parisien cette grande pitié de l'homme de lettres. Balzac défendait la même cause avec plus de sens

pratique dans sa *Lettre aux écrivains français* (1er novembre 1834). Vigny écrit sa pièce en dix-sept jours, et dans une sorte de fièvre.

Il l'a dit lui-même dans son *Journal* inédit, le personnage importait peu : il eût pu s'appeler Stello. Gœthe, que Vigny pratique en 1830-1831, avait dans son *Torquato Tasso* mis en scène un personnage inquiet, ombrageux, jaloux même de l'assurance de son antagoniste, l'homme d'Etat. Il est possible qu'il s'en soit souvenu (cf. Dalmeyda, *Gœthe-Jahrbuch*, 1902). Chatterton, figure apitoyante par sa jeunesse dès qu'on omettait certains traits fort déplaisants de la réalité, avait déjà sa légende (cf. notre édition de *Stello*, p. 419), et symbolisait, depuis la fin du XVIIIe siècle, une croissante revendication — à travers Chamfort, Chateaubriand, etc. — en faveur de l'artiste misérable. En tout cas, il n'était guère nécessaire pour Vigny d'observer, comme on l'a insinué, qu'*Aldo le Rimeur* de George Sand, paru dans la *Revue des Deux Mondes* (1833, t. III), mettait en scène «le lâche histrionisme de la production poétique», unique ressource pour le «barde» qui ne voulait pas mourir de faim.

Il serait peu opérant de prétendre retrouver ici la figure du jeune poète anglais (J. H. Ingram, *The true Chatterton*, 1910); Vigny a reconnu lui-même à plusieurs reprises que Chatterton n'était qu'un nom, et que la victime de l'indifférence et du prosaïsme aurait pu porter n'importe quel patronymique : il dira à L. Ratisbonne, peu avant sa mort, que seul le désir d'augmenter l'*illusion de la réalité* par la vérité d'un nom le détourna de faire vivre en Amérique un quelconque héros. Camoens, figure plus pathétique encore de poète infortuné, le tenta aussi quelque temps.

Son information reste donc assez médiocre. Il a pratiqué l'œuvre poétique de Chatterton dans l'édition Chalmers, connu par Nodier — ancien secrétaire du chevalier Croft, le premier apologiste du jeune désespéré — la légende du *marvelous boy*. Mais Vigny ne connaît pas encore l'Angleterre quand il écrit son drame. Ses vues sur un pays d'industrialisme pratique, plutôt dur à la poésie comme à la pauvreté, sont assez d'accord avec celles que son ami Barbier va vérifier par un voyage, fin 1835, et exprimer dans son *Lazare*. «La nef aux flancs salés qu'on nomme l'Angleterre» «...ce que sont les étoiles», rappellera le véhément couplet de Chatterton.

En 1857 seulement, il notera dans son *Journal* que la maison de Brooke Street, à Londres, où mourut Chatterton, est selon toute probabilité le numéro 39 : le jeune poète y habitait la mansarde unique, ayant vue sur la rue.

On verra plus loin (p. 369) que le personnage de Chatterton était au début, dans la pensée de l'auteur, encore plus aristocrate d'origine. Sur la profession de son père (mort en réalité en 1752, l'année de la naissance de Thomas), sur d'impossibles années d'études à Oxford, Vigny ne s'est nullement soucié de véracité biographique.

Il n'est pas douteux, d'autre part, qu'il n'ait lu la *Revue de Paris* d'octobre 1829 (J. Janin, dans la même livraison, faisait appel à Vigny, Latouche donnait sa fameuse *Camaraderie littéraire*) : or Philarète Chasles y parlait longuement de ces *quakers* dont un représentant allait tenir une place assez justifiée à côté du poète. (Dans sa première lettre à sa mère, le 26 avril 1770, Chatterton mentionne un quaker, avec qui il a fait route et «agréablement conversé» dans le coche qui l'emmenait de Bristol à Londres.) Rappelons à ce sujet qu'Émile Montégut pouvait noter dans ses cahiers de 1843-1844 que «pour avoir la physionomie de Locke, il faudrait fondre ensemble John Bell et le Quaker, deux des personnages par lesquels la *double face de l'Angleterre* a été fort bien montrée par M. de Vigny». Celui-ci tenait surtout, d'ailleurs, à mettre dans sa pièce une sorte de nouveau Docteur-Noir, un «raisonneur» qui fût en même temps de bon conseil, mais avec plus d'évangélisme.

Sur Beckford, l'auteur de *Stello* n'a pas été ébranlé par une note de la *Revue britannique* (1834, t. VII, p. 55, extrait de l'*Edinburgh Review*) protestant contre la méprise qui, d'un émule d'Horace Walpole, l'alderman Beckford, avait fait «un magistrat pesant, enfoncé dans la matière» : l'incarnation du dur positivisme industriel importait à Vigny plus que tout. Quant au bourg de Norton, tout imaginaire, peut-être a-t-il été suggéré à Vigny par Chipping Norton, à 72 milles de Londres, où l'on manufacturait la laine. (Note de M. A. Koszul; cf. p. 368.)

Il va de soi que, d'avance, une figure apitoyée de jeune femme — plus âgée cependant que le douloureux héros — devait se détacher sympathiquement de l'Angleterre indifférente et céder à un attrait surtout fait de pitié. La dolente Kitty doit quelque chose aux héroïnes si tendres de Shakespeare et de Richardson, peut-être aussi à la douce Desbordes-Valmore, mais il est certain que l'émotive actrice qui fut pour beaucoup dans le succès de la pièce et qui avait été pour beaucoup dans la carrière théâtrale de l'auteur, M^me^ Dorval, que Vigny voyait plus «idéale» que la réalité, s'est retrouvée aisément dans les traits les plus pathétiques de Kitty; entrée à la Comédie-

Française au printemps de 1834, elle y était «persécutée» par un parti mené par les amis de Mlle Mars : là encore, conflit douloureux.

Si Vigny était indifférent aux données réelles pour ses protagonistes, il a pratiqué la même désinvolture en ce qui concerne les «méchants et les hypocrites» que Chatterton, dans son monologue, se promet de frapper. Jeremiah Milles donne à ses *Cursory Observations* la date de 1782; Warton publie en 1778 le deuxième volume de son *History of English Poetry*, et en 1782 son *Enquiry* : cependant Vigny n'hésite pas à les faire accuser de mauvaise foi par son jeune héros, mort en réalité le 24 août 1770.

C'est donc de l'angle du «théâtre de pensée», non du théâtre historique ou de la biographie dramatisée, qu'il convient de considérer *Chatterton* pour rendre justice à cette pièce. Vigny ne s'est jamais placé sur un autre terrain, et en 1842 il disait à Villemain (*Journal* inédit) qu'il croyait à ce propos «qu'on devait diminuer à l'avenir l'action matérielle et ses puérilités pour tout donner à l'action spiritualiste et au développement métaphysique d'une vérité morale ou d'une idée philosophique...»

Les *Souvenirs sur le Théâtre français* de Jouslin de La Salle (Paris, 1900, p. 10), alors directeur gérant de la maison de Molière, relatent tout au long les conditions dans lesquelles le comité de lecture commença par refuser à l'unanimité la pièce présentée par Vigny.

> Faire connaître ce refus à M. de Vigny était pénible. Faire revenir les comédiens sur leur décision était impossible; et je tenais cependant à jouer l'ouvrage. Il n'y avait qu'un moyen, c'était de faire intervenir le ministre. Mais, depuis *Antony*, M. Thiers se souciait peu de ces histoires de coulisse...

La mauvaise humeur des sociétaires à l'égard de Mme Dorval, venue des théâtres de mélodrame, s'ajoutait aux autres raisons de défiance. Cette première fin de non-recevoir semble avoir été levée grâce à l'intervention du duc d'Orléans à qui le manuscrit fut communiqué, et de la reine, qui le lut à son tour, grâce aussi à la décision du directeur, qui tenait à passer outre. «Un mois après, *Chatterton* avait gagné sa cause, et Mme Dorval avait débuté...»

Le 5 août 1834, *Chatterton* est donc admis à la Comédie-Française. Les répétitions seront interrompues en janvier 1835 par la mort de Mme Joanny, la femme de l'acteur excellent qui joue le Quaker. Celui-ci d'ailleurs, et Geffroy dans Chatterton, vont répéter au domicile même du poète; le premier manque de finesse et le second d'en-

thousiasme, mais Vigny approuvera longtemps chez celui-ci «une tristesse, une ironie désespérée». Quant à Kitty Bell, son rôle était d'office attribué à Mme Dorval : d'où conflit avec Mlle Mars. Là encore, on s'émut en haut lieu. A un bal de l'Hôtel de Ville offert par le préfet de la Seine, Louis-Philippe demanda à Vigny si l'affaire était arrangée. «Cela devenait une question de cabinet» (H. Hostein, *Historiettes et Souvenirs*, 1878, p. 151). Quelques orages marquèrent les répétitions. Un *memento* du poète en a gardé la trace, celle aussi des indications prises par l'auteur au cours des représentations : plusieurs ont passé dans la caractéristique des personnages (cf. E. Sakellarides, *Alfred de Vigny, auteur dramatique*, p. 175). Joanny ne voulait pas d'un escalier tournant sur la scène de la maison de Molière. «Comme dans *Robert Macaire*, alors!» Au sujet de la mise en scène, on trouvera divers détails dans les *Souvenirs d'un homme de théâtre* de Ch. Séchan, décorateur de l'Opéra (1883, p. 240) : c'est de chez lui que venaient les impressionnants accessoires qui devaient contribuer au succès de la pièce. Voir aussi, dans *En regardant passer la vie*, d'H. Amic, la tradition rapportée par Luguet, gendre de Mme Dorval. Tout ceci explique que le drame, que la *Revue des Deux Mondes* du 15 janvier 1835 faisait prévoir pour bientôt, ait tardé à paraître devant le public parisien : le triomphe n'en fut que différé.

De la fièvre d'anxiété qui étreignait l'auteur le 12 février 1835, son *Journal* inédit porte témoignage. Note écrite «debout», à 6 heures du soir; long épanchement, à minuit, actions de grâces et, pour la première fois, de pleine gratitude de Vigny à l'égard du grand public; «j'ai des remords d'avoir mal jugé mes concitoyens... La finesse toute française et la promptitude de leur perception ont fait qu'aucune de mes intentions les plus fines et les plus déliées ne leur est échappée» : ce fut véritablement, pour l'auteur, une date inouïe dans toute son existence. Jusqu'à la reine Marie-Amélie, avec ses enfants dans une loge de face, qui semblait donner à cette grande soirée une approbation quasi-officielle : le repentir du régime «bourgeois» à l'égard de la poésie...

La pièce, accueillie le premier soir par une jeunesse enthousiaste et par un public séduit qui, dix minutes durant, acclama les artistes et le nom de l'auteur, tint parfaitement l'affiche : elle n'est pas jouée moins de trente-neuf fois entre le 12 février et le 8 juillet 1835, reparaît l'hiver suivant, est donnée en province, particulièrement en 1837 par Mme Dorval. Le pathétique d'une œuvre pitoyable aux secrets «génies» valut à son auteur une sorte de popularité douloureuse au-

près des jeunes, et même parmi la Bohème. Des étudiants «émeutiers» de cette époque franchirent le seuil de Vigny, d'ordinaire assez distant (cf. Mettais, *Souvenirs d'un médecin de Paris,* 1863, p. 120; Aug. Challamel, *Souvenirs d'un bugolâtre* (1885, p. 177), etc. Ce fut un moment de popularité, ou presque : l'hommage des enfants perdus du Romantisme, les H. Moreau, les Murger, date de ce temps. Le personnage même de Chatterton bénéficia en France, à cette époque, d'une célébrité qu'il avait peu connue (*Lord Chatterton* de Th. Ferrière; A. Pichot, etc.).

Chatterton restera naturellement au premier plan des souvenirs de Vigny. La reprise du 9 mars 1840 (dix représentations), en lui apportant quelques approbations de choix, lui démontrera que sa voix continue à être entendue; l'étranger joint de bonne heure ses applaudissements à ceux du public parisien. Et son *Journal,* en reprenant quelques-uns des problèmes liés au douloureux héros, «Chatterton spiritualiste» (7 mai 1842), «Chatterton a exprimé une des souffrances de l'âme au XIX^e^ siècle»; plus tard «Conversation avec Napoléon III» sur Chatterton (15 mars 1858), témoigne d'une hantise continue. Plusieurs mesures efficaces ont été le résultat de son initiative : grâce à elle, les droits de la littérature à se défendre contre l'indifférence ou l'exploitation sont mieux compris; diverses fondations et associations protectrices sont, à leur façon, des effets pratiques de l'intervention pathétique de Vigny.

Sans doute parce que, pour lui, Kitty Bell s'identifiait avec M^me^ Dorval, le poète se montre assez peu favorable à toutes les reprises que souhaitaient, sans elle, directeurs et acteurs. Même après la mort de l'actrice en 1849, une sorte de superstition le détourne de risquer l'aventure : en février 1852, il s'oppose à ce que sa pièce soit reprise à l'Odéon. Non sans déférer à trois *desiderata* de la Censure en éliminant des allusions désobligeantes à l'Empire, *Chatterton* est joué au Théâtre-Français neuf fois en décembre 1857 et six fois en 1858 (avec Geffroy et M^me^ Arnould-Plessy). Reprise en février 1877 avec Volny et M^lle^ Broisat, la pièce est alors reçue avec froideur par la critique, mais tient l'affiche pendant onze représentations. Elle a depuis, et non sans succès, servi d'échantillon romantique et comme d'objet de démonstration (1895, 1900, 1907). Une excellente reprise à la Comédie-Française en 1926, avec M^lle^ Ventura et MM. Fresnay et Dorival, permet à nouveau de l'applaudir.

Il n'est pas douteux que, pour le poète qui, disait Th. de Banville, avait été le représentant de «la distinction que tous les poètes ont

dans leur âme,... un signe vivant et visible de notre noblesse», *Chatterton* ne fut pas seulement un épisode de carrière, mais un haut fait éloquent. Quatre ans avant sa mort, le 15 décembre 1859, Vigny entretenait encore l'Académie des morts désespérées d'écrivains, Nerval, A. Masson, Bordas, Dumoulin, D'Avrigny. C'était rester fidèle, comme il l'avait toujours été, à ce dessein, tout de revendication idéaliste, qui lui avait fait écrire :

Avec *Chatterton*, j'ai essayé de faire lire une page de philosophie au théâtre. Je voulais qu'on dît : *c'est vrai*, et non : *c'est beau*.

Ensuite, et plus que jamais, les plans dramatiques de Vigny restent en portefeuille et sur chantier. D'innombrables projets de pièces émaillent toujours ses papiers intimes : on les trouvera dans le *Journal* inédit. C'est là que le poète se donnait, de sa médiocre fidélité apparente à la forme dramatique, une explication curieuse :

J'ai longtemps cherché quelle secrète antipathie m'éloignait d'écrire pour le Théâtre, antipathie étrange en moi dont le principal *instinct* ou *talent* est la composition dramatique. En analysant l'art théâtral je l'ai trouvé... C'est qu'il y a dans cet art une partie qui reste toujours flottante, celle du *jeu* qui appartient à l'acteur, et ce qu'on appelle le *jeu* n'est rien moins que l'expression des sentiments, le dessin des tableaux et celui des scènes, c'est-à-dire trois des sources d'émotion.

II. LES TEXTES.

LES MANUSCRITS.

LA MARÉCHALE D'ANCRE.

Le manuscrit de *La Maréchale d'Ancre*, donné par Vigny à M^me^ Dorval et par celle-ci à F. Lumet, appartient aujourd'hui à M^me^ de Béhague qui a bien voulu nous permettre de le consulter. Dans sa reliure romantique à fermoirs, assez terne, aux initiales de M^me^ Dorval, il réunit des feuillets de deux sortes de papier, d'une pagination discontinue. Il porte l'indication : «écrit du 2 août au [27 septembre] 30 octobre 1830», indice d'une remise en œuvre que le déroulement contemporain des événements politiques explique assez; d'ailleurs

l'acte II porte aussi, avant la date *ferme* du 7 août, l'indication raturée du 23 juillet.

Vigny, sans doute sous l'influence des événements historiques dont il était le témoin, et aussi par l'effet de l'orientation littéraire de son esprit, très disposé à cette date à exagérer la part du «destin» dans les affaires historiques, avait donné d'abord à son drame une atmosphère encore plus *fatidique*, plus fataliste, qu'il a dû atténuer au cours de son travail. Le rôle des prédictions et des pressentiments, celui de la *vendetta* corse, étaient plus marqués dans le manuscrit, et d'ailleurs rattachés l'un à l'autre. Borgia est «conduit par elle comme par une destinée qui le conduit»; jeu de Montglat (I, 1), consultation des cartes par la Maréchale (I, 9), «As de pique! Huit de cœur! Victoire!» «Il faudra faire arrêter le Prince de Condé, disait la Maréchale (I, 3), mais pas aujourd'hui, le jour est mauvais et les dés sont malheureux», à quoi ne s'ajoutait qu'ensuite le «treizième» du mois. Concini de son côté (IV, 1), après : «... de tirer les horoscopes et de dire la bonne aventure», ajoutait : «C'est par là que j'ai deviné la lettre que vous ne voulez pas me donner, Michaïle.»

Quand Samuel (I, 1) s'en va sans répondre à Fiesque, celui-ci s'exclamait :

> T'en vas-tu comme un [revenant] fantôme? — Oui, ma foi, il disparaît. Le singulier personnage! [plaisant drôle!] — Il est certain qu'il sait tout [car je n'ai pu] et qu'il est discret [car je n'ai pu savoir ce que Luynes avait dit au Roi]. Le Roi a dit à Luynes, ce que Luynes a dit à Deagant et ce que Deagant a dit à Samuel qu'il a vu Deagant qui le tenait de Luynes, qui le savait du Roi, d'une puissance occulte [de celui qui est] d'un inconnu assis sur le trône ou à côté, de celle qui s'assied à côté...

Le reste des remaniements est peu de chose. Le nom de *Michaël di Borgia* revenait avec plus d'insistance. La caractéristique des personnages secondaires, M^mes^ de Rouvres et de Moret, Créqui, Montglat, etc., manque au manuscrit primitif. Pour Isabella Monti, «riant aux éclats et fondant en larmes d'un moment à l'autre», pour Thémines, «jouant à coup sûr sa partie politique», ce sont au contraire des suppressions qu'il faut signaler.

Différents détails relatifs au signalement donné (I, 1) de l'héroïne, «elle a du cœur, mais pas de cœur», «rusée comme une Italienne», «dévouée, vertueuse, simple», «étant si jeune», ont été éliminés. D'Anville (V, 3) «tenait une lanterne sourde», Borgia de même (V, 11). Vigny a beaucoup varié sur les couleurs du zinzolin.

A la fin de la scène v actuelle de l'acte I, tout un mouvement a été supprimé. Il a été question de la femme de Concini.

THÉMINES (portant la main à la garde de son épée).

Je ne sais à quoi tient que je n'envoie la sienne à ses montagnes.

FIESQUE (l'arrêtant).

Eh! par Dieu! mon ami. Vous ne le reverrez plus après-demain. J'ai affaire à lui demain matin. (Il emmène THÉMINES d'un autre côté.)

LES HUISSIERS.

Monsieur le Prince! Monsieur le Prince!

Tout un résidu de sentimentalité traînait dans le personnage de la Maréchale en face de son ancien amant (fin de I, 8 actuel) :

LA MARÉCHALE.

Je ne [prendrai pas cette] lui parlerai pas froidement comme à un étranger. Je lui ferais trop de peine... Eh! qui me dit qu'il m'aime encore? [l'ambition seule l'amène peut-être à la Cour] il vient à la Cour par ambition — il m'a oubliée. J'étais plus heureuse dans son tems. Nous avons été pauvres ensemble.

BORGIA.

Qui dirait [qu'elle] à présent que j'ai passé deux ans à ses pieds; [deux ans à lui dire] et que je la nommais Léonora? [s'est-elle seulement repentie?]

LA MARÉCHALE.

Il ne me saluera même pas! — [Que les hommes sont orgueilleux!] Lui parler froidement, comme tout le monde, est-ce possible?... Je ne le verrai pas — non — non (*elle va plus loin et lui tourne le dos*).

BORGIA.

Que je suis heureux de l'avoir oubliée! — et de ne plus l'aimer, du tout! du tout! (*il s'arrache la poitrine avec les ongles*).

Acte II, scène 7, le couplet de Concini sur la *vendetta* qui, de tout temps, l'associait à une rancune de famille contre les Borgia, s'aggravait de ceci :

Il y a du sang entre ces deux familles et [jamais elles n'ont] dans les montagnes de Corse les siens laissent croître leur barbe en signe de vengeance contre les miens.

La maison de Samuel (II, 7) était plus mystérieuse d'abord que le poète ne la laissera :

... le sage Hiram de la tribu de Nephtali ne bâtit dans le temple plus de portes secrètes et silencieuses que je n'en ai fait pratiquer ici depuis vingt ans. — Rien de ce qu'on fait n'est vu, rien de ce qu'on dit n'est entendu dans ma sainte maison...

L'auteur, en faisant imprimer son manuscrit, a donc dû atténuer un romantisme un peu trop sensationnel que, associé comme il l'était à l'effort contemporain d'Hugo et de Dumas, il se permettait ingénument.

QUITTE POUR LA PEUR.

Ce manuscrit, donné à la Comédie-Française par L. Ratisbonne, en souvenir de la représentation du Centenaire de Vigny, le 27 mars 1897, comprend 52 pages, en partie recopiées sur deux sortes différentes de papier.

Quitte pour la peur ou [*Sauvez les apparences*] *une nuit de l'ancienne Cour,* proverbe en un acte : tel est le titre avec ses variantes; et encore : [*Une scène de Cour*] *Vengeance de Cour ou Quitte pour la peur.*

Le manuscrit témoigne de quelques remaniements qui laissent percer l'intention primitive. Les griefs dont la Duchesse s'expliquait à sa soubrette étaient d'abord plus vifs :

... qu'un homme soit mon mari et ne vienne pas me voir [une] seulement pour savoir quelle figure je puis avoir. M'expliquerais-tu bien ce que c'est précisément qu'un homme [qui me donne] dont il faut que je porte le nom, qui me l'a donné comme à une terre qu'on n'habite jamais, homme qu'il me faut respecter...

D'où plus de révolte passionnée, et le regret plus accentué d'une impossible maternité :

... Tout ce que je puis faire, c'est d'aimer, d'aimer [avec] de toute mon âme, toute ma vie, tout mon cœur, toute ma personne... Sa fille, je n'ai pas le droit d'être mère seulement et ce même monde, qui m'a... Sa fille ! [Toutes] Bien des femmes peuvent dire ma fille ce mot-là me fait [trembler] peur, car ce même monde qui [me] pardonne [d'être à mon] à une femme de mon rang d'être l'amie d'un homme [distin] de qualité, ne lui pardonne pas...

De même, quand la Duchesse hésite à ouvrir (scène XI) : «Il n'a [pas] le droit ni d'être jaloux ni d'être amoureux». «S'il me frappe tu crieras au feu!»

«Les noms de baptême sont faits pour être dits par ceux qui aiment, [et pour être dits tout bas]» était-il observé.

Le Duc, de son côté, se laissait aller à une désinvolture plus marquée (scène XII) :

Nous avons chacun nos petits secrets. Tenez, j'aime la petite Marquise autant que vous aimez le Chevalier, qui en est digne je l'avoue. Nous sommes jeunes, je ne sais si tout cela nous passera, mais [je veux être] [j'ai voulu] soyez bien assurée... La Marquise est belle et bonne comme dit M. de Voltaire et le Chevalier est un...

Dans la conclusion, la Duchesse donnait des épithètes plus louangeuses à la conduite de son mari :

L'ennemi! Ah! taisez-vous! [Il m'a traitée comme une enfant, avec une bonté, avec une pitié, qui me punissent [au delà] plus que la sévérité d'un autre] — Ah! je n'ai pas de meilleur ami.

Vigny n'a pas utilisé une réplique de Tronchin au Duc (sc. VIII) :

TRONCHIN.

Vous ne pouvez pas avoir de l'honneur, elle ne pouvait pas avoir de vertu.

LE DUC.

Pour elle je ne dis pas mais pour moi vous verrez.

CHATTERTON.

Le manuscrit de *Chatterton* (que M. L. Barthou nous a communiqué avec sa complaisance habituelle) se compose de grands feuillets écrits au recto (19 pour la «Dernière nuit de travail», 32, 37, 56 pour les trois actes du drame) qui ont servi à la typographie et semblent recopiés en très grande partie. Beaucoup de majuscules «symboliques». Peu de virgules. Quelques corrections ou additions au crayon. Voici quelques variantes importantes qui permettent de voir dans

quel sens allait l'élan créateur de l'écrivain au moment où il rédigeait la *Dernière Nuit* (la pagination est celle de la présente édition) :

[P. 235, l. 11.] les affections et les tendresses de sa vie se tournent chez lui en trop grand enthousiasme.

[P. 235, l. 23.] laisse échapper des gerbes de flamme et des laves...]

[P. 235, l. 35.] Cette [rare] exquise nature, [c'est] la plus rare de toutes celles de la création est celle du Poëte.
Celui-ci, cet homme plein de révélation, d'amour, [de bonté,] de souffrances et de bonté, c'est le Poëte.

[P. 236, l. 24.] Se faire soldat et passer quinze ans sous les armes.

[P. 237, l. 25.] Le Désespoir (ne l'avez-vous pas senti) [est une chose] n'est pas une idée ; c'est [un monstre qui] [c'est un sentiment] une douleur monstrueuse, pénétrante, inexorable comme les tenailles de la torture.

[P. 238, l. 16.] Quand un homme meurt de cette manière [il n'est pas plus suicide que si la foule le poussait dans l'eau. La société le noie.]

[P. 240, l. 14.] ces jeunes désespérés qui demandent une cellule et n'ont plus de cloître.

[P. 241, l. 16.] Je crois surtout à l'avenir et au besoin [d'idées] [de choses sérieuses d'un peuple qui maintenant écoute dans notre...]

La première rédaction ne contenait pas, vers la fin de la *Dernière nuit de travail*, les six lignes de justification supplémentaire : «Je n'ai point prétendu... la torture de ses victimes?»
Le signalement des personnages comportait, pour Kitty Bell, ces lignes caractéristiques :

Dans sa langueur accoutumée on doit sentir que ses pensées se tournent sans cesse vers la Religion. Elle en appelle toujours au ciel par ses regards des injustices de la terre.

La petite fille de Kitty Bell s'appelait d'abord Betzy, et les réponses que fait la jeune femme à ses propres questions, au début du 1^er^ acte, étaient mises dans la bouche de l'enfant. C'est de Peckham, ou de Greenwick (*sic*), non de Norton, que venaient les ouvriers de John Bell, et un changement de décor, dès la scène 2, les mettait en présence du patron dans l'arrière-boutique de la maison.
Kitty Bell avait d'abord une fragilité physique plus marquée, quel-

que chose de dolent à l'excès : elle n'est plus, comme dans *Stello*, une simple pâtissière. Au 2e acte, sa susceptibilité à l'égard de Chatterton, qu'on pourrait soupçonner d'un projet de séduction, se manifestait en quelques phrases que le poète a supprimées dans la bouche de Kitty :

[P. 287.] En effet rien n'explique son séjour dans une maison où personne ne leur semble, sans doute, pouvoir lui parler dignement ni l'entendre; et [je l'avoue sans détour devant monsieur] je ne sais s'ils n'ont pas pensé que leur ancien ami avait des torts dont sans doute il ne voudrait pas être soupçonné ! (elle veut dire qu'ils ont cru qu'il se déguisait pour la séduire).

Dans le rôle de Chatterton, quelques détails venaient d'abord aggraver la morbidesse congénitale du *marvelous boy* :

[P. 264.] Les Poëtes n'ont pas plus d'aiguillon que les abeilles.

[P. 265.] (Au lieu de : Cependant on a su que ce livre était fait par moi :) Parmi ceux qui l'ont vue, quelques-uns ont prié devant, et ont passé outre; beaucoup d'autres ont ri; un grand nombre m'a injurié; tous m'ont foulé aux pieds. Mais mon livre est couvert de gloire parce que j'y ai mis le nom d'un moine du... [Que faire ? J'ai tenté des travaux exacts et je] [Il fallait vivre] [J'ai tenté] On m'a parlé de travaux exacts je les ai [tentés, mais je n'ai pu les] abordés sans pouvoir les accomplir. Puissent les hommes [me] pardonner à Dieu de m'avoir ainsi créé !...

... Je suis né d'un homme [riche, d'habitudes molles et élégantes] affaibli par de longues années de guerre, je suis né d'une femme faible et mélancolique. — Le moindre poids écrase mes épaules. Le moindre travail rompt mes bras... [Je ne suis pas encore formé, ma tête seule est complète. Je grandissais encore il y a six mois, et quand je] Si je tourne une roue elle m'entraîne, si je [viens] presse un rabot il me déchire, si [je mets] j'appuie le pied sur une bêche elle me coupe.

Vigny, par un retour plus ou moins conscient sur lui-même, attribuait ainsi une condition manifestement très relevée à son héros. C'était Chatterton lui-même, à l'Université d'Oxford, qui avait vendu la jument Rébecca à lord Talbot. Ces jeunes seigneurs le traitaient avec la désinvolture de camarades émancipés à l'égard d'un «petit» resté en arrière. Aussi le Quaker (acte II, sc. V) insistait-il sur l'attrait exercé sur cet enfant par la pure Kitty : «Ta grâce maternelle a dû toucher celui qui n'est pas encore loin du berceau... Il te contemple comme une sœur divine, il te vénère comme une...»

Le long monologue de Chatterton, au début du 3e acte, comporte dans le manuscrit quelques détails que le poète a supprimés, un ricanement désespéré : «je frapperai du [fouet] pied les hypocrites...»

(C'était avant de se mettre à l'ouvrage qu'il devait dire cela.) Allons ! J'ai une nuit aussi à mes ordres, moi — une sombre nuit, sur mon honneur ! — Allons, [à l'ouvrage !] — j'ai réglé mes comptes avec le jour, le bruit et les hommes ; nuit, silence et solitude, que m'apportez-vous ! Serait-ce [la gloire] la certitude de gloire de ces feuilles de papier ?

Oui, je mentais. — Quand on parle on dit vrai. Quand on écrit on ment. Pourquoi cela ?

Ah ! misère ! tu me mors au cœur ! que ta dent est acérée.

Pour sa *sortie raisonnable* (III, 2), Chatterton invoquait l'*εὔλογος ἐξαγωγή* de D. Laerce (*Vie de Zénon*). Le dégoût du poète pour les compositions archaïques, son désir de se trouver dans un monde plus direct et vivant se manifestait dans ce développement (III, 1) :

Harold... Que me fait cet Harold avec sa maîtresse aux cheveux roux... je donnerais dix mille [hommes] conquérants comme lui [pour une sœur qui viendrait pleurer avec moi] et tous les grands vers qu'il débite pour un mot franc dit par un frère, ou une sœur [comme Kitty, une femme vraie, simple, cette Ki...] une femme vraie, simple comme...

Encore rêver ?... toujours rêver au lieu d'écrire, d'où vient cela ? [est-ce faiblesse].

Un mysticisme excessif était d'abord attribué au personnage du Quaker :

Nous ne daignons pas donner à la terre nos pensées, nous les élevons toutes au ciel...

Parfois, d'ailleurs, Vigny oubliait le tutoiement de rigueur dans cette bouche : d'où des corrections nécessaires. De nombreux jeux de scène figurent au manuscrit seulement, ayant sans doute passé dans la présentation même de la pièce.

A plusieurs reprises, l'auteur s'est contenté d'écrire «coupez ceci», sans supprimer lui-même, d'une rature, des passages qui faisaient longueur ou double emploi. Tel est le cas pour ceux-ci (II, 1, vers la fin, après : ... la contagion de mon infortune) :

CHATTERTON.

Il n'y a qu'un homme dans l'histoire qui ait eu le sens commun c'est ce

ministre italien en France qui disait [d'un homme] de tout homme : ne me dites pas ce qu'il vaut mais dites-moi s'il est heureux.

LE QUAKER.

Il n'y a plus d'ordre dans ce que tu dis. Tu te plais trop dans une [folie] sagesse amère qui mène à la folie. Toi qui parles de la Fortune, souviens-toi qu'il ne faut que le doigt d'un enfant pour tourner sa roue du bas en haut. Espère, tout est là.

CHATTERTON.

Espérance, c'est une [superbe] belle route mais [si je sais] qui sait où elle mène ? [je veux bien]

(Acte II, scène II) :

CHATTERTON.

Oui, de mon père.

L. TALBOT.

Ah ! il était bien vieux aussi. Que veux-tu ? tu es philosophe, je crois, je n'ai pas besoin de t'en dire davantage.

CHATTERTON.

[Quarante-sept ans.] Cinquante-sept ans.

L. TALBOT, sans écouter.

Ah ! ma foi ! la vieillesse ! Que veux-tu ? C'est le Diable. Te voilà héritier

Enfin, il est tout à fait conforme à ce que nous savons du génial jeu de scène par lequel Mme Dorval imaginera de terminer la pièce, de trouver dans le manuscrit cette simple indication :

«Elle crie, redescend l'escalier et tombe sur la dernière marche.»

LES IMPRIMÉS.

LA MARÉCHALE D'ANCRE, drame, par M. le comte Alfred DE VIGNY, auteur de *Cinq-Mars*, des *Poèmes antiques et modernes*, du *More de Venise*, etc. Représenté sur le Théâtre royal de l'Odéon, le 25 juin 1831. Avec un dessin de M. Tony Johannot. Paris, Gosselin; Barba MDCCCXXXI. Imprimerie de Cosson. In-8° de XII-142 pages.

Journal de la Librairie, 23 juillet 1831. En épigraphe sur la page de titre intérieure : *Quos vult perdere Jupiter dementat.* Le dessin de T. Johannot représente, dans la manière noire, la scène XVI de l'acte V. A la fin de l'Avant-propos, ce remerciement aux acteurs :

J'ai beaucoup à me louer de tous les acteurs de l'Odéon. J'avais tenté de donner un caractère à chacun des personnages de ce tableau d'histoire. Plus le tableau était vaste, moins ses détails multipliés devaient tenir de place; il fallait donc que, pour concourir à l'ensemble, chaque acteur fît le sacrifice de l'étendue de son rôle. Cela s'est fait avec un accord et un esprit bien rares et qui méritent beaucoup d'éloges. J'ignore, du reste, entièrement, l'art de rédiger ce procès-verbal de la représentation que l'on joint souvent à l'impression. Apprendre au public ce qu'il a applaudi, me semble au moins inutile. Tous les soirs il distribue lui-même largement une noble récompense aux mieux faisans du tournoi. Chaque élan d'inspiration est reçu par un élan d'enthousiasme. Cela vaut mieux que les louanges d'un auteur qui court le risque de vanter les rôles en louant ceux qui les ont représentés.

Et, à la suite de la liste des personnages, cet éloge de la principale interprète :

Les journaux manquent d'étendue pour analyser les créations de l'art difficile de la scène. Je ne crois pas qu'il y en ait un seul, par exemple, qui n'ait dit de mademoiselle George, qu'elle avait dépassé toutes les espérances de ceux qui sont le plus habitués à l'admirer; qu'elle avait saisi, avec une finesse à laquelle la tragédie n'exerce pas, toutes les nuances d'un caractère représenté dans sa vie intérieure et sa vie publique ; que le sourire de la comédie, qu'on ne lui avait jamais permis, était plein d'agrément en elle, et qu'il ne faisait que rendre ses douleurs plus douloureuses au spectateur. Ce n'était pas assez dire, ce spectateur en a dit plus :

On lui battit des mains encore plus qu'à Clairon.

Laissons donc le public rendre sa justice sur les bancs même du théâtre.

Vigny dit négligemment (p. 39) que cette édition est «rapidement imprimée pour les théâtres». Cependant il a tenu à y glisser, en bas de pages, des attestations historiques qui ont été conservées par la suite. Il y a d'ailleurs des négligences çà et là: p. 63, «mes deux cassettes de mes bijoux»; quelques fautes d'orthographe, *vindetta* reproduite du manuscrit; des fautes de genre; l'orthographe ancienne de Vigny est toujours *rétiré, guères, jusques, galans, mécontens, sermens*, etc.

QUITTE POUR LA PEUR, proverbe, par le C^te^ Alfred DE VIGNY. *Revue des Deux Mondes*, 1^er^ juin 1833, pages 533-564.

D'après une lettre à Bocage, publiée par M^me^ Pailleron (*François Buloz et ses amis*, p. 29), Buloz semble avoir enlevé de haute lutte — et pour des droits d'auteur dépassant 500 francs — la publication de cette saynète dans sa revue : «C'est cependant fort bien payé...» L'indication du décor manque. Scène VIII : «... une vengeance de bonne compagnie. Pauvre petite femme.» Scène XII : «Nom *du* baptême...». Scènes XII et XIII : certaines omissions.

ŒUVRES du comte Alfred DE VIGNY. *Le More de Venise, La Maréchale d'Ancre*. Bruxelles, Louis Hauman et Comp., libraires, MDCCCXXXIV. In-12 de XL-382 pages. Impr. de C.-J. de Mat.

Contrefaçon belge. Tome IV au faux titre. Pour *La Maréchale d'Ancre*, p. 209 à 382. Le texte suit celui de l'édition parisienne.

CHATTERTON, drame, par le comte Alfred DE VIGNY. Paris, Hippolyte Souverain, éditeur, 1835. In-8° de 229 pages, plus la table.

Journal de la Librairie, 4 avril 1835. «Despair and die» sur la page intérieure de couverture (on sait que c'est une citation du *Richard III* de Shakespeare, V, 3). En frontispice, une gravure d'Edouard May. En tête du volume, DERNIERE NUIT DE TRAVAIL DE CHATTERTON ; en appendice : SUR LES REPRÉSENTATIONS DU DRAME ET SUR LES ŒUVRES DE CHATTERTON.

On a vu plus haut (p. 367) en quoi la première édition différait du manuscrit. Vigny, d'autre part, introduit ici une ponctuation meilleure, ajoute divers jeux de scène mais en supprime d'autres : le tout va plutôt dans le sens de la concentration. Dans la *Dernière nuit de travail* : «agissent sur les sociétés par les travaux *et* la pensée» ; «la place du mot *ou* du sentiment». Quelques variantes témoignent d'un souci de couleur calviniste : *Ta loi est-elle selon Dieu?* demande le Quaker (I, II) ; Kitty Bell et le Quaker parlent de Christ, sans article.

Deux coquilles singulières, dans les *Notes*, font écrire à Vigny *Woodsworth*, et *vers* anglais pour *vieux* anglais.

CHATTERTON, drame, par le comte Alfred DE VIGNY. Deuxième édition. Paris, Hippolyte Souverain, 1835. In-8° de 232 pages.

D'après Quérard, il s'agirait d'exemplaires de la première édition avec un titre nouveau.

Chatterton, drame en trois actes, par le comte Alfred de Vigny. Berlin, Schlesinger, 1835. In-8° de 82 pages. («Répertoire du Théâtre français à Berlin», n° 145.)

Simple contrefaçon, comme aussi l'in-16 de la collection du «Théâtre français moderne». Dessau, 1835.

Dodecaton ou le Livre des Douze, tome second. Paris, Victor Magen, 1837. *Quitte pour la peur, proverbe.* A la fin : le C^te^ Alfred de Vigny.

La pièce de Vigny occupe les pages 95 à 153 de ce recueil collectif, où elle voisine avec du Stendhal (*le Philtre*).

Journal de la Librairie, 24 septembre 1836.

Œuvres de A. de Vigny. Bruxelles et Leipzig, C. Hochhausen et Fournes, libraires, 1837. Grand in-8° de 515 pages avec une gravure au titre, relative à *Cinq-Mars*.

A la suite de *Servitude*, *Cinq-Mars*, *Stello*, les *Poëmes* : la Lettre à lord ***, *Le More de Venise*, *Othello*, suivi des documents et variantes. Puis *La Maréchale d'Ancre* et *Chatterton*.

Théâtre. La Maréchale d'Ancre; Chatterton; Quitte pour la peur. Œuvres complètes. — V. Par le comte Alfred de Vigny. Paris, H. Delloye; V. Lecou, 1838. In-8° de 479 pages. Impr. Béthune et Plon.

Journal de la Librairie, 22 décembre 1838. Les documents sur Chatterton («Sur les œuvres de Chatterton») tiennent les pages 391 à 417. La table des matières donne l'indication des pages pour le détail des actes et la distribution des personnages.

Pour *La Maréchale d'Ancre*, l'orthographe *vendetta* remplace *vindetta*, *Michaele* remplace *Michaelo*. Peu de modifications dépassant un certain souci d'exactitude documentaire.

Quelques corrections, dans *Chatterton*, datent de cette édition : «Et ta loi est-elle juste selon Dieu» (I, II). Mais, en général, des détails de ponctuation et d'orthographe la font seuls différer des précédentes.

Théâtre complet du comte Alfred de Vigny. Nouvelle Édition : *Le More de Venise. Le Marchand de Venise. La Maréchale d'Ancre... Quitte pour la peur. Chatterton.* Paris, Charpentier, 1841. In-12 de 463 pages. Imp. Béthune et Plon.

Journal de la Librairie, 22 janvier 1842. «La seule bonne», dira Vigny de cette édition, en juillet 1849. (Voir notre édition du *Théâtre*, t. I, p. 303). *La Maréchale d'Ancre* occupe les pages 207 à 324. Une «Note sur le temps et l'action», à la suite de la pièce, rappelle que le drame se passe tout entier en deux jours, du vendredi à trois heures au samedi à trois heures après minuit.

Œuvres complètes de M. le comte Alfred de Vigny. *Théâtre*. Bruxelles, E. Laurent 1844. In-32. Cf. notre édition des *Poëmes*, p. 397.

Théâtre complet du comte Alfred de Vigny, de l'Académie française. *Le More de Venise. Le Marchand de Venise. La Maréchale d'Ancre. Quitte pour la peur. Chatterton.* Nouvelle édition. Paris, Charpentier, 1848. In-12 de 453 pages. Imprimerie Crété.

Journal de la Librairie, 29 juillet 1848. Cf. le 1^er^ volume du *Théâtre* dans la présente édition, p. 303.

Quitte pour la peur, comédie, par M. Alfred de Vigny, représentée à l'Opéra, le 30 mai 1833. Bruxelles, J.-A. Lelong, imprimeur-éditeur, 1850. In-32 de 38 pages.

Le comte Alfred de Vigny, de l'Académie française. *Théâtre complet. Chatterton. La Maréchale d'Ancre. Quitte pour la peur. Le More de Venise. Othello. Shylock.* Septième édition, revue et corrigée. Paris, Librairie nouvelle, 1858. In-8° de 562 pages. Imp. Bourdilliat.

Journal de la Librairie, 5 décembre 1857.

Œuvres complètes. Théâtre complet du comte Alfred de Vigny, de l'Académie française. *Chatterton. La Maréchale d'Ancre. Quitte pour la peur. Le More de Venise. Shylock.* Huitième édition, revue et corrigée. Paris, Librairie nouvelle (Michel Lévy frères), 1864. In-18 jésus de 477 pages. (Œuvres complètes de la Collection nouvelle). Typ. Bouret.

Journal de la Librairie, 22 octobre 1864.

Œuvres complètes. Théâtre complet. *La Maréchale d'Ancre. Quitte pour la peur. Le More de Venise. Shylock.* Par le comte Alfred de Vigny, de l'Académie française. Neuvième édition, revue et corrigée.

Paris, Michel Lévy frères, Librairie nouvelle, 1870. In-18 jésus de 481 pages. Imp. Cornillac. Fait partie de la «Bibliothèque contemporaine».

Journal de la Librairie, 2 avril 1870.

THÉÂTRE COMPLET, par le comte Alfred DE VIGNY. Tome Ier. *Chatterton. La Maréchale d'Ancre.* Paris, Charpentier; Calmann-Lévy, 1882. In-32 de 358 pages. Deux dessins de Jeanniot en fac-simile.

Journal de la Librairie, 30 septembre 1882. Fait partie de la «Petite Bibliothèque Charpentier».

ŒUVRES COMPLÈTES de Alfred DE VIGNY. Théâtre. II. *Quitte pour la peur — La Maréchale d'Ancre — Chatterton.* Paris, Alphonse Lemerre, MDCCCLXXXV. Petit in-12 de 421 pages. Impr. Lemerre.

Journal de la Librairie, 12 octobre 1885.

Signalons, en Angleterre, les *éditions scolaires de CHATTERTON* dans les collections suivantes : *Oxford Higher French Series*, ed. by Léon Delbos (Oxford, 1908; XCV-133 pages) édition d'Em. Lauvrière, accompagnée de notes concernant de nombreux détails de la vie anglaise; *French Plays for rapid reading*, ed. by A. Watson Bain (London, 1925; 69 pages).

ŒUVRES COMPLÈTES de Alfred DE VIGNY. Édition définitive. Théâtre. I. Paris, s. d. Librairie Ch. Delagrave. In-12 de 343 pages.

Journal de la Librairie, 30 décembre 1905. Texte en général correct. Quelques coquilles : p. 38 ta *fabrication* féodale; p. 198 *restent arrière;* p. 236 un *page de livrée;* p. 257 *Sauvez-vous* mon mari?

Le cinquantenaire de la mort de Vigny, en faisant tomber ses œuvres dans le domaine public, suscite un certain nombre de rééditions qui reproduisent en général les textes antérieurs : *Collection Nelson* (nos 119 et 120), *Collection Pallas*, *Collection miniature*, etc., ainsi que les diverses *Œuvres complètes*.

THÉÂTRE de Alfred DE VIGNY. Tome I. *La Maréchale d'Ancre; Chatterton; Quitte pour la peur.* Paris, E. Flammarion, 1914. In-18 jésus de 352 pages.

Journal de la Librairie, 6 mars 1914.

Œuvres de Alfred de Vigny. *Chatterton* (Bibliotheca romanica, nos 268, 269). Strasbourg, Heitz, in-32 de 146 pages.

Journal de la Librairie, 21 octobre 1921. Notice de F. Ed. Schnégans; quelques notes excellentes d'A. Koszul.

Alfred de Vigny. *Théâtre.* Notice et Annotations par Gauthier-Ferrières, lauréat de l'Académie française, mort pour la France. Paris, Librairie Larousse, 1922. In-8° de 213 pages.

Journal de la Librairie, 19 mai 1922. Bonne édition, accompagnée de notes et de documents, illustrée de quatre gravures.

III. JUGEMENTS ET OPINIONS.

LA MARÉCHALE D'ANCRE.

La Maréchale d'Ancre donnait satisfaction à la plupart de ceux qui, pendant la période de préparation du romantisme, avaient réclamé le «drame-chronique» en prose, favorable avant tout à la démonstration des ressorts secrets des grands événements, et à cette «couleur historique» dont était friande une époque enthousiaste de Walter Scott.

L'Avenir du 28 juin 1831, bien que des longueurs lui semblent déparer la pièce, la trouve fort belle. Le *National* du même jour félicite l'auteur, en dépit de quelques maladresses, de montrer partout «les traces d'une intelligence élégante et cultivée et cette habileté d'artiste, cette puissance de réflexion qui, ne jetant point grossièrement au parterre des héros sortis raides et tout d'une pièce d'un cerveau sans tact, sans science et sans souplesse, savent au contraire marquer chacun du signe qui lui convient...». La *Revue des Deux Mondes* du 1er juillet est d'abord satisfaite du double accord entre la philosophie et la poésie, du sens caché — l'idée de l'expiation —, du style élégant de la pièce. Même note sympathique dans la *Gazette littéraire* du 7 juillet, dans la *Revue de Paris* de juillet, qui déplore seulement que Vigny n'ait pas eu foi dans la seule histoire et qu'il ait cru devoir recourir à des «ressorts» qui la compliquent.

En revanche, le *Moniteur* (signé P., 28 juin) tourne en dérision ce «dévergondage romantique», sa fable «mesquine quand elle n'est pas ridicule». Deux sèches lignes du *Constitutionnel* constatent le succès. J. J[anin], dans les *Débats* du 27, souligne l'importance *fataliste* attribuée au jour du vendredi, et le sens d'expiation (pour le forfait de Ravaillac) que Vigny sous-entend à l'aventure de la Galigaï et de son mari. Sainte-Beuve, qui avait soutenu la pièce à la première, écrit à l'auteur, en juillet, pour lui signaler les défauts de l'œuvre, quelque lenteur au second acte, un trop long monologue au cinquième, mais pour affirmer ses mérites «de cœur» et de «vrai drame», les deux premiers actes «charmants d'exposition, de développement, de causerie, larges et reposés...». «Succès lent, dira-t-il dans son article de 1835, mais modéré, et de plus d'estime que de retentissement...» «Livre finement et spirituellement écrit, observe Fontaney le 26 août 1831. C'est une habile charpente et pourtant un drame sans animation, sans prestance.» Pour G. Planche (*Revue des Deux Mondes*, 15 février 1832) la destinée dramatique de Vigny paraissait nettement tracée, grâce à «une disposition calme et recueillie qui semblerait devoir l'éloigner du théâtre» et qui, au contraire, ferait de lui un auteur heureusement différent de ses émules de la jeune école. En somme, si Hugo et Dumas satisfaisaient mieux que Vigny le grand public, leur façon de traiter des sujets historiques avait ses dangers dont s'avisaient même des partisans du romantisme, et l'on était alors d'accord avec Janin : «Un poète dramatique de plus; nous en avions grand besoin !»

La parodie ne fait pas défaut, et Scipion Marin [«Aristophane, citoyen de Paris»], dans le *Sacerdoce littéraire*, 1832, fait paraître à l'acte I, scène II, «Alfred de Vigny avec sa Maréchale», et à l'acte III, scène II, un «chœur de Jeunes-France conduits par M. de Vigny» et costumés à la Cinq-Mars.

L'étranger avait quelque peine à voir clair dans la nouvelle génération française : la *Foreign Quarterly Review*, janvier 1832, plaçait *La Maréchale*, avec *Marion Delorme*, dans la foule indistincte des drames historiques à scènes successives; Henry Lytton Bulwer (*France social, literary, political*, 1834) admettait les qualités de forme de la pièce, mais contestait la vérité de son principal caractère.

La reprise de 1840 n'a guère suscité d'opinions nouvelles : la scène du duel seule produisit grand effet. La reprise de 1897 à l'Odéon, malgré le «triomphe» de M^me^ Weber, permet à Faguet (*Débats* du 5 avril) une fin de non-recevoir décisive, généralement acceptée.

QUITTE POUR LA PEUR.

On s'est borné à traiter *Quitte pour la peur* de «gracieuse esquisse» : c'est, avec plus ou moins de compliments accessoires, l'opinion concordante du *National* du 7 juin 1833, de l'*Europe littéraire* du 3 juin; le *Figaro* du 1er juin réprouve cette «comédie romantique», ce «dialogue froid et prétentieux», le *Moniteur universel* du 3 trouve que l'auteur «a abusé de la permission d'être ennuyeux»; les *Débats* du 1er juin, avec Janin, y voient «trois scènes sans action, sans gaîté, sans vraisemblance morale ou immorale», le *Courrier français* «l'erreur d'un homme de talent», le *Constitutionnel* un opuscule «écrit avec talent, mais d'un intérêt trop faible». Vigny peut se rendre compte que «la multitude» réussit à comprendre l'anecdote, mais non la satire, «la part la plus choisie de ses idées».

Mais si le féminisme conditionnel et apitoyé du poète, hostile aux jaloux sans amour, échappait à son auditoire en général, Sainte-Beuve trouvait «la moralité de la pièce plus grave qu'il ne semble au premier abord» (lettre du 31 mai).

Est-ce par l'évolution fatale de l'opinion entre la Monarchie de Juillet et la République? La reprise de 1849 au Gymnase permet de mieux goûter ce «vif tableau de mœurs équivoques» (*Constitutionnel,* 16 juillet). Si Charles de Mathorel, dans le *Siècle* du 9 juillet, T. Sauvage dans le *Moniteur* du 14 sont sévères, Th. Gautier dans la *Presse* du 9 juillet est ravi d'un «charmant proverbe, que jadis, dans le cadre trop vaste de l'Opéra, on n'avait pu apprécier à sa valeur». Janin lui-même, dans les *Débats* du 16 juillet, célèbre, à propos de ce «charmant duo» et de son «vice léger», la gloire, le sillon lumineux d'un grand écrivain, «oubliant et non pas oublié». Vigny est enchanté de ces témoignages favorables, et se déclare «conquis et soumis par la victoire de Mme Rose Chéri» dans le rôle de la duchesse.

Une reprise de cette œuvre aux Français, pour le centenaire de Vigny, lui fut peu favorable.

CHATTERTON.

Chatterton a retenti profondément au cœur de la jeunesse contemporaine. On a là-dessus des témoignages aussi concertants que ceux

de Jules Simon (*Premières Années*, p. 191), Maxime Du Camp (*Souvenirs littéraires*, 1882, I, p. 110), H. Berlioz (lettre à Humbert Ferrand, d'avril ou mai 1835), Labiche (lettre à Leveaux); des sympathies apitoyées comme celle de George Sand qui sort en larmes du théâtre, et qui tient à le rappeler dans sa *Lettre d'un Voyageur* du 26 avril (*Revue des Deux-Mondes* du 15 juin), une ballade d'Émile Deschamps, un sonnet d'Émile Péhant, etc.

Comme le dira Sainte-Beuve, ce succès d'émotion fit de Vigny «le patron réel, le discret consolateur» de toute une jeunesse inquiète, souffrant du réalisme d'une société que les intellectuels avaient pourtant appelée de leurs vœux. C'est en sortant du théâtre qu'un philanthrope, de Maillé La Tour-Landry, eut l'idée de fonder à l'Académie un prix qui porte son nom : écho touchant de cette émotion.

L'ovation qui, dix minutes durant, salua les interprètes et le nom de l'auteur, «les hommes battant des mains, les femmes agitant leur mouchoir»; les trente-sept représentations qui, presque d'affilée, permirent à un public nombreux d'applaudir ces pathétiques créations du poète, les tournées en province et l'écho presque immédiat à l'étranger — tous ces indices témoignent d'une «folie de succès» dont s'indignent les esprits rassis de l'époque. Cet accord, la presse ne permet pas de le vérifier d'une façon unanime : tandis que, pour l'expérience du *More de Venise*, la critique intelligente défendait volontiers le poète que le public n'était pas prêt à suivre, on sent, pour *Chatterton*, une résistance des journaux et revues — sauf si le romantisme leur est particulièrement cher — en face de l'élan sans condition d'une grande partie du public.

C'est toute une histoire, en particulier, que l'attitude du périodique dont Buloz avait pris la direction depuis peu. Bien que, le 15 janvier, elle eût annoncé la pièce comme une «tentative hardie de réaction spiritualiste au théâtre», la *Revue des Deux Mondes* du 15 février 1835, par la plume de G. Planche, avait opposé une fin de non-recevoir presque immédiate au plaidoyer dramatique de Vigny. Sans doute, «l'analyse est savante, inépuisable, courageuse, ingénieuse en ressources»; mais en reprenant les détails de l'action pour leur donner une autre tournure, le critique s'efforce de bien prouver que la pièce ne progresse que grâce à des invraisemblances et des silences contestables. «Drame spiritualiste et inactif», *Chatterton* démontre que son auteur n'est pas fait pour le théâtre. Bien plus! «A jouer des rôles comme Kitty Bell, Mme Dorval finirait par appauvrir ses facultés oisives, et pour atteindre jusqu'à elle, M. de Vigny court le risque

de compromettre la pureté paisible de son style.» D'autant plus imprévu que G. Planche était entré à la *Revue des Deux Mondes* sous les auspices de Vigny, cet article suscita les deux sonnets d'Alfred de Musset, dictés à George Sand le 18 février (publiés par Ratisbonne dans la *Revue nationale* du 10 juillet 1864), ainsi qu'une lettre irritée du poète à Buloz, et amena Sainte-Beuve à rendre hommage à *Chatterton*, et surtout à sa préface, dans son article du 15 octobre.

Assez penaude à ce qu'il semble devant le succès, la *Revue* avait donné dès le 15 février, et publié le 1er mars (par la plume de Sainte-Beuve), le 1er avril, des entrefilets optimistes et louangeurs :

Nous faisons des vœux pour que la popularité de *Chatterton* réfute glorieusement l'opinion individuelle de notre collaborateur. Tout assure, au reste, une brillante carrière au drame touchant de M. A. de Vigny. A l'auteur de *Stello* la gloire d'avoir le premier tenté une réaction contre le drame « frénétique » et le drame « à spectacle » ! Et cette tentative, nous l'espérons, portera ses fruits.

Dans le *Temps* du 17 février, L[œve]-V[eimar], après avoir rappelé ce qu'était le véritable Chatterton, signalait la transformation opérée par le poète français, qui réduit le drame à une action à deux personnages. «C'est un beau triomphe que M. de Vigny a remporté sur le public, habitué maintenant à une bruyante action, et qu'on ne cherche à émouvoir depuis longtemps que par la brutale influence des passions physiques.» Quelques semaines plus tard, L. Gozlan, dans le même journal (6 avril), plaçait Vigny, «le Racine de la prose», dans la plus pure tradition, non sans s'inquiéter d'une question mal posée : dans la société, «ce n'est pas l'intelligence qui souffre, c'est l'âme».

La plupart des critiques dramatiques, déconcertés par une pièce *d'idées*, à laquelle l'action importait peu, se placèrent à ce point de vue pour louer ou blâmer ce qui, au gré du poète, aurait dû paraître un plaidoyer persuasif aux professionnels de la littérature plus encore qu'au grand public. Le *Moniteur* du 16 février voyait dans *Chatterton*, à part le rôle de Kitty Bell, délicieux pendant deux actes, et à part «une sorte de magie de style», «une pièce étrangère, par ses formes, son exécution, à l'art bien compris» : «déraison et absurdité» que le Théâtre-Français aurait dû laisser au boulevard.

Le *Voleur* du 15 février, regrettant que dans cette œuvre «haute, brillante et profonde», l'action soit nulle, «sauf dans l'âme», y trouve

«le manifeste de la poésie contre le siècle, accusé de la méconnaître et de la repousser». La *Revue de Paris* de février 1835 (t. XIV, p. 225 et 307), après avoir constaté que *Chatterton* ne se rattache à aucune école, donne de la pièce une analyse sympathique, et constate bientôt que «le succès se confirme chaque jour. On apprécie mieux à chaque représentation les rares qualités d'analyse et de sensibilité, et les formes vraiment littéraires par lesquelles ce drame se renouvelle».

Où la politique ne va-t-elle pas se nicher? Vigny pourra dire sur le tard qu'à l'instigation de Victor Hugo, on affecta de croire que les prosaïques classes bourgeoises, les triomphatrices de Juillet, étaient visées dans la personne de Beckford, le dédaigneux utilitaire. «On souffla cette consigne aux Bertin des *Débats* pour me faire attaquer. J. Janin la perpétue...» Les *Débats* du 14 février (R.) estiment, en tout état de cause, qu'il ressort de la pièce «plutôt l'apologie du suicide que sa condamnation». Sur la thèse elle-même, le journal passait vite à l'ordre du jour. «La société... est facile et indulgente au mérite, dès que le mérite a percé jusqu'à elle; tout le monde trouve place dans le monde quand il le veut bien et longtemps... A la première représentation, le succès a été assez froid jusqu'au troisième acte, et même jusqu'à la seconde partie de cet acte. Depuis lors, le succès a été immense...» Le même journal, le 6 avril, revenait à la charge, cette fois sous les initiales de J. Janin, à propos d'un mélodrame des Folies-Dramatiques : «Vous faites de grandes préfaces sur l'état des poètes dans la société moderne, et vous vous évertuez à démontrer que l'homme de talent est aujourd'hui le plus malheureux des êtres créés! Paradoxe! Quel est le grand poète qui ne soit pas à sa place aujourd'hui?» Et cela semblait, assez perfidement, souligner la gloire d'Hugo en face de la discrète renommée de Vigny.

D'un point de vue tout opposé, la *Revue poétique* reproche, en février 1835, à l'auteur de *Chatterton* «d'avoir sacrifié à l'effet scénique le rôle véritable de la poésie sur cette terre où elle ne peut se faire accepter comme le précepteur de l'humanité qu'à la condition de s'humaniser un peu elle-même».

En raison du suicide final, *Chatterton* fut en général désapprouvé par la presse conservatrice. La Morvonnais dans l'*Univers catholique* (1837, p. 220) dira à ce sujet : «Si Chatterton avait eu un esprit plus chrétien, c'est-à-dire s'il avait vu les choses plus dans la réalité et avec moins de présomption et d'exigence, il eût peut-être été très

heureux sur la terre, et l'Angleterre compterait aujourd'hui un grand poète de plus.» On verra plus loin que le Parlement s'inquiéta de l'«immoralité» de la pièce.

C'est à ce genre de reproches que Vigny se crut obligé de répondre par une lettre ouverte au directeur de la *Revue des Deux Mondes* (chronique du numéro du 1er septembre 1835), et ce périodique fit suivre de quelques lignes obligeantes «cette juste réclamation».

L'article le plus élogieux se lit dans le journal d'A. Carrel : le critique anonyme (X.) du *National* (16 février), après avoir constaté que le poète, «lié à cette longue chaîne d'écrivains et de poètes qui, depuis des siècles, avec des différences nécessaires de mœurs, de formes et de lois, honorent l'art et ennoblissent l'humanité»... «s'est mis tout à fait hors du camp où l'on s'est plu à l'enrégimenter», donnait du drame une analyse élogieuse. «Ce qu'il y a de curieux dans l'ouvrage de M. de Vigny, c'est qu'il est à la fois simple et orné, qu'il touche par la vérité des émotions, en même temps qu'il occupe et éblouit par la recherche et l'éclat de la forme.» C'est surtout la personnalité de Vigny que grandissait ce compte rendu : «Il est impossible de ne pas l'aimer pour cette fière solitude où il défend et épure sa pensée...»

Après un premier article de F. Dugué sur la valeur poétique du drame, parfois étouffé sous le poème, V. Herbin, directeur d'*Art et Progrès, Revue du Théâtre*, constate que «M. de Vigny a présenté une œuvre exceptionnelle en dehors de toutes les règles et de toutes les conditions du théâtre, dénuée de mouvement et d'intrigue. Mais l'auteur ne l'a-t-il pas fait en connaissance de cause?» Il revient sur ce sujet, constate le succès croissant, s'arrête encore à la préface de la pièce après sa publication en librairie : les 63e, 65e, 78e livraisons de cette revue mettent vraiment au pinacle la pièce, les interprètes et l'auteur, «le Racine du romantisme». Dans le même périodique, cependant, Édouard Thierry voit dans le héros «la caricature du poète».

Parfaitement indifférent, dirait-on, à la condition des poètes de génie, le critique Ch. Maurice [Descombes], du *Courrier des Spectacles*, fut assez dur, et l'est resté dans son volume *Du théâtre, de la littérature* (1856, p. 402). «*Chatterton* n'est qu'une longue dissertation sur un fait cent fois mis au théâtre : l'amour timoré d'un jeune homme qui commence par l'exaltation et se détruit par le suicide. M. de Vigny a posé tout doucement sa contexture encore fragile sous ces deux aspects...»

Le *Constitutionnel* constate le succès, mais trouve faible la concep-

tion (16 février) : «le style est la partie remarquable de *Chatterton*, non pas qu'il soit toujours approprié à la scène, ni toujours exempt d'une certaine prétention». En somme, une «élégie touchante», à laquelle, insiste le journal le 19 avril, a été fait un «succès de style et de détails».

Les réserves ne manquaient donc pas, et Sainte-Beuve, sans méconnaître la portée du drame, ni son pathétique (*Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1835), se tenait à une observation qu'il glissera au bas de son article dans les *Portraits contemporains* : «Au lieu de peindre la nature humaine en plein, Vigny a décrit une maladie littéraire, un vice littéraire, celui de tant de poètes ambitieux, froissés et plus ou moins impuissants.» La *chlorose littéraire*, insinue-t-il aussi, mais dans le privé, est le fait de Chatterton. Saint-Marc Girardin de son côté combat sa thèse publiquement en Sorbonne.

La parodie trouvait là une proie merveilleuse. A la fin d'une imitation burlesque de l'*Angelo* de V. Hugo, le *Cornaro* de Dupenty et Duvert (Vaudeville, 18 mai 1835), *Chatterton* recevait son quatrain :

> Chatterton qui se tue au lieu de travailler !
> Et quelle est la morale enfin ? — un escalier !
> Piquante allégorie, admirable symbole
> Qui semble nous montrer comment l'art dégringole !

Des échos de *Chatterton* émurent le monde officiel, alors inquiet des revendications socialistes. Déjà mise en éveil par une intervention de Fulchiron, le 2 juin 1835, à propos des théâtres subventionnés et de l'absence de chefs-d'œuvre nouveaux, la Chambre des Députés, en sa séance du 29 août 1835, entendit, après un discours de Lamartine sur la censure théâtrale, les récriminations de Charlemagne, député de l'Indre, se plaignant que l'administration n'exerçât qu'un contrôle politique. Dans une lettre à la *Revue des Deux Mondes*, ce législateur revint à la charge. Car la question est devenue une affaire d'ordre pratique : Vigny la posera de nouveau à propos de M^lle^ Sedaine (1841). Balzac, de qui l'ardeur combative devait pourtant trouver «bien absurde» la solution donnée par Vigny à un conflit qu'il ne connaissait que trop, et qui discute là-dessus avec L. de Wailly, ne laisse pas de citer Gilbert et Chatterton, en 1836, dans son énergique défense des droits d'auteur, unique sauvegarde de l'écrivain.

Ch. Coquerel (*Revue de Paris* du 20 juillet 1835) consacre à

Chatterton et le moine Rowley un article qui doit empêcher que le public, «séduit par le succès mérité du beau drame de M. de Vigny, ne prît pour un tableau fidèle de la vie de Chatterton ce qui n'est que l'œuvre admirable d'un artiste français».

La province avait réagi plus mollement aux tournées de Mme Dorval dans le rôle principal. A. P[ontmartin], dans la légitimiste *Gazette du Midi* du 20 août 1835, constate la difficile alliance entre le talent élégiaque de Vigny et le drame véritable, et redoute une interprétation fausse de l'idée de *Chatterton* par les «futurs génies». Une tournée d'automne, en 1836, un séjour à Lyon à partir d'octobre, sont de plus en plus favorables à la pièce et à l'héroïne principale.

Chatterton brilla ainsi d'un éclat assez exceptionnel dans l'œuvre de son auteur : d'où, chez certains critiques, une tendance à voir dans cette pièce une œuvre excentrique à l'activité moyenne de Vigny. (H. Babou, dans la *Revue nouvelle* du 15 février 1846.) Molé, dans sa fameuse réponse académique, en prend texte au contraire pour le gourmander avec la sévérité que l'on sait. Menche de Loisne, en 1852, ne manque pas d'en signaler l'importance sociale dans son *Influence de la littérature française de 1830 à 1850 sur l'esprit public et les mœurs* : point de vue adopté par tous les historiens de la Monarchie de Juillet et la plupart des enquêteurs sur le *Romantisme et les mœurs* (cf. l'ouvrage publié sous ce titre par L. Maigron, 1910, p. 107). Il y a donc ailleurs que dans la littérature proprement théâtrale un sillage de *Chatterton* : quelques remous en touchent les révoltés intellectuels de la Bohème et, plus tard, de la Commune.

Bien que cette pièce sans action extérieure, et dont une sorte de lyrisme à plusieurs voix constitue surtout la vibration profonde, soit restée vivante pour ceux qui souhaitent un «théâtre de l'âme» (titre d'Édouard Schuré, 1910, qui d'ailleurs ne cite pas Vigny précurseur), sa vertu dramatique n'est point faite pour émouvoir des publics indifférents à ce qui sollicite la vie profonde des êtres : il y paraît quand, sous le Second Empire, *Chatterton* est repris aux Français avec Geffroy vieilli et Mme Arnould-Plessy. Le poète a dû faire disparaître quelques mots où le public eût pu saisir des allusions. D'ailleurs, Napoléon III, qui s'entretiendra longuement du sujet avec le poète, s'intéresse fort à la pièce : arrivé en retard au théâtre, il avait fait recommencer... «Le génie, Chatterton, ce n'est pas seulement l'inspiration, c'est aussi la patience» : ainsi parlait Th. Gautier, très élogieux naguère pour la reprise de 1840; dans la *Presse* du 26 janvier 1846, il avait simplement déploré le peu de relief de la forme,

ou (*Histoire de l'art dramatique*, II, 42) constaté l'espèce de gageure de ce drame purement symbolique, «la poésie aux prises avec la prose, et l'idéal succombant sous le réel»; il est, en 1857, sceptique. «Ce sont les souvenirs de *Chatterton* plus encore que le style et la forme de l'œuvre qui l'ont fait accueillir avec respect. C'est tout ce qu'on pouvait accorder à ce drame philosophique» (*Globe*, 27 décembre). Dans le *Moniteur* du 14 décembre, il analyse les impressions du public : «En 1835, il paraissait tout simple d'aimer Chatterton, mais aujourd'hui comment s'intéresser à un particulier qui ne possède ni capitaux, ni rentes, ni propriétés? Le dénouement seul a remué les spectateurs comme aux premiers jours.»

J. Janin, par contre, ne manque pas de triompher (*Débats*, 15 décembre 1857) de ce «modèle idiot de poète inutile et sans courage» : «Il y a là dedans comme qui dirait... de la *psychologie*. Or, la psychologie est hors de mode au théâtre et dans le roman...» Sa *Littérature dramatique* (t. VI, p. 204, 1858) reviendra sur ce sujet : «le plus coupable et le plus dangereux de tous les panthos». Devenu conservateur, Lamartine dira de même (94e et 95e *Entretiens* du *Cours familier*) que «le cri de haine contre la société est le cri d'un fou qui veut avoir raison contre la nature des choses».

L'hostilité à *Chatterton* s'exacerbe d'autres rancunes, et Veuillot trouve ce drame «révoltant, odieux et absurde» (*Libres Penseurs*, chap. XII). Même note dans Eug. Poitou (*Du roman et du théâtre contemporains*) et dans les anonymes *Gloires du Romantisme* (1862). Le poète est d'autant plus touché de marques de sympathie, comme le sonnet que lui adresse Louis Ratisbonne le 10 décembre 1857, ou comme l'adhésion du jeune J. Claretie.

A plus forte raison sera-t-il malaisé de faire accepter cette pièce au théâtre vingt ans plus tard : la reprise de février 1877 trouve Sarcey féroce (*Temps* du 12 février) pour «une des œuvres les plus mortellement ennuyeuses qui aient jamais paru sur le théâtre». Vitu (*Figaro*, 6 février) est plus indulgent. Banville (*National* du 12 février) est seul à rendre hommage à la pièce et à sa thèse.

En 1907, *Chatterton* a une presse plus mauvaise encore (A. Brisson dans le *Temps* du 11 février) : jugement contresigné par P. Lasserre (*le Romantisme français*), H. Parigot, *Le drame d'Alexandre Dumas*.

A l'étranger, c'est en Italie que *Chatterton* avait éveillé l'écho le plus sympathique : Mazzini, dans un important article *Della fatalità come elemento drammatico*, 1836 (*Scritti letter.*, II, 192), constatant que la fatalité est le ressort par excellence du drame romantique, estime

que la seule pièce qui ait montré une voie nouvelle en France est *Chatterton* : il y reviendra en 1839 (*Scritti editi e inediti*, XVI, 260); traduite en italien dès la fin de 1835, la pièce de Vigny était encore adaptée par C. Zanobi Cafferuci (Naples, 1841), alors que l'année 1838 avait vu lancer à Milan un *Teatro completo di Vigny*, traduit par Gaetano Barbieri.

En Allemagne, où *Stello* avait trouvé un accueil assez favorable et peut-être un traducteur (cf. *Revue de littérature comparée*, 1926, p. 507), l'édition Schlesinger suscite un important article de G. G[uhrauer] dans le *Literar. Zodiacus* de juillet 1835. D'autre part, des périodiques de la Jeune-Allemagne, les *Didaskalia* du 20 mars, le *Phönix* du 7 mars 1835, font une place à une œuvre qui intéresse la condition des poètes dans n'importe quel pays.

L'Angleterre avait cependant assez peu réagi à cette pièce d'une exactitude contestable. J. Stuart Mill (*Westminster Review*, avril 1838, t. XXIX) observe que «*Chatterton* reproduit le thème de *Stello* avec des caractères plus développés et des contours mieux remplis», mais croit que «le genre narratif convient mieux au génie de Vigny que le genre dramatique», tout en reconnaissant que cet écrivain, fort éloigné de l'impassibilité de Goethe, prend à cœur les problèmes de la vie actuelle et leur apporte son remède.

En décembre 1853, Vigny résumait ainsi, à vue d'horizon, la diffusion de ses œuvres :

> Vous me demandez si ces traductions ont été faites en allemand ou en italien? En italien, oui, mais *Chatterton* seulement à ma connaissance. Je l'ai quelque part chez moi à Paris, mais je ne pourrai qu'à mon retour savoir où il est imprimé et par quel éditeur, en retrouvant ce livre que je crois rare à Paris. J'en ai reçu, il y a plus de huit ans, une traduction russe. Il y en a deux anglaises, une espagnole, je n'en connais pas d'allemande. On a joué *Chatterton* à Lübeck, mais en français, ainsi qu'à Saint-Petersbourg! C'est tout ce que je sais, mais en peu de jours les libraires Galignani ou Baudry vous feront savoir positivement si je suis traduit en allemand...

A défaut des traductions anglaises, dont nous ne trouvons pas trace, il faut ajouter à ce dénombrement la traduction allemande de Fenneberg (1850) et la version portugaise de J. M. da Silva en 1857. La traduction d'Ostrowski en polonais est de 1861, mais c'est en français que Barante voyait, à Saint-Petersbourg, jouer *Chatterton* avec M^lle^ Bombier. C'est encore en Italie que le sillage extérieur de l'œuvre s'est durablement marqué : en 1913 paraît une nouvelle traduction

d'A. Jannini, avec préface d'E. Allodoli. L'opéra de Leoncavallo est de 1896, non sans avoir été précédé, au début de la carrière de ce compositeur, d'un *Chatterton, melodramma in duo atti* (Bologna, Soc. tip., 1887; communication de M. Monglond).

JUGEMENTS D'ENSEMBLE POSTHUMES.

Dans son article du 15 avril 1864 (*Revue des Deux Mondes; Nouveaux Lundis*, VI), Sainte-Beuve mettait au point assez justement la situation de Vigny, dramaturge autonome, *La Maréchale d'Ancre* «tentative» venant après d'autres préludes, *Chatterton* «triomphe public qui peut se discuter, non se contester».

Montégut (*Revue des Deux Mondes*, 1er mars 1867; *Nos morts contemporains*, I) voit dans *La Maréchale*, «malgré une ou deux scènes émouvantes, une des œuvres les plus faibles que Vigny ait écrites». Si attentif qu'il soit aux insuffisances de *Chatterton*, qui «irrite et lasse la sympathie du spectateur», il signale dans le triomphe de la pièce «l'heure la plus heureuse de Vigny», le moment fatidique dont une manière de miracle fit, pour lui, un arrêt de l'horloge de sa vie.

A. France, dans son *Vigny*, trouve que «*La Maréchale d'Ancre*, péchant contre l'histoire, pèche contre la vérité», mais voit dans le duel du 5e acte une des meilleures scènes de notre théâtre; le charme de *Quitte pour la peur* est dans l'exquise discrétion des formes autour d'un sujet un peu brutal; et *Chatterton* est «la pièce en prose la mieux écrite de tout notre théâtre moderne», avec une Kitty Bell comparable à la Monime de Racine.

Blaze de Bury (*Revue des Deux Mondes*, 1er juillet 1881) est, en somme, le dernier critique qui ait fait une place d'honneur à l'œuvre théâtrale de Vigny, même à *La Maréchale*, qui a le tort d'abandonner «l'histoire vue à la Shakespeare» et de laisser faiblir au deuxième acte un intérêt réel. Petit de Julleville (*Théâtre en France*) lui concède, il est vrai, des qualités d'auteur dramatique supérieures à celles d'Hugo, mais le juxtapose assez singulièrement au bon Dumas.

Bien qu'il reconnaisse sa dette à l'égard de Montégut, E. Faguet ne trouve rien à dire du théâtre de Vigny (*XIXe siècle*, 1887). P. Bourget, de même, ne le considère pas de cet angle (*Portraits d'écrivains, Études et Portraits*, I); mais le centenaire du poète, en

1897, permet au premier de ces écrivains de parler (*Débats*, 5 avril) de Vigny auteur dramatique, pour le mettre d'ailleurs à un rang médiocre. La *Revue d'art dramatique* du 9 mars et du 6 avril 1895 avait souhaité des reprises des pièces : cependant *La Maréchale d'Ancre*, précédée d'une conférence d'E. Hinzelin, aida à immoler le dramatiste au poète. R. Doumic, dans l'*Histoire* de Petit de Julleville, est sévère pour la thèse de *Chatterton*, mais juge la pièce bien faite et l'apitoiement légitime.

L'étranger ne se rend pas toujours compte de la place qui revient à *Chatterton* dans l'histoire du drame à idées; cependant E. Meyer (*Die Entwicklung der französischen Literatur seit 1830*, 1898) voit dans cette pièce l'amorce des Ibsen et Hauptmann à venir; Lombroso (*Genio e Follia*) la situe aux confins de la littérature pathologique, ce qui n'est point pour diminuer ici son accent et sa portée. Mais G. Brandes estime que *Chatterton* ne touche plus et fait sourire par tout ce qui valut jadis son succès (*Hauptströmungen*). Rappelons enfin les jugements d'historiens littéraires : Pellissier (*Mouvement littéraire*, 1890); Nebout (*Le drame romantique*, 1897), et les auteurs d'exposés généraux ou partiels de la littérature française.

E. Sakellaridès (*Alfred de Vigny auteur dramatique*, 1902) est indulgente à l'extrême pour son héros, psychologue subtil dans *La Maréchale*, penseur autonome dans *Chatterton*. Le théâtre de Vigny n'est guère séparé de celui de ses contemporains dans les objections de R. Doumic (*Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1902) et des adversaires du romantisme, E. Seillière, P. Lasserre, etc. Au contraire, Emmanuel des Essarts (*Débats*, 13 mars 1904) rappelle tout ce que l'évolution de la scène a dû à cette initiative, et A. Le Roy (*L'Aube du théâtre romantique*, 1904) développe ce regret étonné : «Pourquoi le génie discret et pur d'Alfred de Vigny disparaît-il dans l'apothéose de Victor Hugo?»

La portée sociale de *Chatterton* est mise en valeur par Dorison, Roz (*Censeur politique et littéraire*, 16 février 1907), E. Gosse (*French Profiles*, 1905), A. Kahn (*Le théâtre social en France*, Lausanne, 1907); signalée comme «un sophisme, et un sophisme dangereux» par A. Le Breton (*Théâtre romantique*, 1923, p. 138) en dépit des mérites de pathétique qui n'ont pas cessé de nous apitoyer; tandis que l'abbé C. Lecigne (*Le fléau romantique*, 1909) s'en prend sans réserve au «paradoxe littéraire» de *Chatterton*. Lauvrière (1910) conteste à bon escient la prétention de *La Maréchale d'Ancre* à mettre en scène la «destinée», signale dans *Quitte pour la peur* un tour de force «non

sans quelque effort», et voit *Chatterton* «plus théorique et ingénieux que solide et vrai».

Si, pour J. Aicard (1914), *La Maréchale d'Ancre,* «dont le dessin est pourtant très ferme, n'excite pas un intérêt bien vif», *Chatterton* «est d'une simplicité et d'un naturel parfaits» : à bon droit, Vigny «se pose partout en novateur». Les exposés biographiques et historiques dans Fubini, Lednicki, Citoleux, P. Flottes, font la plus grande place à *Chatterton.* Il faut des poètes pour garder une pleine sympathie à ce plaidoyer poétique : P. Fort (conférence du 12 janvier 1923 au Cercle de la Librairie) fait la part la plus haute à cette pièce vibrante et à sa préface véhémente, qui n'ont point cessé de nous toucher.

PRINTED IN FRANCE

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

La Maréchale d'Ancre 1

Quitte pour la peur 179

Chatterton 229

Dernière Nuit de Travail de *Chatterton* 231

Notes et éclaircissements 351

I. L'origine et le sens des pièces 353

II. Les textes 363

III. Jugements et opinions 377